



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

LÉGENDE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR

SAINT BONAVENTURE

TRADUITE DU LATIN

PAR UN RELIGIEUX DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS



PARIS

LIBRAIRIE DE M^{me} V^e POUSSIELGUE-RUSAND

23, RUE SAINT-SULPICE

1859

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHEN

V 191/3

BIBLIOTHÈQUE
FRANCISCAINE



PROPRIÉTÉ

H. Lussignea-Susant

LÉGENDE
DE
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR
SAINT BONAVENTURE

TRADUITE DU LATIN
PAR UN RELIGIEUX DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS



PARIS
LIBRAIRIE DE M^{me} V^e POUSSIELGUE-RUSAND
23, RUE SAINT-SULPICE

—
1859

PRÉFACE



La grâce de Dieu notre sauveur s'est révélée dans ces derniers temps en son serviteur François; elle s'est révélée à tous les cœurs vraiment humbles et prévenus de l'amour de la sainte pauvreté. Pleins d'admiration pour les faveurs divines qui surabondèrent en lui, ils apprennent à son exemple à déposer toute pensée qui n'est pas selon la piété, à repousser toutes les cupidités mondaines pour vivre de la vie de Jésus-Christ et s'enflammer d'un désir incessant de l'es-

pérance bienheureuse. Car ce pauvre, *ce petit pauvre*, cet homme vraiment anéanti dans son cœur, le Très-Haut a daigné abaisser sur lui un regard de complaisance si puissant qu'il l'a soulevé non-seulement, lui indigne, des abaissements d'une existence vulgaire; mais qu'il en a fait un maître de la perfection évangélique, un guide des âmes, un apôtre pour le salut de ceux qui croient, un apôtre rendant témoignage à la vérité, et préparant au Seigneur, vers les cœurs des fidèles, la voie de la lumière et de la paix. Comme l'étoile du matin qui clôt la nuit, il fut donné à François de briller par la splendeur de ses exemples et de sa doctrine, et de conduire à la lumière par une bienfaisante illumination les hommes assis dans les ténèbres et dans le sommeil de la mort; semblable à l'arc du Seigneur brillant dans une nuée glorieuse, il fut

lui-même un signe d'alliance ; prêchant la paix et le salut, il fut l'ange de la paix véritable ; il fut un autre précurseur, destiné de Dieu comme le premier à préparer la voie dans le désert, à y prêcher la pénitence par sa parole et par la pratique de la plus sublime pauvreté. Il fut un autre Élie ; prévenu de la grâce d'en haut, élevé par les mérites d'une vertu toujours victorieuse, doué du don de prophétie, appelé à la vision des anges et tout brûlant du feu séraphique, porté sur un char enflammé comme les esprits célestes dans les hauteurs qu'ils habitent, c'est avec raison qu'on l'a dit venu sur terre dans l'esprit et la force du prophète. Un autre ami du sauveur Jésus, l'apôtre et évangéliste saint Jean, dans une vision prophétique vit un ange s'élevant de l'orient et portant le signe du Dieu vivant ; or ce n'est pas sans motif que l'on croit.

que, sous cette figure, saint Jean prédisait François d'Assise. Il dit en propres termes : « A l'ouverture du sixième sceau, j'ai vu un autre ange montant de l'orient et portant la marque du Dieu vivant. » Cet envoyé de Dieu, aimé de son divin Fils, le modèle des hommes, l'admiration du monde, ce fut son serviteur François ; nous le croyons, après d'autres, d'une foi inébranlable, quand nous considérons le suprême degré de sainteté où il s'est élevé, quand nous le voyons dans le commerce des hommes pratiquer la pureté des anges, et se poser en exemple aux disciples les plus parfaits du Christ.

Ce sentiment pieux et fidèle, ce n'est pas seulement sa vocation qui nous l'inspire, sa vocation, qui a été de prêcher les larmes et les gémissements, la sandale et le sac du dépouillement, et de marquer au front du *thau* sacré, du signe péni-

tentiaire de la croix, les hommes contrits, pleurant de componction et devenus conformes à la croix ; mais nous avons une preuve irrécusable de la haute dignité de François dans la ressemblance extérieure qui lui fut donnée avec le Dieu vivant, avec Jésus-Christ crucifié, ressemblance qui ne fut imprimée à son corps ni par la nature ni par l'art, mais bien par un fait de la puissance de Dieu.

Indigne de retracer l'admirable vie de ce grand saint, cette vie si digne de l'étude et de l'imitation de l'humanité, je m'en sens et reconnais de plus tout à fait incapable, et je ne l'aurais jamais entrepris, si la touchante affection de mes frères ne m'y avait porté, si l'unanime prière du chapitre général ne m'en avait fait un devoir ; je n'oublie pas le motif de la dévotion particulière que je dois à notre bienheureux Père, dont la prière et les

mérites m'ont, dès mon enfance et depuis, arraché aux étreintes de la mort, en sorte que, si je me taisais, je pourrais être taxé du crime d'ingratitude.

C'est pourquoi un des puissants motifs pour moi, le principal peut-être, d'entreprendre ce travail, c'est que je sais lui devoir, par la grâce de Dieu, la conservation de la vie de l'âme et du corps, et qu'ayant personnellement éprouvé sa puissance, je tiens à publier ses merveilles, ses bienfaits, et aussi certaines parties de ses paroles qui ont été ou négligées ou éparpillées; et si je suis impuissant à bien remplir cette tâche, du moins j'empêcherai l'oubli complet de ces souvenirs précieux, qui s'en iraient avec ceux qui ont vu les choses et ont vécu avec le serviteur de Dieu. Or, pour arriver à transmettre à la postérité avec plus de certitude et de précision les faits de cette grande vie, je

me suis transporté sur les lieux qui ont vu sa naissance et ses commencements, les lieux où il a parlé, où il s'est rencontré avec ceux de ses disciples qui vivent encore; je les ai entretenus avec détail de notre commun maître, j'ai entretenu surtout ceux qui furent les plus grands admirateurs de sa sainteté et ses plus fidèles imitateurs. On ne peut refuser créance à des hommes qui ont vu ce qu'ils attestent, et dont le témoignage est corroboré par une vertu si haute.

J'ai pensé qu'en écrivant ce que la vertu de Dieu a daigné opérer par le ministère de son serviteur, je devais négliger les ornements du style, qui ne tendent qu'à satisfaire une vaine curiosité. Une parole simple profite plus à la piété qu'un discours prétentieux. Je n'ai pas scrupuleusement suivi l'ordre des temps, et cela pour éviter la confusion des redites; je me suis plutôt appliqué

à suivre l'ordre des matières , et à réunir ensemble ce qui quelquefois se rapportait à des époques différentes , mais tenait au même sujet.

Du reste , les commencements de cette vie merveilleuse , sa marche et sa fin sont compris en quinze chapitres , dont voici les titres :

1° La vie de saint François dans l'état séculier.

2° Sa conversion complète , suivie de la réparation de trois églises.

3° L'établissement de son ordre et l'approbation de la règle.

4° Les progrès de son ordre sous sa conduite , et la confirmation de la règle déjà approuvée.

5° L'austérité de sa vie ; comment les créatures lui venaient en aide.

6° Son humilité , son obéissance , et les

faveurs divines qui lui furent accordées à volonté.

7° Son amour de la pauvreté et la manière admirable dont il suppléait à ce qui manquait.

8° La ferveur de sa piété et comment les créatures privées de raison paraissaient attirées vers lui.

9° L'ardeur de sa charité et son désir du martyre.

10° Son zèle et sa vertu dans la pratique de l'oraison.

11° Son intelligence des Écritures et son esprit de prophétie.

12° L'efficacité de sa prédication et la guérison des malades.

13° Les sacrés stigmates.

14° Sa patience et sa mort.

15° Sa canonisation et la translation de son corps.

Enfin je termine par quelques mots sur les miracles qui ont suivi son glorieux trépas.

LÉGENDE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE



CHAPITRE I

LA VIE DE SAINT FRANÇOIS DANS LE MONDE.

Il y avait dans la ville d'Assise un homme nommé François dont la mémoire est en bénédiction, parce que Dieu, le prévenant miséricordieusement de ses grâces, le retira avec bonté des dangers de ce monde et le remplit des dons de la grâce céleste. Car jeune encore et nourri dans la vanité parmi des jeunes gens aussi vains que lui-même ; lancé de plus, après des études superficielles, dans les affaires de négoce, cependant, grâce à

l'assistance divine, ni parmi les jeunes libertins de son âge, quoiqu'il eût l'amour inné des plaisirs, il ne se laissa aller aux excès impérieux des sens; ni dans la société de cupides marchands, quoiqu'il fût secrètement avide de gain, il ne mit sa confiance dans l'argent et les trésors de la terre. Le jeune François portait en effet dans son cœur pour les pauvres une sorte de compassion généreuse, qui était un don de Dieu; et cette compassion, croissant avec les années, avait rempli son âme de tant de douceur et de bonté, qu'il n'était plus déjà un auditeur sourd de l'Évangile; mais il s'engageait à donner l'aumône à quiconque la lui demandait, surtout si l'on s'adressait à lui au nom de l'amour de Dieu. Une fois cependant, absorbé dans une multitude d'affaires commerciales, il repoussa sans le secourir un pauvre qui lui demandait l'aumône pour l'amour de Dieu; mais aussitôt, saisi de remords, il courut après lui, lui fit une large charité, promettant

à Dieu que, tant qu'il le pourrait, il ne repousserait jamais ceux qui s'adresseraient à lui en son nom béni ; et il tint parole avec une sainte constance de ce jour jusqu'à sa mort, ce qui lui mérita et un grand accroissement dans l'amour de Dieu et des grâces abondantes. Aussi plus tard, lorsque déjà il avait revêtu le véritable esprit de Jésus-Christ, il lui arrivait de dire qu'étant encore dans le monde, il ne pouvait entendre sans une profonde émotion le mot d'amour de Dieu. Or le charme de sa douceur, ses manières gracieuses, sa patience et son affabilité plus qu'humaine, sa générosité, qui dépassait souvent ses moyens, tout cela prouvait sans doute le bon caractère du jeune homme, mais en même temps c'était le prélude des bénédictions plus abondantes qui lui étaient réservées par la suite des temps. Un particulier, citoyen d'Assise, homme fort simple, mais sans doute inspiré de Dieu, ne manquait pas, lorsque François venait à sa rencontre, de retirer son manteau et de l'é-

tendre devant lui pour lui servir de tapis ; il disait que François serait digne un jour de tous les honneurs , qu'il lui serait donné de faire de grandes choses pour le prochain , et que les fidèles ses frères ne pouvaient assez honorer cette future destinée. Quant à François , il ignorait encore alors les desseins de Dieu sur lui. D'une part, les ordres de son père le tenaient attaché aux choses matérielles ; de l'autre, la nature corrompue de notre origine l'attirait vers la terre , et il n'avait point encore appris à contempler les choses du ciel et à goûter ce qui vient de Dieu. Mais comme l'affliction ouvre l'esprit aux choses spirituelles, la main de Dieu s'appesantit sur lui , et il se trouva sous le coup de longues souffrances , par lesquelles le Seigneur prépara son âme à correspondre à la grâce de l'Esprit-Saint.

Ses forces revinrent ; et comme il était vêtu d'habits convenables à son état, il rencontra un noble soldat fort pauvre et mal habillé.

Aussitôt se prenant pour lui d'une pieuse compassion, il se dépouilla de ses propres vêtements et l'en couvrit, remplissant ainsi la double charité d'honorer un digne militaire et de secourir un pauvre. La nuit suivante, Dieu lui montra pendant son sommeil un vaste et riche palais, orné de faisceaux d'armes, que couronnait le signe de la croix de Jésus-Christ; ceci était afin qu'il vit bien que la miséricorde exercée envers un pauvre soldat pour l'amour de Dieu devait attendre d'incomparables récompenses. Ensuite, comme il s'ingéniait à savoir à qui étaient ces magnificences qu'il voyait, il lui fut dit d'en haut qu'elles seraient à lui et à sa milice. S'éveillant donc le matin, peu habitué qu'il était encore à pénétrer les voies mystérieuses de Dieu, et ne sachant pas aller de l'apparence des choses visibles à la vérité des choses invisibles, il rapporta à l'indice d'une grande prospérité terrestre la vision extraordinaire qui avait agité son sommeil. Toujours dans l'ignorance

des desseins de Dieu, il résolut de se transporter dans l'Apulie auprès d'un noble comte, dans l'espoir d'obtenir à son service des grades militaires, comme la vision semblait les lui promettre. Mais bientôt, arrivant à la ville la plus voisine, le Seigneur le visita de nouveau dans la nuit, et lui tint ce discours : « François, qui peut le plus pour toi, le maître, ou le serviteur? le riche, ou le pauvre? » François répondit : « Le maître et le riche peuvent faire davantage. » Il lui fut aussitôt répliqué : « Pourquoi donc laisses-tu le seigneur pour l'esclave, et Dieu, si riche, pour l'homme, si pauvre? » François de s'écrier alors : « Que voulez-vous que je fasse, Seigneur? » Le Seigneur : « Retourne dans ta ville : la vision qui t'a frappé a un sens tout spirituel; ce n'est pas une pensée humaine qui la réalisera, mais une pensée divine. » Il reprend donc, dès le matin, tranquille sur l'avenir et plein de joie, le chemin d'Assise; déjà vrai modèle de soumission, il attendait que la volonté de Dieu

se manifestât. Dès lors il se soustrait aux embarras d'un négoce public, priant avec instance la bonté de Dieu de vouloir bien lui faire connaître ce qu'il devait faire. La pratique continuelle de la prière augmentait et enflammait en lui les désirs célestes, et déjà l'amour, qui élevait ses soupirs vers la céleste patrie, lui faisait mépriser toutes les choses terrestres : il les regardait comme rien, mais il sentait qu'il avait découvert un trésor caché. Comme un habile trafiquant, il ne pensait qu'à vendre tout le reste pour s'assurer cette pierre précieuse. Cependant il ignorait encore comment il accomplirait son dessein. Seulement, la grâce lui suggérait que le commerce spirituel a son principe dans le mépris du monde, et qu'un soldat de Jésus-Christ doit commencer par se vaincre soi-même. Un jour donc, comme il chevauchait par la plaine, dans le voisinage d'Assise, se présenta à lui un lépreux dont la rencontre inattendue lui inspira une véritable horreur. Mais se repor-

tant aux pensées de perfection qui le préoccupaient déjà, et se souvenant qu'il devait d'abord se vaincre lui-même, s'il voulait devenir soldat de Jésus-Christ, il saute en bas de son cheval et court embrasser le lépreux. Celui-ci lui tend la main, pensant qu'il s'agit d'une aumône à recevoir; mais il reçut et l'aumône et le baiser de François. François, remis sur sa monture, et regardant autour de lui dans cette plaine découverte qu'il parcourait, ne vit plus trace du lépreux. Plein d'étonnement et inondé de joie, il se mit à chanter avec amour les louanges de Dieu, prenant la résolution de tendre chaque jour à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Il recherchait donc les lieux solitaires, les lieux qui inspiraient la tristesse. Là il se livrait à des gémissements continuels, à des lamentations ineffables. Dieu exauça enfin tant d'instances. Un jour qu'il pria ainsi dans la solitude, et que sa ferveur l'absorbait tout en Dieu, Jésus-Christ lui apparut et se montra à lui attaché à la croix.

A cette vue, l'âme du saint jeune homme se fonda, et la mémoire de la passion du Fils de Dieu s'imprima dans son âme jusqu'à la partie la plus intime; c'est à ce point que désormais, lorsque la pensée du crucifiement de Jésus-Christ lui venait à l'esprit, il pouvait à peine retenir ses larmes et ses gémissements, comme il l'avoua plus tard avec simplicité, lorsqu'il approchait de la fin de sa vie. Il comprit que cette apparition lui expliquait cette parole de l'Évangile: *Si tu veux venir après moi, fais abnégation de toi-même, porte ta croix et suis-moi.* Le véritable esprit de pauvreté s'empara de lui; il comprit l'humilité, et se laissa pénétrer du sentiment intime de la piété. Jusquelà il n'avait pu supporter ni la société ni même la vue éloignée des lépreux; désormais l'homme de Dieu se souvint de cette parole du prophète, que Jésus fut réputé méprisable et prit toutes les apparences d'un lépreux, et par amour de son Sauveur, pour se condamner lui-même à ses yeux au mépris et à l'humiliation,

il se mit à rendre aux lépreux , avec une profonde humilité , avec une piété sincère , toutes sortes de bons offices. Il visitait souvent leurs maisons , leur distribuait d'abondantes largesses ; il leur baisait les mains et même le visage avec une touchante affection. Les mendiants n'étaient pas négligés ; non-seulement il leur donnait son bien , mais il aurait voulu se donner lui-même. Tantôt il se dépouillait de ses vêtements et les leur partageait , quand il n'avait rien de mieux à leur donner. Il venait au secours des pauvres prêtres avec respect et piété , surtout quand il s'agissait des ornements sacrés du saint autel ; il voulait ainsi participer au culte divin et soulager la misère des ministres de Dieu. Il visita alors avec une tendre piété le tombeau de saint Pierre ; il vit répandue aux portes de l'église une grande multitude de pauvres ; se laissant aller aux attraites de sa piété et aussi de son amour pour la pauvreté , il donna ses propres vêtements à l'un des malheureux qui lui parut

plus dénué que les autres, et se couvrit lui-même de ses haillons. Il passa toute cette journée avec un bonheur inouï au milieu des pauvres pour s'accoutumer à mépriser la gloire du monde et à monter d'un degré de plus vers la perfection évangélique. Il s'appliquait aussi avec un grand soin à la mortification de la chair; car la croix de Jésus qu'il portait au fond de son cœur, il voulait aussi la porter au dehors sur son corps.

Quand l'homme de Dieu accomplissait toutes ces choses, il n'était point encore séparé du monde.

CHAPITRE II

LA CONVERSION DÉFINITIVE DE FRANÇOIS. — RÉPARATION
DE TROIS ÉGLISES.

Le serviteur de Dieu n'avait d'autre maître dans la pratique de la vie chrétienne que Jésus-Christ lui-même ; le Seigneur donc daigna encore le visiter dans sa demeure et le prévenir des grâces les plus attrayantes. Un jour, en effet, qu'il se livrait à la prière, en marchant dans la campagne, à travers les champs, et qu'il passait près de l'église de Saint-Damien, qui menaçait ruine à cause de son ancienneté, il y entra poussé par l'esprit de Dieu pour prier ; prosterné devant un crucifix, il se trouva rempli d'une immense consolation, et comme il fixait

avec des yeux pleins de larmes l'image crucifiée du Sauveur, une voix descendit de la croix et se fit entendre à François; par trois fois elle lui répéta : « François, va et répare ma maison, qui s'en va, comme tu vois, toute en ruines. » François, effrayé et tremblant, car il était seul dans l'église, ne peut assez admirer les sons qui le frappent et l'anéantissent sous la parole divine; il tombe en extase; puis revenant à lui, il se prépare à obéir et combine les moyens d'exécuter l'ordre qu'il a reçu de réparer l'église visible où il se trouve; mais le sens de la parole sacrée se rapportait bien plutôt à l'Église spirituelle que Jésus-Christ a acquise de son sang. C'est ce que le Saint-Esprit lui enseigna positivement, comme il en fit lui-même plus tard la déclaration à ses frères.

Se munissant donc du signe de la croix et prenant avec lui plusieurs pièces d'étoffe qui étaient à vendre, il se rendit à Foligno, les y vendit, plus le cheval qui le portait, et il reçut le prix convenu. Il revint avec son ar-

gent, plein de joie, et entra avec respect dans l'église qu'il avait reçu charge de remettre en bon état ; là, trouvant un vieux et pauvre prêtre, il lui offrit ses hommages et la somme qu'il portait tant pour la réparation de l'église que pour le soulagement des pauvres. Il lui demanda de plus humblement la permission de demeurer avec lui pendant quelque temps. Le prêtre de Dieu lui accorda la permission de demeurer ; mais il refusa son argent par peur de ses parents. François le jeta avec mépris par une fenêtre, n'en faisant pas plus de cas que d'une vile poussière. Mais le serviteur de Dieu demeurait avec le pauvre prêtre ; et son père, l'apprenant, s'en émut et accourut vers son fils ; celui-ci, athlète novice encore dans les combats du Christ, entendant les menaces de ceux qui le poursuivaient, et présentant leur arrivée, voulant d'ailleurs donner à la colère le temps de se calmer, se cacha dans une cavité secrète, où pendant plusieurs jours il ne cessa de prier Dieu, avec une grande

abondance de larmes, de le délivrer des mains de ceux qui en voulaient au salut de son âme, et de favoriser l'accomplissement des pieuses résolutions que la grâce lui avait inspirées. Bientôt une joie indicible remplit son cœur, et il se mit à s'accuser d'une honteuse pusillanimité ; il sortit de sa cachette, et prit hardiment le chemin d'Assise. Ses concitoyens, voyant ses traits altérés, ses idées nouvelles, le crurent fou, et on les vit lui jeter de la boue et des pierres, et le bafouer comme un homme dont la tête est dérangée. Le serviteur de Dieu ne se montra ni ému ni découragé par ces insultes ; il traversa les rues comme s'il n'entendait rien autour de lui. Le bruit de ce qui se passait vint pourtant aux oreilles de son père, qui accourut aussitôt, non pour le délivrer de l'opprobre qu'il subissait en ce moment, mais pour achever de le perdre. Dépouillant à son égard toute pitié, il le retire dans sa demeure, l'accable de reproches et de coups, et l'enchaîne. Mais François ne s'en montrait que

plus désireux et plus empressé d'accomplir pour Dieu ce qu'il avait commencé ; il se souvenait de ce mot de l'Évangile : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Peu de temps après, son père s'étant absenté, sa mère, qui n'approuvait pas la conduite de son mari à l'égard de leur fils, n'espérant pas d'ailleurs pouvoir fléchir son invincible résolution, le délivra de sa prison et le laissa sortir. Il rendit grâces à Dieu de sa délivrance et retourna dans le lieu qu'il avait quitté pour revenir à Assise. Son père revint bientôt, et ne retrouvant point chez lui son fils, il adressa à sa femme de vifs reproches, et courut furieux à l'endroit où s'était réfugié François, dans la pensée de le ramener avec lui, s'il le pouvait, ou du moins, s'il ne pouvait le vaincre, de l'éloigner de la province. Mais, fortifié par la grâce de Dieu, François se présenta de lui-même à son père, et bravant sa colère, il lui dit d'une voix ferme qu'il comp-

taut pour rien les chaînes et même les coups , et qu'il était prêt à subir avec joie pour le nom de Jésus-Christ toute espèce de mauvais traitements. Son père, furieux, voyant qu'il ne pouvait rien sur lui pour le ramener, voulut au moins lui arracher l'argent qu'il avait emporté la première fois. Après bien des recherches on le trouva enfin dans la petite ouverture où François l'avait jeté. Sa colère se calma alors quelque peu, et la trouvaille qu'il venait de faire éteignit pour un moment la soif de l'or qui le dévorait. Mais ce père matériel ne laissa pas encore son fils béni; il avait retiré tout argent présent à François, il voulut le conduire devant l'évêque afin qu'en sa présence il renonçât à toute succession à son profit, et le mit en possession de tout ce qui lui revenait.

François aimait trop sincèrement la pauvreté pour résister un seul instant à une semblable demande. Arrivé devant l'évêque, il n'hésite pas, il ne conteste pas, il n'attend ni

ne donne d'explications ; mais aussitôt dépouillant ses habits , il les donne à son père , qui put voir , ainsi que les assistants , que François portait un cilice sous ses habits soyeux. Il alla plus loin , et se laissant entraîner par la ferveur qui l'animait , dans un mouvement excessif de l'esprit , il rejeta même ces derniers vêtements , et se trouva dans une nudité complète devant tout le monde ; et il dit à son père : « Jusqu'à ce jour je vous ai appelé mon père sur la terre ; maintenant je puis dire en toute vérité : Notre père qui êtes au ciel , en qui j'ai déposé mes trésors et en qui j'ai placé toutes mes espérances et toute ma confiance. »

A cette vue , le pieux et bon évêque , admirant tant d'ardeur , se leva , embrassa avec larmes le serviteur de Dieu , et le couvrit du manteau qu'il portait lui-même ; il demanda ensuite à ses gens de lui donner de quoi vêtir François. On lui présenta la misérable casaque d'un pauvre ouvrier des champs au service

de l'évêque. Il reçut ce présent avec reconnaissance, le marqua du signe de la croix avec un peu de mortier qui se trouva sous sa main, et en forma l'habillement de son corps, qu'il vouait à la croix, la couverture du pauvre à demi-nu de Jésus-Christ. Le serviteur du Roi des rois fut ainsi abandonné, dépouillé, pour suivre Jésus-Christ crucifié et dépouillé aussi, qui était tout son amour; il fut ainsi marqué et muni de la croix elle-même, croix de salut qui l'assurait contre le naufrage du monde.

Le monde, François s'en est fait le contempteur public; et désormais délivré de toute pensée mondaine, il laisse sa ville et s'en va, dans la paix et la liberté, à travers les profondeurs de la solitude, afin d'être seul et de pouvoir entendre dans le silence la voix mystérieuse de Dieu. Or, pendant qu'il traversait une forêt en chantant avec exaltation les louanges de Dieu en français, des voleurs sortirent du bois, se précipitèrent sur lui,

et lui demandèrent avec un air féroce qui il était. « Je suis, dit avec confiance et d'une manière toute prophétique l'homme de Dieu, je suis le héraut du grand Roi. » Pour réplique ils le frappèrent et le jetèrent dans un trou rempli de neige, en lui disant : « Va, pauvre héraut de Dieu. » Les voleurs s'en étant allés, François sortit de la fosse où il gisait, et, plein d'une joie surabondante, il se mit à chanter plus haut à travers la forêt les louanges du Créateur de toutes choses. Il arriva à un monastère où il demanda l'aumône comme un mendiant, et on la lui donna comme à un inconnu et un homme de rien. De là il alla à Gubbio, où il fut reconnu par un de ses anciens amis, qui le reçut, et de qui il accepta une pauvre tunique qui convenait à l'humble petit 'pauvre de Jésus-Christ. Ensuite il se rendit en toute humilité auprès des lépreux, et se mit à les servir pour l'amour de Dieu. Il lavait leurs pieds, enveloppait leurs ulcères, nettoyait les plaies, en faisait sortir le

pus ; il faisait plus , il baisait avec amour les plaies les plus hideuses. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir le médecin des âmes, et c'est ce qui lui mérita une si grande puissance sur les maladies spirituelles et corporelles qu'il eut à soulager et à guérir. Je ne rapporterai ici qu'un fait entre plusieurs , car la réputation de François commençait à s'étendre au loin. Un habitant du comté de Spolète était atteint d'un chancre qui lui dévorait la mâchoire et tout le visage. Il ne pouvait plus attendre de secours de la médecine ; c'est pourquoi il s'adressa aux saints, et il revenait de visiter le tombeau des saints Apôtres, lorsque par hasard il rencontra le serviteur de Dieu, à qui pieusement il voulait baiser les pieds. Celui-ci ne le souffrit pas, mais il le pressa dans ses bras, et l'embrassa au visage. Or, pendant qu'il appliquait ce baiser sacré sur cette horrible plaie, la maladie s'enfuit, et cette guérison tant demandée était obtenue. Que faut-il admirer le plus, ou l'humilité de ce saint et

charitable embrassement, ou l'éclat de la vertu qui obtint un si étonnant prodige ?

Désormais affermi dans l'humilité, François se rappelle l'ordre qu'il a reçu, du haut de la croix dans l'église de Saint-Damian, de réparer cette église. En serviteur docile, il revint à Assise afin d'obéir à la voix de Dieu, au moins en réunissant des aumônes. Mettant donc de côté toute espèce de honte, pour l'amour de Jésus pauvre et crucifié il se mit à mendier auprès de ceux qui l'avaient vu dans l'abondance, et à porter lui-même vers l'église en question, sur son corps déjà affaibli par les jeûnes, de grandes charges de pierres.

L'église, par la grâce de Dieu et avec l'assistance des habitants, se répara bientôt ; mais après ce travail, de peur de se laisser aller à la torpeur, il se transporta, pour suivre la même instruction, à l'église de Saint-Pierre, église plus éloignée de la ville, à laquelle il avait voué une dévotion particulière à cause

du prince des Apôtres, qu'il honorait d'une manière spéciale.

Il réussit là comme à Saint-Damian, et il passa à la *Portioncule*; c'est le nom de ce lieu. Là avait existé autrefois une église de la bienheureuse Marie, mère de Dieu. Cette église était délaissée, et personne ne s'en occupait plus. Voyant ce sanctuaire ainsi abandonné, l'homme de Dieu, plein de piété envers la Reine du monde, prit la résolution de s'arrêter là et d'y demeurer assez longtemps pour rétablir ce saint édifice. Mais bientôt il éprouva que cette église, suivant le nom qu'elle avait originellement, *Sainte-Marie-des-Anges*, il éprouva qu'elle recevait la visite fréquente des esprits célestes; et il résolut de se fixer en cet endroit, tant à cause des anges eux-mêmes que par amour pour la sainte Vierge.

Le saint aima ce lieu plus qu'aucun autre au monde; là il commença son œuvre dans l'humilité, là il la continua avec générosité; là il la couronna heureusement. A sa mort il

recommanda à ses frères ce lieu, qu'il leur déclara particulièrement cher à la très-sainte Vierge. Un de nos pieux frères eut à ce sujet, avant sa conversion, une vision qui mérite d'être rapportée. Il vit une multitude innombrable d'hommes frappés de cécité, la face tournée vers le ciel et les genoux en terre, se tenant avec persévérance dans l'enceinte de cette église. Les mains élevées en haut, ils suppliaient Dieu avec larmes, lui demandant le pardon et la lumière. Et voilà qu'une magnifique splendeur s'abaissant du ciel se répandit sur ces hommes, et leur apporta la lumière et le salut qu'ils imploraient.

C'est le lieu où saint François, poussé par une révélation divine, commença l'ordre des Frères-Mineurs; car par la volonté de la divine Providence, qui le dirigeait en toutes choses, il a érigé trois églises matérielles avant de commencer l'établissement de son ordre et la prédication de l'Évangile, s'élevant ainsi par degrés des choses sensibles aux

choses spirituelles, des petites aux grandes, et aussi marquant ainsi mystérieusement d'un signe sensible ce qu'il devait plus tard accomplir. Car, de même que trois églises sont réparées sous sa direction, suivant aussi la forme qu'il promulgua, suivant la règle et la doctrine qu'il prêcha, l'Église de Jésus-Christ devait obtenir une triple réforme par une triple milice, comme nous la voyons accomplie de nos jours.

CHAPITRE III

INSTALLATION DE LA RELIGION DE SAINT FRANÇOIS. —
APPROBATION DE SA RÉGLE.

François faisait donc sa demeure dans l'église de la Vierge, mère de Dieu; et il ne cessait, par ses instances de chaque jour, de demander à Celle qui conçut en son sein le Verbe plein de grâce et de vérité, de vouloir être son avocate. Et en effet elle le fut. Or, là, aux pieds de la Mère de miséricorde, il conçut, il mit au jour le véritable esprit de la vérité évangélique. Un jour, il entendait pieusement la messe des saints Apôtres, et on y lut l'évangile où le Sauveur trace à ses disciples, avant de les envoyer à la prédication évangélique,

la manière de vivre qu'ils doivent adopter : ils ne doivent posséder ni or ni argent ; ils ne doivent avoir ni monnaie dans leur ceinture ni besace sur leurs épaules ; ils ne doivent point porter deux vêtements, ni se couvrir les pieds de chaussures, ni s'appuyer sur un bâton. Il entend ces paroles, il les comprend, et les confiant à sa mémoire, l'ami de la pauvreté apostolique s'exalta d'une joie ineffable et s'écria : « Voilà ce que je veux, ce que j'appelle de tous mes vœux et du fond de mes entrailles. » Déjà il est à l'œuvre ; ses souliers, il les retire ; il abandonne son bâton, sa besace ; l'argent, il le jette avec dédain ; il ne conserve qu'une seule tunique et se ceint d'une corde pour ceinture ; il n'a qu'une pensée, c'est d'accomplir ce qu'il a entendu, c'est de se conformer en tout à la règle de conduite tracée aux Apôtres.

De ce moment l'homme de Dieu conduit par la grâce n'exista plus que pour atteindre la perfection évangélique et porter les hommes

à la pénitence. Ses discours n'étaient ni vains, ni propres à divertir ; mais , pleins de la vertu de l'Esprit-Saint , ils pénétraient les cœurs et remplissaient d'étonnement ses auditeurs. Dans toute prédication il annonçait la paix : « Que le Seigneur vous donne la paix , » disait-il. C'est ainsi qu'il saluait le peuple en commençant ses discours. Il avait appris cette manière d'entrer en matière du Seigneur lui-même , qui la lui avait révélée , comme plus tard il l'assura lui-même.

Ainsi il arriva que , suivant la parole du prophète , lui-même d'ailleurs doué de l'esprit prophétique , il annonçait la paix , il prêchait le salut , et ses avis salutaires amenaient à la paix véritable plusieurs hommes qui avaient vécu jusque-là ennemis de Jésus-Christ , et hors des voies du salut. La vérité de la doctrine qu'il prêchait et les exemples de sa vie firent de plus en plus impression , et quelques-uns à sa suite s'appliquant à la pénitence et renonçant à tout , adoptèrent sa vie et ses ha-

bitudes: Le premier de ses disciples fut le vénérable Bernard ; admis à la sainte vocation de l'homme de Dieu, il mérita d'être son premier-né dans la religion qu'il fondait, et cela tant à cause de l'époque de son entrée que de son éminente sainteté. Voyant la perfection évangélique de François, Bernard se préparait à son exemple à repousser le monde ; il lui demanda donc comment il devait faire. François fut pris d'une grande consolation spirituelle à la nouvelle de cette première recrue, et il lui dit : « C'est Dieu qu'il faut consulter. » Ils entrèrent à cette fin, dès le matin, dans l'église de Saint-Nicolas ; ils prièrent ; puis ouvrant trois fois, en l'honneur de la sainte Trinité, le livre des Évangiles, François demanda à Dieu de confirmer par un triple témoignage la sainte résolution de Bernard. A la première ouverture du livre, il lut ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* A la seconde il trouva : *Vous ne por-*

*terez rien dans le chemin. Enfin à la troisième :
Que celui qui veut venir après moi , se renonce
lui-même , qu'il porte sa croix et me suive.*
« C'est là , dit le Saint , notre vie et notre
règle , la règle de tous ceux qui voudront
s'adjoindre à nous. Allez donc , ajouta-t-il à
Bernard , allez , et si vous voulez être parfait ,
faites ce que vous venez d'entendre. » Bientôt
après , cinq autres furent inspirés de la même
pensée , et ainsi le nombre des enfants de
François fut porté à six ; le troisième d'entre
eux est le saint père Égide , dont la mémoire
doit être éternelle. Cet homme plein de Dieu
se rendit bientôt célèbre par la pratique des
plus sublimes vertus , comme l'avait prédit de
lui son père , saint François. Quoiqu'il fût d'un
esprit simple et borné , il s'éleva à la hauteur
de la plus sublime contemplation. Souvent il
s'élevait de la terre et était ravi en Dieu dans
de sublimes extases ; je l'ai vu moi-même en
cet état ; et on peut dire qu'il menait sur la terre
la vie des anges plutôt que la vie humaine.

En même temps, un prêtre d'Assise nommé Silvestre, homme recommandable et de bonne vie, eut une vision céleste que je dois rapporter. Il nourrissait lui-même un grand éloignement de la voie que suivaient François et ses frères; la miséricorde de Dieu le visita pour l'empêcher de s'égarer dans des jugements téméraires. Il vit donc en songe toute la ville d'Assise sous le corps d'un immense dragon dont la taille gigantesque semblait menacer de ruiner le pays tout entier. Il vit ensuite une croix d'or, s'élevant de la bouche de François, dont le sommet atteignait le ciel et dont les bras étendus semblaient toucher aux extrémités du monde. A l'apparition de cette croix éclatante, le dragon s'obscurcit dans d'horribles contorsions et prit la fuite. La même vision se renouvela trois fois, et le prêtre estimant alors qu'il y avait là un avertissement divin, raconta tout au long la chose à François et à ses frères. Et peu de temps après il quitta le monde, et suivit Jésus-Christ

avec une telle perfection, que sa vie dans la religion qu'il avait embrassée rendit plus authentique encore la vision qu'il avait eue dans le monde. Du reste, ce prodige ne fit pas naître des sentiments de vaine gloire dans l'homme de Dieu; elle le rendit plus reconnaissant de ses bienfaits, plus ardent à combattre l'ennemi du genre humain, et à glorifier par la prédication la croix du Sauveur.

Un jour, retiré dans la solitude, il repassait avec amertume dans sa pensée les années de sa vie; le Saint-Esprit venant à lui le combla de consolations, en l'assurant de la rémission pleine de tous ses péchés. Ravi ensuite hors de lui-même, et tout inondé d'une admirable lumière, son esprit se dilata, et il vit distinctement ce qui devait lui arriver à lui ainsi qu'à ses fils spirituels. Il revint alors vers eux. « Ayez bon courage, leur dit-il, mes amis, et réjouissez-vous dans le Seigneur. Ne vous attristez pas de votre petit nombre; ne vous découragez pas de mon insuffisance et de la

vôtre. Car Dieu me l'a montré, et c'est la vérité, sa bonté nous multipliera, et nous deviendrons une grande multitude.

En ce même temps, un autre disciple entra dans la religion; et la famille de François compta sept fils. Le bienheureux Père les appela tous auprès de lui; il leur parla longuement du royaume de Dieu, du mépris du monde, de l'abnégation de la volonté personnelle, de la mortification du corps; puis il leur annonça son dessein de les envoyer dans les quatre parties du monde. Car enfin son néant, sa misère avait enfanté sept fils, et il brûlait du désir d'appeler tous les fidèles à la pénitence et de les enfanter à Jésus-Christ. « Allez, dit avec tendresse ce bon père à ses enfants, allez, annonçant la paix aux hommes; prêchez la pénitence pour la rémission des péchés. Soyez patients dans les tribulations, persévérants dans la prière, infatigables dans les travaux, modestes dans vos discours, graves dans vos manières, et reconnaissants

du bien que l'on vous fera. En récompense de tous ces travaux, un royaume éternel vous est préparé. » Tous s'inclinent humblement devant le serviteur de Dieu, et, se prosternant en terre, ils reçoivent avec une joie intérieure l'ordre saint qui venait d'être imposé à leur obéissance.

Puis François dit à chacun d'eux en particulier : « Mettez votre confiance en Dieu, il vous nourrira. » C'est la parole qu'il prit l'habitude d'adresser à ses frères toutes les fois qu'il leur donnait une *obédience* à remplir.

Aussi, n'oubliant jamais qu'il était donné en exemple aux autres, afin de pratiquer avant d'enseigner, il prit l'un de ses compagnons et se dirigea avec lui vers une des parties du monde ; les trois autres furent partagées en forme de croix aux six autres frères.

Mais bientôt le bienheureux Père désira revoir sa chère famille ; et comme il ne pouvait la réunir par lui-même, il s'adressa à Celui qui rassemble les tribus dispersées d'Israël. Il ar-

riva en effet que , peu de temps après , sans aucun appel humain , tous d'eux-mêmes , par la grâce de Dieu , et à leur grand étonnement , se trouvèrent réunis auprès de lui.

En ce même temps , quatre nouvelles recrues vinrent à François , et le nombre des frères fut ainsi de douze.

Voyant la famille s'augmenter , le serviteur de Dieu jette sur le papier pour ses frères et pour lui-même une règle de vie qui avait pour fondement l'observance des conseils évangéliques , auxquels il n'ajouta que quelques avis , nécessaires pour assurer l'ordre de la vie commune. Puis il désira faire approuver sa règle par le souverain Pontife. Plein de confiance en Dieu , il résolut d'aller avec ses simples frères se présenter au Saint-Siège. Dieu jeta un regard favorable sur ses pensées ; et comme ses frères étaient effrayés dans cette entreprise de la simplicité de leur maître , il les rassura par la vision suivante qu'il envoya à François. Il marchait le long d'un chemin ,

sur le bord duquel il lui parut voir un arbre d'une hauteur prodigieuse. S'approchant de cet arbre, et comme il admirait sa hauteur, une force divine le soulevait tout à coup et le portait si haut qu'il touchait le sommet, et de plus il courbait vers lui et jusqu'en bas avec une excessive facilité les plus hautes branches. Il comprit que cette vision lui présageait la condescendance apostolique à son égard ; il se réjouit dans cette pensée, et ayant réconforté ses frères par ce récit, il partit pour Rome avec eux. Arrivé à la cour romaine, et conduit devant le souverain Pontife, qui était dans son palais de Latran, où il se promenait dans le lieu dit le *Speculum*, absorbé dans les pensées les plus graves, il prit le serviteur de Dieu pour un importun, et le repoussa avec dureté. François sortit offrant à Dieu avec humilité son affront ; mais la nuit suivante, le Pape eut la vision suivante : il vit entre ses pieds s'élever une palme qui croisait jusqu'à devenir un grand arbre. Il se de-

mandait ce que pouvait signifier cette vision, lorsque Dieu lui fit comprendre que cette palme, c'était ce pauvre qu'il avait repoussé la veille. Le matin donc il fit chercher par ses gens dans la ville le pauvre en question, qu'on trouva près de Latran dans l'hôpital Saint-Antoine. Bientôt il fut en présence du souverain Pontife, à qui il exposa ses desseins, lui demandant humblement, mais avec instance, d'approuver la règle qu'il lui avait fait connaître. Le Pape était alors Innocent III, pape fort sage et fort éclairé à coup sûr; il admira la pureté d'esprit et la simplicité de l'homme de Dieu, sa résolution, et la noble ardeur qui l'animait. Son cœur se prévenait d'affection pour le pauvre de Jésus-Christ, et il inclinait à le satisfaire. Cependant il différa d'accorder ce que lui demandait le petit pauvre de Jésus, parce que quelques cardinaux croyaient voir dans son dessein une sorte de nouveauté au-dessus des forces humaines. Mais il y avait parmi eux un cardi-

nal, Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, prélat vénérable entre tous, partisan de toute sainteté et le protecteur des pauvres de Jésus-Christ. Enflammé d'un saint zèle, il dit au Pontife et aux autres cardinaux : « Si nous rejetons la supplication de ce pauvre, comme impliquant une nouveauté et une vertu excessive, lorsqu'il demande qu'on lui approuve la règle de la vie évangélique, il est à craindre que nous ne péchions contre l'Évangile lui-même ; car si l'on dit qu'il y a quelque chose de nouveau entre la pratique de la perfection évangélique et la demande qu'il vous fait, ou bien quelque chose de déraisonnable ou d'impossible à observer, on est convaincu de blasphémer contre Jésus-Christ lui-même, l'auteur de l'Évangile. » Les avis étant ainsi donnés, le successeur de saint Pierre se tourne vers le pauvre de Jésus-Christ et lui dit : « Mon fils, priez Jésus-Christ de nous faire connaître par vous sa volonté, afin qu'en étant plus assuré nous obtempérons en toute sécurité à vos désirs. »

Le serviteur de Dieu se mit donc en prières; il s'y mit tout entier et avec ferveur, et il obtint de recevoir ce qu'il demandait explicitement lui-même, et ce que le Pape se sentait intérieurement porté à lui accorder. Il rapporta dans ce but une parabole que Dieu lui avait enseignée: « Un roi riche avait épousé avec joie une femme belle mais pauvre, dont les enfants portaient la ressemblance de leur père et étaient admis à sa table; il ajouta: Il n'est point à craindre que les fils et les héritiers du roi étant nés d'une mère pauvre, à l'image de Jésus-Christ par la vertu du Saint-Esprit, meurent de faim; or ce sont ceux qui sont à naître avec l'esprit de pauvreté dans une religion toute pauvre. Car si le Roi des cieux promet un royaume éternel à ses imitateurs, à combien plus forte raison leur donnera-t-il ce qu'il ne refuse jamais ni aux bons ni aux méchants! » Entendant cette parabole et son explication, le vicaire de Jésus-Christ fut dans l'étonnement, et ne douta plus que le Sauveur

n'eût parlé par François. Il affirma de plus, sur la foi de l'Esprit-Saint qui l'inspirait, qu'une vision qu'il eut alors s'accomplirait dans l'homme de Dieu. Il vit donc en songe, c'est lui-même qui en fait le récit, il vit la basilique de Latran près de sa ruine, et un tout petit pauvre, sans considération, méprisé, la soutenait sur ses épaules et l'empêchait de s'écrouler. « Voilà, s'écria-t-il, celui qui par sa doctrine et ses œuvres soutiendra l'Église de Jésus-Christ. »

Dès lors le Pontife, pris d'un zèle tout particulier, donna son assentiment à la demande de François, et il ne cessa de lui porter une affection toute spéciale. Il combla donc ses désirs et promit même d'ajouter plusieurs faveurs à ce qu'il demandait. Il approuva sa règle, lui donna la mission de prêcher la pénitence, et il voulut que tous les frères laïcs qui avaient accompagné le saint homme portassent de petites tonsures, afin qu'ils pussent annoncer la parole de Dieu plus librement.

CHAPITRE IV

PROGRÈS DE L'ORDRE SOUS LA DIRECTION DE FRANÇOIS. —
CONFIRMATION DE LA RÈGLE.

François, fortifié par la grâce de Dieu et par l'autorité pontificale, prit avec confiance le chemin de Spolète pour accomplir et prêcher l'Évangile de Jésus-Christ. Dans le chemin il discourait avec ses compagnons de la manière d'observer en toute sincérité la règle qu'ils avaient adoptée, comment ils marcheraient devant Dieu en toute sincérité et justice, comment ils se sanctifieraient eux-mêmes et se donneraient aux autres en exemple. L'entretien se prolongea et le temps s'écoula, de sorte qu'ils se trouvèrent fatigués et furent

obligés de s'arrêter dans un lieu écarté ; ils avaient faim, et ils ne voyaient pas où ils pourraient se procurer de la nourriture. La providence de Dieu ne leur manqua pas ; tout à coup apparut un homme qui portait du pain dans ses mains, et il le distribua aux petits pauvres du Christ, et tout aussitôt il disparut sans qu'on sût ni d'où il était venu, ni où il allait. Cette circonstance fit voir aux frères que la main de Dieu était avec eux dans la compagnie de François, et ils furent réconfortés plus par ce bienfait divin que par la vertu de la nourriture elle-même. Remplis de consolations spirituelles, ils résolurent de plus et ils s'engagèrent irrévocablement de ne jamais s'affranchir, soit à cause de peines, soit à cause d'autres épreuves, du vœu de la sainte pauvreté. De là ils vinrent avec leur résolution dans la vallée de Spolète, où ils se mirent à agiter la question de savoir s'ils devaient vivre dans le monde, ou se retirer dans la solitude. Mais le serviteur de Dieu ne se

confiait ni dans sa sagesse , ni dans celle des frères , et il implora sur ce point par la prière l'assistance divine. Alors une révélation divine lui fit comprendre qu'il était envoyé par Jésus-Christ pour lui gagner des âmes , pour les arracher au démon qui s'efforçait de les enlever. C'est pourquoi il choisit de vivre pour les autres plus que pour lui-même , à l'exemple du divin Maître , qui a daigné mourir seul pour sauver tous les hommes. Il se retira donc avec ses compagnons près de la ville d'Assise , dans une vieille maison abandonnée , dans laquelle , suivant la règle de la sainte pauvreté , ils vivaient d'un travail opiniâtre et de privations , s'appliquant plus à se nourrir du pain des larmes que de celui qui sustente et réjouit le corps. Ils vauaient sans relâche à la prière , à la prière mentale plus qu'à la prière vocale ; ils s'étudiaient à l'oraison , car ils n'avaient point encore de livres ecclésiastiques pour chanter les heures canoniales ; mais , à la place de ces livres , ils

tenaient leurs regards fixés sur le bois de la croix, qu'ils étudiaient le jour et la nuit, à l'exemple de leur bienheureux père, qui ne cessait de les instruire et de leur parler de la croix de Jésus. Ceux-ci le priaient de leur apprendre à prier, et il leur dit : « Lorsque vous prierez, dites : Notre Père, et ajoutez : Nous vous adorons, ô Père, dans toutes les églises qui vous sont consacrées et qui sont répandues dans le monde entier; nous vous bénissons, parce que par votre croix vous avez racheté le monde. » Il leur enseigna aussi à louer Dieu en toutes choses, à honorer entre tous les prêtres d'un respect particulier, à croire d'une manière inébranlable et à confesser en toute simplicité la foi telle que la tient, telle que l'enseigne l'Église romaine. Ses frères observaient en tout ses saints enseignements. Ils priaient, suivant qu'il leur avait été dit, vers toutes les églises et toutes les croix, d'aussi loin qu'ils les pouvaient apercevoir, se prosternant alors humblement sur la terre.

Pendant que les frères étaient réunis dans la maison dont j'ai parlé, l'homme de Dieu se rendit un samedi dans la ville d'Assise afin de prêcher le dimanche matin, suivant son habitude, dans la cathédrale : il se retira la nuit dans une chaumière qui se trouvait dans le jardin des chanoines, pour y faire oraison selon qu'il avait coutume de faire ; il était donc alors corporellement séparé de ses frères ; voilà que vers minuit, lorsque parmi ceux-ci les uns reposaient, les autres persévéraient dans la prière, un char de feu d'un admirable éclat entra par la porte de la maison, en fit trois fois le tour et pénétra partout. Sur ce char resplendissait un globe lumineux, ayant l'aspect d'un soleil, lequel dissipa les ténèbres de la nuit. Ceux qui veillaient furent émerveillés ; ceux qui dormaient furent réveillés et épouvantés. Tous éprouvèrent que la lumière s'était faite à leurs âmes en même temps qu'aux yeux du corps ; car à cette clarté merveilleuse ils purent voir à nu

la conscience les uns des autres. Ils furent unanimes à comprendre, à cette illumination des consciences, que leur saint père, absent de corps en ce moment, ne l'était point en esprit ; que c'était lui qu'ils avaient vu dans cette image splendide, brillant miraculeusement sur un char de lumière et de feu, et qu'ils étaient avertis par cette merveille de marcher sans crainte à sa suite comme de vrais Israélites ; comme un autre Élie établi de Dieu en faveur des hommes qui vivent de l'esprit, char de lumière et guide tout à la fois de ce char, il faut croire qu'à la prière de François Dieu ouvrit les yeux de ces hommes simples, afin qu'ils vissent les merveilles de Celui qui avait montré jadis à son serviteur la montagne couverte de chevaux et de chars enflammés autour d'Élisée. De retour à la maison, le saint se mit à scruter les secrets de leurs consciences, à les édifier sur cette vision qu'ils avaient eue, et leur prédit beaucoup de choses sur les développements de leur

ordre. Comme il leur découvrait beaucoup de points dont la connaissance dépassait les bornes de la prudence humaine, ils virent bien que l'esprit de Dieu s'était reposé sur son serviteur avec plénitude, et qu'ils pouvaient en toute sûreté l'écouter et suivre sa doctrine et ses exemples.

Bientôt après François conduisit à Sainte-Marie-de-la-Portioncule son petit troupeau, ses douze disciples, afin que là où, par les mérites de la vierge Marie, l'ordre des Frères-Mineurs avait commencé, là aussi il prit son développement sous la même protection. De là, le véritable héraut de l'Évangile parcourait les villes et les campagnes, et il annonçait le royaume de Dieu, non par de beaux et savants discours, mais par la vertu de l'Esprit-Saint. Il était aux yeux de ceux qui le voyaient un homme d'un autre siècle; car les yeux et la pensée toujours tendus vers le ciel, il mettait tous ses efforts à inspirer à tous les mêmes sentiments, à retirer chacun

des pensées terrestres. Cette vigne du Seigneur commença dès lors à donner la bonne odeur du salut ; elle s'épanouit en fleur de douceur, d'honneur, et produisit des fruits abondants. Attirés par la force de sa prédication, plusieurs hommes et femmes se mirent à servir Dieu dans le mariage, en y suivant les règles de la continence conjugale ; suivant les prescriptions que leur donnait l'homme de Dieu, ils s'engageaient à de nouvelles obligations pénitentielles, et c'est pourquoi il leur donna le nom de Frères de la Pénitence. Mais pour ceux qui tendent au paradis, pour tous, la voie de la pénitence, c'est la voie commune ; aussi cet état nouveau, qui engageait les célibataires et les gens mariés, les hommes et les femmes, les clercs et les laïques, plut tellement à Dieu, qu'il le glorifia par les miracles de plusieurs de ses adeptes. Des vierges se consacraient aussi à un célibat perpétuel ; parmi elles il faut distinguer Claire, la bien-aimée de Dieu, la première venue dans cette

sainte compagnie ; Claire , qui fut plantée comme une fleur printanière , qui répandit autour d'elle un parfum délicieux , et comme une étoile radieuse qui éclaire le monde de sa lumière : elle est maintenant glorifiée dans le ciel , et l'Église lui rend sur la terre les honneurs qui lui sont dus. Or Claire fut la fille de François , la petite pauvre ; elle fut à son tour la mère des femmes qui se vouaient à la pauvreté. Plusieurs aussi , ou contrits de leurs péchés , ou désireux de la perfection chrétienne , rejetaient toutes les vanités du monde pour suivre la voie de François ; et le nombre s'en étendant chaque jour et de proche en proche , bientôt ils atteignirent les extrémités de la terre. Car la sainte pauvreté , qui était leur richesse , les rendait prompts à l'obéissance , infatigables à l'œuvre et légers pour la marche. Comme ils ne possédaient rien , ils n'avaient d'attachement à rien et ne craignaient point de rien perdre. Aussi étaient-ils en sûreté partout ; n'étant point arrêtés par

aucun souci, ils vivaient sans trouble d'esprit, ne se mettant point en peine de leur coucher ni du lendemain.

En bien des lieux on les insultait, on les traitait d'inconnus, d'hommes de rien ; mais l'amour de l'Évangile leur avait si bien imprimé l'esprit de patience, qu'ils préféraient les lieux où leur corps avait à souffrir la persécution à ceux où leur sainteté reconnue pouvait leur attirer des louanges humaines. Le manque de tout leur paraissait une abondance luxueuse, estimant, suivant le conseil de la sagesse, considérable, s'il était mis à leur usage, ce qui n'était rien en soi. Quelques-uns des frères allèrent jusque chez les infidèles ; et il arriva qu'un Sarrazin, touché de pitié, leur offrit de l'argent pour les nécessités de leur existence. Ils le refusèrent, ce qui jeta cet homme dans le plus grand étonnement, puisqu'ils étaient pauvres ; mais comprenant enfin que, s'étant faits pauvres par amour de Dieu, ils ne voulaient point posséder d'argent,

il leur voua la plus tendre affection, et s'offrit à leur fournir toutes les choses nécessaires à la vie, tant qu'il lui resterait le moyen de le faire. O prix inestimable de la pauvreté, dont la merveilleuse vertu a pu changer en une telle bienveillance la dureté d'un barbare ! ô crime, ô noirceur du chrétien qui foule aux pieds ce trésor, qu'un Sarrazin environne de son respect !

En ce temps un religieux de l'ordre des Crucifiés, nommé Maurice, était dans un hôpital près d'Assise, où il souffrait d'une maladie fort grave, qui durait depuis longtemps; les médecins l'avaient condamné. Il envoya donc auprès de l'homme de Dieu le prier avec instance d'intercéder pour lui auprès du Seigneur.

François se rendit avec empressement à sa demande; après avoir prié, il prit de la mie de pain, qu'il trempa dans l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la sainte Vierge, et envoya ce mélange au malade par l'entre-

mise des frères. « Portez, leur dit-il, à notre frère Maurice cette médecine, qui, par la vertu de Jésus-Christ, non-seulement le rendra à une santé parfaite, mais en fera un athlète vigoureux et constant qui se joindra à notre milice. » Le malade n'eut pas plutôt pris ce remède, qui était l'œuvre de l'Esprit-Saint, qu'il fut guéri; il retrouva la plus grande vigueur d'esprit et de corps. Bientôt donc il entra dans l'ordre de Saint-François; on l'y vit vêtu d'une seule et pauvre tunique, sous laquelle il porta longtemps une cuirasse adhérente à sa peau. Il ne se nourrissait que de choses crues, d'herbes, de légumes et de fruits. Pendant plusieurs lustres entiers il ne mangea point de pain, ne but point de vin, et cependant il resta bien portant et vigoureux.

Les mérites des petits pauvres de Jésus-Christ allaient croissant, et leur bonne renommée s'étendait partout; aussi venait-on de toutes parts pour voir de ses yeux le serviteur de Dieu. Il se trouva parmi eux un certain au-

teur de chansons profanes, dont l'empereur avait couronné le talent et qu'on appelait depuis lors le roi des vers. Il voulut donc se présenter à l'homme de Dieu, à l'homme qui faisait profession du mépris de toutes les choses mondaines. Il le trouva dans le quartier de Saint-Séverin prêchant dans un monastère; mais la main de Dieu s'étendit sur lui, et il lui fut donné de voir le prédicateur de la croix, François, portant sur son corps deux épées transversales d'un éclat éblouissant : l'une d'elles lui allait de la tête aux pieds, l'autre d'une main à l'autre main, toutes deux se croisant sur la poitrine. Il n'avait jamais vu le serviteur de Dieu, mais à ce prodige éclatant il le reconnut bientôt. Plein d'étonnement, il passa à de meilleures pensées. Puis la parole du Saint saisit son âme de componction, comme s'il l'avait frappé d'un glaive spirituel sortant de sa bouche; il renonça à toutes les pompes du siècle et se donna à François, qui, le voyant arraché aux inquiétudes du monde et parfai-

tement converti à la paix de Jésus-Christ, l'appela le frère *Pacifique*. Le frère Pacifique donc s'avança dans la pratique de toutes les vertus, et il devint le premier ministre que l'ordre eût en France, où il fut envoyé; avant d'entreprendre cette mission, il mérita de voir une seconde fois sur le front de François le signe sacré du *thau*; il le vit brillant de mille couleurs et donnant à son visage un éclat plein de charmes. Le saint avait pour ce signe sacré une tendre vénération, il en répétait chaque jour la louange, et dans les lettres qu'il écrivait il le traçait de sa main, comme si toute sa mission eût été d'imprimer le *thau*, suivant la parole du prophète, sur le front de tous ceux qui se convertissaient au Seigneur Jésus sincèrement, dans les larmes et la componction. La multiplication de ses disciples ne suffit plus à son ardeur; plein de sollicitude pour eux, il pensa à les convoquer en chapitre général dans l'église de Sainte-Marie de la Portioncule, afin de donner à chacun, suivant l'ordre de

Dieu, sa part d'obédience dans l'empire de la sainte pauvreté. Toutes les choses nécessaires à la vie manquaient en ce lieu, et les frères en certains jours s'y assemblaient au nombre de plus de cinq mille. Cependant, par la grâce de Dieu, la nourriture ne manquait jamais ; les santés étaient excellentes et on abondait de consolations spirituelles.

Il ne pouvait être présent de corps dans les chapitres provinciaux ; mais il était en esprit avec eux et par le règlement qu'il leur imposait, et par l'ardeur de ses vœux et par l'efficacité de sa bénédiction ; et même quelquefois la vertu de Dieu l'y fit voir en réalité et par miracle. En effet, dans le chapitre qui se tint à Arles, un célèbre prédicateur, Antoine, qui est aujourd'hui un illustre confesseur de Jésus-Christ, prêchait ses frères sur ce titre de la croix du Sauveur : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. Or, pendant ce sermon, un frère d'une vertu éprouvée, nommé Monaldus, se sentit intérieurement porté à regarder par la porte

de la salle, et il vit de ses yeux le bienheureux François élevé dans les airs, les bras étendus en forme de croix, et bénissant ses frères. Du reste, tous les frères s'étaient sentis inondés d'une si grande consolation spirituelle, qu'il s'éleva en eux le témoignage certain de la présence de leur père, et cela avant que la chose leur fût connue par des signes évidents et par les paroles même de François, qui attesta le miracle. Il faut penser que la vertu du Dieu tout-puissant, qui voulut que le saint évêque Ambroise pût assister à l'inhumation de saint Martin pour honorer par là le pieux pontife; il est à croire que de même la vertu divine rendit François présent à la prédication d'Antoine, afin qu'il témoignât de la vérité de ses discours, surtout en cette circonstance, où il prêchait sur la croix, dont il était le support et le ministre.

L'ordre était déjà bien nombreux, et François pensait à faire approuver sa règle d'une manière définitive par Honorius, successeur

d'Innocent III, qui l'avait approuvée dès le commencement ; il reçut à ce sujet la révélation suivante : il lui parut avoir ramassé sur la terre des miettes de pain très-menues, qu'il devait distribuer autour de lui à une multitude de frères affamés. Mais il n'osait leur donner des miettes si petites, de peur qu'elles ne leur échappassent des mains ; une voix d'en haut lui dit : « François, de toutes ces miettes faites une hostie et donnez-en à tous ceux qui voudront en manger. » Il le fit. Or tous ceux qui ne mangeaient point leur part avec dévotion ou qui rejetaient ce qu'ils avaient reçu, étaient bientôt remarqués, car ils étaient frappés de lèpre. Il ne manqua pas de raconter dès le matin ce songe à ses compagnons, se plaignant de ne pouvoir démêler le sens de la vision. Mais le jour suivant, comme il persistait dans la prière, une voix descendue du ciel lui parla : « François, lui dit-elle, les miettes de la nuit passée sont les paroles de l'Évangile ; l'hostie, c'est la règle qui

est composée de ces paroles ; la lèpre, c'est le péché. »

Voulant donc faire approuver sa règle composée avec plus d'abondance des paroles réunies de l'Évangile, et dans une forme plus complète, suivant ce que lui avait suggéré la double vision qu'il avait eue, il s'achemina, conduit par l'Esprit-Saint, sur une montagne avec deux de ses compagnons ; là, jeûnant au pain et à l'eau, toujours en paix, il la fit mettre par écrit selon ce que lui dictait l'Esprit-Saint. Ensuite il descendit de la montagne, et la confia à son vicaire, qui peu de jours après assura l'avoir égarée. Le saint retourna alors dans la même solitude, et il en fit aussitôt un autre exemplaire, comme si Dieu lui dictait les paroles qu'il écrivait.

C'est cette règle que le pape Honorius, dans la huitième année de son pontificat, confirma, comme François le désirait.

Exhortant ses frères à observer avec ferveur cette règle, il disait qu'il n'y avait rien mis

du sien , mais qu'il s'était appliqué à ne rien leur écrire que ce qui lui avait été révélé de Dieu ; et Dieu bientôt après confirma la chose par son témoignage , en lui imprimant par sa puissance et de sa main les stigmates du Seigneur Jésus , comme on le verra dans la bulle du souverain Pontife qui confirma d'une manière absolue la règle de Saint-François , en recommandant son auteur à la chrétienté , et après avoir fait une longue énumération de ses vertus.

CHAPITRE V

L'AUSTÉRITÉ DE LA VIE DE FRANÇOIS. — COMMENT
LES CRÉATURES LUI VENAIENT EN AIDE.

L'homme de Dieu voyait un grand nombre d'hommes s'animer à son exemple à porter avec ferveur la croix de Jésus-Christ; et à cette vue lui-même à son tour s'enflammait, et, comme un bon chef de la milice de Jésus-Christ, il s'efforçait de gagner la palme de la victoire, en la poursuivant par la pratique glorieuse d'une vertu triomphante. Attentif à cette parole de l'Apôtre : *Ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses passions et ses concupiscences, afin de porter dans leurs corps l'armure de la croix*; attentif à cet

oracle, il tenait ses appétits charnels dans une telle réserve qu'à peine prenait-il les choses nécessaires à sa subsistance. Il avait coutume de dire qu'il était difficile de satisfaire aux nécessités du corps sans donner satisfaction en même temps aux exigences des sens. Ainsi, à moins qu'il ne fût malade, il ne prenait qu'à peine et que rarement des aliments cuits; et quand il les prenait, on les lui assaisonnait de cendres, ou encore il les rendait insipides en les noyant dans l'eau. Que dire de sa boisson? Il ne buvait que de l'eau froide, et il en prenait à peine assez pour calmer la soif qui le brûlait. Il inventait chaque jour de nouvelles manières de faire pénitence, et chaque jour il ajoutait des privations nouvelles aux privations précédentes. Il avait atteint sans doute la perfection; cependant il se regardait toujours comme au début et imaginait sans cesse de nouvelles mortifications; il punissait les mouvements déréglés des sens par les afflictions de la chair :

cependant quand il sortait pour la prédication, il se conformait aux usages des personnes chez qui il était reçu, et il se nourrissait comme elles; mais de retour dans sa communauté, son abstinence était d'une rigidité excessive. Ainsi sévère à lui-même, indulgent pour le prochain, soumis en tout aux préceptes de l'Évangile, soit qu'il s'abstînt, soit qu'il mangeât, toujours il édifiait ses frères. La terre nue était habituellement le lit qu'il accordait à ses membres fatigués; il dormait la tête appuyée sur une pièce de bois ou sur une pierre. Il n'était couvert que d'une seule tunique, et on pouvait dire qu'il servait Dieu dans la nudité et le froid. Interrogé un jour comment il pouvait, avec un vêtement si mince, se garantir du froid en hiver, il répondit dans l'esprit de ferveur qui l'animait : « Si l'amour du ciel possédait notre âme, nous n'aurions point de peine à supporter le froid du corps. » Il avait en horreur la mollesse des habits. Il en recherchait

de grossiers. « Saint Jean Baptiste, disait-il, avait été loué par la bouche même de Dieu à cause de la rudesse de ses habits. » S'il ressentait sur son corps quelque douceur provenant de la tunique qu'on lui donnait à porter, il y cousait en dedans des cordes inégales. « La parole de Dieu nous apprend, disait-il, que ce n'est pas dans la chaumière des pauvres, mais bien dans le palais des rois, qu'il faut chercher la mollesse des vêtements. » L'expérience lui avait appris que le démon redoutait l'aspérité des ajustements, et que la délicatesse des étoffes l'animait à la tentation. Il racontait qu'une nuit où il souffrait de la tête et des yeux, il avait pris contre son habitude un oreiller de plumes ; or le démon s'y glissa avec lui, et jusqu'au matin le troubla de toutes manières, le détournant de son oraison. Alors appelant son compagnon, François fit porter dehors, loin de sa cellule, l'oreiller, avec lequel disparut le malin esprit ; mais le frère qui avait emporté l'o-

reiller de la cellule perdit toute la vigueur et même l'usage de ses membres; et cette paralysie dura jusqu'à ce que le Saint, ayant eu connaissance de son état, pria et lui fit rendre l'ancienne énergie de son âme et de son corps.

Il était d'une vigilance intraitable sur lui-même, et rien ne lui coûtait pour garder intacte la pureté de son âme et de son corps. Dans le commencement de sa conversion, il n'hésitait pas, et cela pendant l'hiver, à se jeter souvent dans une fosse toute glacée, afin de dompter complètement l'ennemi domestique du salut et de conserver sa chasteté sans tache de toute souillure charnelle. Il trouvait qu'il était moins cruel pour l'homme spirituel de supporter le froid le plus rigoureux dans son corps, que de se sentir, dans son âme, troublé par une passion libidineuse, quelque faible qu'elle fût. Une nuit qu'il vaquait à l'oraison dans l'ermitage de Sorthiano, l'ennemi du genre humain s'approcha de sa cellule et l'appela trois fois par son

nom : « François, François, François, » lui dit-il. François lui demanda ce qu'il voulait ; il ajouta alors mensongèrement : « Il n'y a pas dans le monde de pécheur qui, s'il se convertit, ne trouve son pardon ; mais quiconque se tue par des pénitences excessives ne sera jamais pardonné. » Une révélation vint bientôt faire connaître à l'homme de Dieu les tromperies du démon ; il vit la ruse qu'il employait pour le porter à la tiédeur. La suite ne laissa point de doute sur cette intention du tentateur ; car, aussitôt après, à l'instigation de celui dont la vie est d'enflammer les passions coupables des hommes, il fut saisi d'une tentation violente de la chair. Mais dès que le fidèle ami de la chasteté en sentit les approches, il déposa ses vêtements, se fustigea sévèrement avec une discipline ; et il disait, s'adressant à son corps : « Allons, frère âne, tu dois subir cette destinée ; ce traitement te convient. La tunique, c'est l'habit de religion, elle porte le signe de la sainteté : il ne convient pas qu'un

être possédé par la passion s'en empare; ce serait un vol. Si dans cet état tu veux aller plus loin, avance. » De plus, s'enflammant d'ardeur, il sortit dans le jardin et il s'étendit tout nu sur une masse de neige; puis il en fit de ses mains sept tas qu'il plaça devant lui, tenant à son corps ce langage : « Ce tas principal, c'est ta femme, les quatre qui sont à ses côtés, ce sont tes deux fils et tes deux filles; les deux autres sont le serviteur et la servante qui sont nécessaires à ton service. Hâte-toi donc de les vêtir tous; car ils meurent de froid. Que si tout cet embarras te fatigue, mets-toi au service de Dieu et ne sers que lui. » Aussitôt le tentateur, se tenant pour vaincu, s'éloigna, et le Saint victorieux retourna dans sa cellule. Le froid cruel qu'il avait volontairement enduré, avait tellement éteint en lui le feu de la concupiscence, qu'il ne ressentit plus jamais rien de semblable. L'un des frères, qui vaquait alors à l'oraison, vit au clair de la lune tout ce que nous venons de raconter; et l'homme de Dieu

ayant su cette circonstance, lui exposa toute l'histoire de cette tentation, lui faisant commandement de n'en rien dire à personne tant qu'il vivrait.

Il enseignait qu'il fallait non-seulement mortifier les vices de la chair et refréner ses ardeurs, mais qu'il fallait encore garder avec une extrême vigilance les sens extérieurs, qui donnent la mort à l'âme. Les rapports familiers avec les femmes, les entretiens, les regards, qui sont une occasion de ruine pour un grand nombre, il ordonnait d'éviter toutes ces pratiques avec le plus grand soin. Il disait qu'elles perdaient souvent les faibles et affaiblissaient les forts. Il disait encore que les relations avec les femmes, à moins qu'on ne fût confirmé en grâce, rendaient le salut aussi difficile que de marcher dans le feu sans se brûler les pieds, suivant la parole de l'Écriture. Prêchant d'exemple, il détournait tellement les regards de la vue des femmes, qu'il put avouer un jour à un de ses compagnons

qu'il n'en connaissait aucune d'après la figure. Il ne croyait pas qu'il fût sûr de laisser pénétrer dans l'âme l'image de ces formes qui peuvent ou ranimer le feu des passions domptées, ou ternir la blancheur de la pureté conservée. Il déclarait inutile tout entretien avec les femmes, si ce n'est pour les confesser et pour les instruire brièvement de leurs obligations, et cela dans les limites où le salut le réclame et l'honnêteté le permet. « Que peut-il y avoir à traiter, disait-il, entre un religieux et une femme, si ce n'est de lui donner la pénitence qu'elle demande, et des conseils pour une vie plus parfaite? Trop de sécurité inspire moins de garde contre l'ennemi, et s'il peut prendre en nous possession d'un cheveu, il le grossit et en fait bientôt une poutre. » Il ajoutait que l'oisiveté est la sentine où prennent naissance toutes les mauvaises pensées, et qu'il fallait en fuir à tout prix le danger; il montrait par son exemple qu'il importait de dompter par une discipline in-

cessante et par des travaux utiles la chair rebelle et paresseuse. C'est ce qui le portait à appeler son corps *frère âne*, entendant par là que ce corps devait être soumis à de rudes labeurs, souvent frappé, et pauvrement nourri. S'il voyait quelque frère oisif errer sans but, et vouloir pourtant vivre du travail des autres, il estimait que ce frère méritait le nom de frelon, puisqu'en ne faisant rien de bien, il perd le bien que font les autres, il se rend méprisable à leurs yeux et leur est en exécration. Il disait un jour : « Je veux que mes frères travaillent et s'exercent, de peur que l'oisiveté ne s'empare d'eux, et qu'ils ne s'égarerent par la pensée ou par la langue dans les choses défendues. »

Il demandait encore à ses frères d'observer le silence évangélique, c'est-à-dire, de s'abstenir avec soin et en tout temps des paroles oiseuses, comme devant en rendre compte à Dieu au jour du jugement. Aussi, quand il trouvait des frères qui avaient l'habitude de

tenir des discours inutiles, il les reprenait avec force, leur déclarant qu'un silence modeste était la garde d'un cœur pur, et que ce silence n'était pas une médiocre vertu: « Car, ajoutait-il, si la langue porte avec elle, comme on le dit vulgairement, la vie et la mort, ce n'est pas tant à cause du goût dont elle est le signe, qu'à cause des paroles qu'elle prononce. »

Il invitait de toutes ses forces ses frères à l'austérité de la vie; toutefois il n'approuvait pas une sévérité exagérée, qui ne sait pas revêtir les entrailles de la miséricorde, et qui n'est pas assaisonnée du sel de la sagesse.

Il arriva qu'un des frères, par suite d'une abstinence excessive, souffrait la nuit de douleurs atroces et ne pouvait trouver de sommeil. Le bon père, voyant qu'il courait un véritable danger, l'appelle, lui présente un pain, et pour lui retirer toute fausse honte il se met lui-même à manger, l'invitant avec douceur à l'imiter. Le frère mangea en effet sans respect humain, et se réjouit grandement

de ce que la condescendance délicate de son maître lui avait rendu la santé du corps qui s'en allait, et l'avait admirablement édifié. Le matin, le Saint assembla la communauté, et lui raconta ce qui s'était passé la nuit; il y ajouta des avis pleins de sagesse; il dit: « Ce n'est pas la nourriture qui a été prise qui doit vous servir d'exemple, mais bien la charité qui a été exercée. » Il leur enseigna les règles de la prudence, qui doit servir de guide à toutes les autres vertus, la prudence, non pas celle que conseille la chair, mais celle que nous a apprise Jésus-Christ, dont la sainte vie est sans contredit l'exemple accompli de la perfection.

Comme il est impossible à l'homme, formé d'une chair imparfaite, de suivre les traces de l'Agneau sans tache parfaitement et sans contracter parfois quelques souillures, il enseignait cette vérité incontestable à ceux qui tendent avec ardeur à la perfection, qu'ils devaient se purifier par l'abondance quotidienne

de leurs larmes, et quoiqu'il eût atteint un rare degré de pureté d'âme et de corps, il ne cessait point lui-même de pleurer pour purifier son intérieur, estimant, à ce prix, peu de chose la perte des yeux de son corps, que tant de larmes épuisaient.

Il avait en effet, à cette occasion, contracté une infirmité fort sérieuse; le médecin lui conseillait de s'abstenir de pleurer, s'il voulait échapper à la cécité qui le menaçait. Il lui répondit : « Mon frère le médecin, ce n'est pas par l'amour de la lumière, qui nous est commune avec les mouches, que nous compromettrons le moins du monde la jouissance de la lumière éternelle. Le bienfait de la lumière n'a point été donné à l'esprit au profit de la chair, mais bien à la chair au profit de l'esprit. » Il aimait mieux perdre les yeux corporels que de diminuer sa dévotion, en arrêtant les larmes qui sanctifient la lumière intérieure par laquelle on voit Dieu.

Mais les médecins se réunirent une autre

fois, et, de concert avec plusieurs frères, lui conseillèrent vivement de souffrir qu'on essayât de le soulager par une brûlure. Le Saint y donna humblement son assentiment; car il vit qu'il s'agissait à la fois d'un remède et d'une souffrance. Le chirurgien fut donc appelé, et il mit le fer au feu pour opérer la brûlure ordonnée. Alors le serviteur de Dieu, saisi d'une sorte de tremblement à cette vue, se mit à reconforter son corps, et il parla au feu en ces termes : « Mon frère le feu, parmi toutes les autres créatures Dieu vous a fait utile, beau; il vous a doué d'un éclat que l'on cherche à imiter; en ce moment soyez-moi propice, guérissez-moi. Je prie le Seigneur qui vous a créé qu'il tempère pour moi votre ardeur, afin que j'en puisse soutenir l'atteinte. » Ayant fini de parler, il fit le signe de la croix sur l'instrument incandescent qui allait agir, puis il garda son impassibilité. Le fer brûlant pénétra bien avant dans ses chairs, et la brûlure s'étendit de l'oreille au

sourcil. La douleur qu'il éprouva, il l'exprima lui-même. « Louez le Seigneur, dit-il aux frères; car je vous le dis en vérité, je n'ai senti ni l'ardeur du feu, ni aucune autre douleur. » Il se tourna vers le médecin et lui dit : « Si ma chair n'est pas assez cuite, recommencez l'opération et brûlez-la de nouveau. » Le médecin admira dans un être malade une telle force d'esprit, et il vit là un miracle véritable, qui le porta à s'écrier : « Mes frères, je vous le dis, j'ai vu aujourd'hui des prodiges » Le serviteur de Dieu était arrivé à une si grande pureté, qu'en lui la chair ne faisait plus qu'un avec l'esprit, et l'esprit avec Dieu. Par une disposition merveilleuse des choses, il arrivait que les créatures, en servant le Créateur, obéissaient à la volonté et au commandement de François. En effet, à une autre époque, comme il était gravement malade, et cela dans l'ermitage de Saint-Urbain, il sentit la nature qui défaillait, et il demanda un peu de vin. On lui

dit qu'il n'y en avait pas du tout. Il fit apporter de l'eau, sur laquelle il fit le signe de la croix. Elle fut à l'instant changée en un excellent vin, et ce que la pauvreté du lieu lui refusait, sa vertu l'obtint aussitôt. Dès qu'il eut pris de ce vin, sa santé se rétablit avec tant de bonheur et de promptitude, la saveur de ce qu'il prenait fut telle, qu'on vit bien qu'il y avait en lui un changement merveilleux : le dépouillement complet du vieil homme et l'avènement de l'homme nouveau. Et non-seulement les créatures lui obéissaient à son gré, mais le Createur lui-même obtempérait à ses volontés. Dans un temps ou plusieurs incommodités le travaillaient et où la maladie de son corps lui retirait la bonne humeur que donne à l'esprit une bonne disposition physique, il désira, pour ramener en lui l'équilibre des choses, entendre un peu de musique; mais il ne se trouvait là aucun moyen de le satisfaire; les anges s'empressèrent de suppléer aux hommes.

Pendant qu'il veillait et priait la nuit, une harpe fit entendre les sons d'une harmonie admirable, d'une mélodie la plus suave du monde. Il n'y avait là personne, mais l'instrument allait et venait d'un côté à l'autre, et il était facile d'en suivre, par l'ouïe, les mouvements rapides. Sa pensée, toute dirigée vers Dieu, fut tellement étonnée de ce chant délicieux, qu'il se crut transporté dans un autre monde. Il ne cacha pas cette merveille à ceux de ses frères qui vivaient dans son intimité, et qui voyaient bien à certains indices que le Saint était souvent visité de Dieu, et qu'il en recevait des consolations si grandes, qu'il ne pouvait toujours les cacher entièrement à tous les yeux.

Une autre fois, il allait prêcher, et il cheminait le long du Pô, entre la Lombardie et la marche de Trévisé, dans la compagnie d'un de ses frères; ils furent surpris par une nuit fort obscure. Le chemin était fort dangereux tant à cause des ténèbres qu'à cause du

fleuve et des marais à traverser. Son compagnon lui dit donc ! « Mon Père, demandez à Dieu de nous sauver des dangers que nous courons. » Le Saint lui répondit avec confiance : « Dieu peut, s'il le veut, nous délivrer de l'obscurité qui nous aveugle et nous rendre la lumière. » A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une lumière éclatante se répandit d'en haut autour d'eux, et tandis que la nuit continuait pour les autres humains, nos voyageurs voyaient non-seulement leur chemin, mais encore ils remarquaient très-bien et au loin tout ce qui les environnait. Physiquement conduits par ce secours, et intérieurement réconfortés, ils arrivèrent à l'hôpital où ils allaient, après une assez longue route ; ils arrivèrent sains et saufs, versant des larmes et des prières d'actions de grâces.

Quelle fut donc la sainteté, la vertu de François, au signal de qui le feu tempère sa chaleur, l'eau change son goût, les anges

organisent des concerts, la lumière divine éclaire les ténèbres, en sorte que toute la création paraît soumise et obéit visiblement à ses sens sanctifiés et bénis !

CHAPITRE VI

L'HUMILITÉ ET L'OBÉISSANCE DU SAINT. — DES COMPLAISANCES
DE DIEU POUR LUI.

Gardienne et gloire de toutes les vertus, l'humilité remplissait le cœur de saint François. Il n'était à ses yeux qu'un pécheur, quoiqu'en réalité il fût le modèle et la splendeur même de la sainteté. En habile architecte, il posa le fondement de sa sanctification sur ce fondement, comme il en avait reçu l'enseignement du Sauveur. Il disait que le Fils de Dieu était descendu du sein de son Père à notre misérable existence pour nous enseigner, et par ses exemples et par sa parole, pour nous enseigner, Seigneur et

Maitre, l'humilité. Aussi, disciple du souverain Maitre, le voyait-on s'étudier à s'abaisser à ses propres yeux et aux yeux des autres. Il se souvenait de cette parole du Maître suprême : *Ce qui est grand parmi les hommes est abominable devant Dieu*, et il avait coutume de dire : « L'homme est ce qu'il est devant Dieu, rien de plus. Aussi il estimait comme une folie de s'élever pour des faveurs mondaines; il se réjouissait des opprobres soufferts et se contristait des louanges reçues. Il aimait mieux s'entendre blâmer que louer; le blâme, suivant lui, tend à notre amendement, la louange nous pousse à notre chute. Quand le peuple publiait ses mérites, le Saint priait un de ses frères de lui souffler aux oreilles des paroles propres au contraire à l'humilier. Et lorsque ce frère, bien malgré lui, articulait qu'il était grossier, qu'il était un mercenaire et un homme propre à rien, on voyait le contentement de son âme se peindre sur son visage, et il s'écriait : « Soyez

béni, ô mon bien-aimé fils, car vous dites la vérité; vous dites des choses telles qu'il convient au fils de Pierre Bernardone d'entendre. Pour se rendre méprisable à tous les yeux, il n'hésitait pas à manifester ses propres défauts dans la prédication. Il arriva une fois qu'accablé par la maladie, il avait un peu modéré son abstinence afin de refaire sa santé. Ses forces revinrent; mais vrai contempteur de lui-même et ardent à humilier sa chair : « Il n'est pas juste, s'écrie-t-il, que le peuple me croie pénitent, tandis qu'en secret je me nourris confortablement. » Il se lève donc plein d'ardeur, il appelle le peuple d'Assise sur la place publique, entre dans la principale église avec un grand nombre de ses frères qu'il avait amenés avec lui, et, la corde au cou, nu, n'ayant qu'une chemise sur le corps, il se fait traîner, en présence de tous, à la pierre sur laquelle on avait coutume de placer les malfaiteurs pour les punir : il y monte, et, quoiqu'il eût la fièvre quarte, et qu'il fût encore

débile, il prêcha avec une grande force malgré un froid rigoureux. Tout le monde l'écoutait : or il se mit à déclarer qu'on avait tort de le regarder comme un homme spirituel, qu'il n'était qu'un être charnel, un gourmand digne de mépris. Mais l'assemblée, à la vue d'un pareil spectacle, s'étonna ; elle connaissait ses austérités ; c'est pourquoi, émue et touchée, elle répétait qu'un tel exemple était plus digne d'admiration qu'il n'était imitable.

Quoique ce fait ressemble plus à une parabole inspirée qu'à un exemple à suivre, il contient pourtant le véritable enseignement de l'humilité parfaite ; il apprend au disciple de Jésus-Christ qu'il doit mépriser les louanges qui passent, repousser le faste de la vanité qui s'élève en lui, et confondre les mensonges d'une hypocrisie orgueilleuse. Il agissait souvent ainsi afin de se faire passer pour un vase d'iniquité, et de posséder dans son âme l'esprit de sainteté. Il s'appliquait à cacher dans le fond de son cœur les dons de

Dieu, ne voulant point s'en glorifier, de peur que cette gloire ne fût pour lui une occasion de chute. Il arrivait à bien des personnes de le proclamer bienheureux; il leur disait : Je puis encore avoir des fils et des filles; ne louez donc pas celui dont le salut est encore incertain. Il ne faut jamais canoniser ceux qui ne sont point arrivés au terme. » Voilà comme il répondait à ses panégyristes; et il se disait à lui-même : Si Dieu avait accordé à un brigand les grâces qu'il t'a faites, François, il en aurait mieux profité que toi. Il répétait souvent à ses frères à l'occasion de tout ce que peut accomplir un pécheur : « Il ne faut jamais se réjouir d'une louange qu'on ne mérite pas; un pécheur peut jeûner, prier, gémir et macérer sa chair; il n'y a qu'une chose qu'il ne peut pas faire, c'est être fidèle à Dieu. Ne nous glorifions donc que d'une chose, c'est de rendre à Dieu la gloire qui lui est due, de le servir avec fidélité, de lui rapporter tout ce qu'il nous donne. »

Habile négociant de l'Évangile, François ambitionnait des profits de plus d'une sorte, et il voulait que tout son temps lui rapportât; c'est pourquoi il préférait la dernière place à la première, il aimait mieux obéir que commander. Laisant donc sa charge de général, il alla trouver le gardien pour se remettre tout à fait à sa discrétion. Il disait que la sainte obéissance portait avec elle les fruits les plus abondants, et qu'aucun instant n'était perdu pour ceux qui étaient soumis à sa loi; aussi avait-il l'habitude de promettre et de garder l'obéissance à celui des frères qui l'accompagnait. Il leur disait un jour à tous: « Parmi les grâces que Dieu m'a faites, il m'a fait celle d'obéir aussi volontiers à un novice qui serait avec nous depuis une heure, si le père gardien m'en faisait le commandement, qu'au frère le plus ancien et le plus éprouvé. » On ne doit pas, disait-il, voir dans son supérieur l'homme, mais Celui pour l'amour duquel on s'est donné

à l'obéissance. Car plus indigne est celui qui commande, plus méritoire est l'obéissance. » Comme on lui demandait quel était le religieux vraiment obéissant, il répondit par la comparaison d'un cadavre : « Prenez, dit-il, un corps sans vie et placez-le où vous voudrez. Vous verrez, si vous le changez de place, qu'il n'y répugne pas, qu'il ne murmure pas de la nouvelle position que vous lui faites, qu'il ne réclame pas, si vous le laissez en repos. Placez-le sur un siège, il regarde non point en haut, mais à terre. Couvrez-le de pourpre, il n'en sera que plus pâle. Voilà, ajoutait-il, l'homme vraiment obéissant : il ne s'inquiète pas pourquoi on le fait mouvoir ; il n'a souci de la place qu'on lui assigne ; il ne demande pas qu'on lui en donne une autre ; si on l'élève, il conserve son humilité ; plus on l'honore, et plus il s'estime indigne des honneurs. » Il disait un jour à son compagnon : « Je ne m'estime pas *frère mineur*, si je ne suis pas dans l'état que je

vais décrire : si je suis supérieur des frères, je vais au chapitre, j'y prêche et je donne aux frères des avertissements ; et voilà qu'on dit de moi : Vous ne nous convenez pas, parce que vous êtes sans lettres, sans éloquence, parce que vous êtes un idiot, un imbécile. Enfin on me jette dehors avec honte, je suis vilipendé par tous. Or je vous dis que, si je n'entends ces discours avec un visage impassible, avec bonheur et avec la résolution de travailler à ma sanctification, je ne suis point un véritable frère mineur. » Et il ajouta : « Être dépouillé d'une chose, perdre l'estime des autres, se soumettre avec humilité, c'est un grand gain pour l'âme. Pourquoi recherchons-nous plutôt les dangers que les profits, puisque le temps nous est donné pour amasser des trésors? » C'est pour cela, par humilité, que François donna à ses frères l'humble nom de *Frères Mineurs*, et aux supérieurs de l'Ordre le nom de *Ministres* ; il voulait ainsi se servir des paroles

mêmes de l'Évangile qu'il avait promis d'observer : il voulait apprendre à ses disciples, par leur nom même, qu'ils étaient venus pour apprendre l'humilité à l'école de Jésus-Christ humble. Le grand maître de l'humilité, Jésus-Christ, pour forcer ses disciples à une parfaite humilité, leur a dit : *Que celui qui veut être le plus grand parmi vous se fasse votre ministre, et que celui qui veut être le premier se fasse votre serviteur.*

L'évêque d'Ostie, protecteur de l'ordre des Mineurs et son ardent promoteur, lui demandait un jour s'il lui conviendrait que ses frères fussent élevés aux dignités ecclésiastiques; l'évêque d'Ostie fut lui-même, peu de temps après, élevé au suprême pontificat, sous le nom de Grégoire IX. Le Saint répondit à l'évêque : « Mes frères s'appellent *mineurs*, afin qu'ils ne pensent pas à devenir *plus grands*. Si vous voulez qu'ils portent du fruit dans l'Église, tenez-les, conservez-les donc dans l'humilité de leur vocation, et ne

permettez point qu'ils s'élèvent aux dignités ecclésiastiques. »

Donc , tant pour lui que pour ceux qui lui étaient soumis , il préférait l'humilité aux honneurs ; c'est pourquoi Dieu , qui aime les humbles , le jugeait digne des plus hauts rangs ; c'est ce qu'une vision céleste fit connaître à un frère , homme d'une vertu et d'une dévotion particulières. Se trouvant dans la compagnie du Saint , et priant avec lui dans une église déserte , sa ferveur l'éleva jusqu'à l'extase ; il vit alors dans le ciel , parmi beaucoup de sièges , un siège plus élevé orné de pierres précieuses et resplendissant d'une gloire particulière. Le religieux admirait l'éclat de ce trône , et se demandait avec anxiété à qui il était destiné ; une voix se fit entendre et lui dit : « Ce trône a été à l'un de ceux qui sont tombés , et il est maintenant réservé à l'humble François. » Le frère sortit enfin de son extase , et il suivit au dehors comme auparavant l'homme de Dieu.

Comme ils cheminaient ensemble et s'entretenaient de Dieu, le frère, qui n'avait pas oublié sa vision, demanda adroitement à François ce qu'il pensait de lui-même. Il répondit humblement : « Je crois être le plus grand pécheur du monde. » Le frère lui répliqua qu'il ne pouvait ni penser ni dire cela en conscience. Il ajouta : « Si le plus grand scélérat de la terre avait été prévenu d'autant de grâces que moi, il en aurait été plus reconnaissant envers Dieu. » Cette réponse si humble confirma le frère dans la vérité de sa vision, car il savait par l'Évangile que la gloire sera refusée au superbe, tandis qu'elle attend l'homme vraiment humble.

Dans une autre circonstance, comme il priaait dans une église déserte de la province de Massa, auprès du mont Casal, il vit en esprit que de saintes reliques avaient été abandonnées en ce lieu. Il ne vit pas sans douleur qu'elles étaient depuis longtemps privées de l'honneur qui leur était dû. Il commanda

donc aux frères de les transporter avec respect dans un lieu convenable. Mais il fut obligé de s'éloigner ; et les frères, oubliant ses ordres, perdirent le mérite de l'obéissance. Mais comme ils voulaient célébrer les saints mystères, ils découvrirent le grand autel, et ils trouvèrent cachés par la couverture des os fort beaux et donnant une odeur suave : ils admirèrent cette découverte et reconnurent que c'étaient des reliques déposées par les mains mêmes de Dieu. Revenu peu de temps après, le Saint s'enquit aussitôt si on avait exécuté ses recommandations en ce qui regardait les reliques. Les frères avouèrent leur négligence, et en obtinrent le pardon en accomplissant la pénitence qui leur fut infligée. Quant à l'homme de Dieu, il s'écria : « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui a exécuté par lui-même ce que vous auriez dû faire ! »

Considérons ici le soin de la Providence à notre égard, à l'égard de la pauvre poussière qui

forme notre corps; considérons aussi la haute vertu de François aux yeux de la Divinité; car si les hommes se refusent d'obéir à sa parole, Dieu lui-même obtempère à ses vœux.

Il vint un jour à Imola, où, se présentant à l'évêque, il lui demanda humblement la permission d'appeler les habitants à la prédication. L'évêque lui répondit doucement. « Il suffit, dit-il, que je prêche moi-même mon peuple. » L'humble serviteur de Dieu s'inclina et se retira; mais il revint bientôt. En le voyant, l'évêque comme troublé lui demanda ce qu'il voulait encore; il répondit avec un ton aussi humble que sa parole : « Seigneur, quand un père chasse son fils par une porte, le fils s'efforce à rentrer par une autre porte. » L'évêque, confondu de tant de modestie, l'embrassa et lui dit : « Prêchez, vous et tous vos frères, dans toute l'étendue de mon diocèse; votre humilité vous a largement mérité cette grâce. »

Il se présenta devant Arezzo, lorsque toute

la ville était en effervescence, et que la discorde civile, qui la troublait, la menaçait de sa ruine; s'étant arrêté dans un faubourg, il vit au-dessus de la ville des démons acharnés s'exaltant dans leurs ébats, et poussant à un mutuel carnage les citoyens irrités. Pour mettre en fuite ces puissances fatales de l'air, il envoie comme héraut le frère Sylvestre, homme d'une simplicité de colombe, en le chargeant de cet ordre et de ce message pour les esprits infernaux : « Va devant la porte de la ville, et au nom du Dieu tout-puissant et en vertu de la sainte obéissance, ordonne aux démons de s'éloigner en toute hâte. » Le disciple docile s'empresse d'accomplir les ordres de son maître; il commence par chanter les louanges du Seigneur, et, placé devant la porte de la ville, il se met à crier de toutes ses forces : « Au nom du Dieu tout-puissant et de la part de son serviteur François, ô démons, éloignez-vous tous d'ici. » La ville revient incontinent à la

paix, et les citoyens réforment avec une grande tranquillité les lois civiles. Car la sagesse, c'est-à-dire, l'humilité du pauvre François rendit la paix à la cité et la sauva, en la délivrant de l'orgueil furieux des démons qui l'avaient comme assiégée. La difficile et méritoire vertu de son humble obéissance lui avait donné un pouvoir si absolu sur ces esprits rebelles et audacieux, qu'il réprimait leurs féroces effronteries, et repoussait leurs violences insupportables. Car les démons orgueilleux reculent devant les sublimes vertus des humbles, à moins que quelquefois, pour garder leur humilité, Dieu ne permette aux esprits malins de les molester, comme il arriva à saint Paul, ainsi qu'il l'a écrit, et comme saint François lui-même en fit l'expérience.

En effet, invité par M^{sr} Léon, cardinal de Sainte-Croix, à demeurer quelque temps en ville avec lui, il accepta par égard pour le cardinal et à cause de l'attachement qu'il lui

avait voué. La première nuit qu'il fut dans son palais, il cherchait à reposer après son oraison ; mais des démons surgirent contre l'homme de Dieu et le traitèrent avec cruauté, le frappèrent, et le laissèrent à demi mort ; ils se retirèrent enfin, et le compagnon de François fut appelé. Le Saint lui raconta ce qui était arrivé, et il ajouta : « Je crois, mon frère, que les démons, qui ne peuvent rien sans la permission de la divine Providence, ne se sont jetés sur moi avec tant de violence que parce que ma demeure dans le palais des grands ne donne pas une bonne idée. Mes frères, qui habitent de pauvres demeures, apprenant que je suis logé chez les cardinaux, peuvent penser que je me suis impliqué dans les choses mondaines, que je vis dans les honneurs et dans l'abondance des délices. Je pense donc qu'il vaut mieux que celui qui est placé pour être l'exemple des autres, fuie les palais et vive humblement dans les lieux humbles avec les humbles, afin

que ceux qui ont à supporter la pauvreté deviennent plus forts par son exemple. » Ils vinrent donc, dès le matin même, faire leurs excuses au cardinal et lui dire adieu.

Le Saint, qui avait en si grande horreur l'orgueil, source de tous les maux, et la désobéissance, sa détestable fille, voyait d'autre part avec amour l'humble et sincère pénitence. Il arriva qu'on lui présenta un frère qui avait péché contre l'obéissance, afin qu'une pénitence lui fût imposée. François vit à des marques certaines que ce frère était contrit et repentant, et inclina humblement à lui pardonner. Cependant, de peur que la facilité du pardon ne fût pour d'autres un motif de pécher, il fit retirer au frère son capuchon et le fit jeter dans les flammes, afin que chacun vit bien quel châtement méritait la faute de la désobéissance. Le capuchon étant resté longtemps dans le feu, il l'en fit retirer et remettre au frère sincèrement repentant. O merveille ! le capuchon

retiré des flammes ne portait aucune trace de brûlure.

Dieu permit que les choses se passassent ainsi pour exalter dans un seul et même miracle, et la vertu de son serviteur et l'humilité de la pénitence. Elle est donc bien digne de notre imitation, cette humilité de François qui fut élevée, même en ce monde, à une telle grandeur, que Dieu se pliait à ses vœux, qu'elle changeait le cœur de l'homme, qu'elle repoussait à son ordre l'audace des démons, que la voracité des flammes était réprimée à son gré. Elle est telle, en effet, qu'elle exalte ceux qui la possèdent, en leur conciliant le respect de tous, en les comblant de tous les honneurs.

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR DE FRANÇOIS POUR LA PAUVRETÉ. — DE LA MANIÈRE
DONT IL SUPPLÉAIT AUX CHOSES QUI LUI MANQUAIENT.

Parmi les autres dons que François reçut du généreux dispensateur des grâces, il mérita spécialement de croître dans les richesses de la simplicité par l'amour de la très-excellente pauvreté. Le Saint remarquait qu'elle avait été la compagne du Fils de Dieu, et d'autre part qu'elle était repoussée à peu près du monde entier ; il l'environna d'un amour perpétuel, d'un amour d'époux, de manière à abandonner pour elle et père et mère, et à distribuer tout ce qu'il pouvait avoir. Personne n'apporta jamais à amasser de l'or l'ardeur

qu'il mit à poursuivre la pauvreté, et personne ne mit plus de soin à conserver ses trésors qu'il n'en apporta à conserver cette perle évangélique. Rien n'offensait sa vue comme de voir dans les frères quelque chose qui n'était pas absolument conforme à la pauvreté. Quant à lui, du premier jour de son entrée en religion jusqu'à celui de sa mort, il ne posséda qu'une tunique, une corde et des caleçons, et il fut satisfait de cette part. Il se souvenait souvent avec larmes de la pauvreté de Jésus et de celle de sa mère. Aussi affirmait-il que la pauvreté est la reine de toutes les vertus, puisqu'elle a brillé avec tant d'éclat dans le Roi des rois, et dans la Reine, son auguste Mère.

Ses frères lui demandèrent, dans un chapitre, par quelle vertu on pouvait surtout plaire à Dieu; il répondit avec abandon et comme leur ouvrant le plus intime de son cœur : « Sachez, mes frères, que la pauvreté est la voie principale du salut; car elle est

l'aliment de l'humilité et la racine de la perfection. Son fruit est multiple, mais caché. Car elle est le trésor caché du champ dont parle l'Évangile; pour l'acquérir, il ne faut pas hésiter à vendre tout ce qu'on possède, et, par comparaison à ce trésor, à tenir en mépris tout ce qu'on ne peut vendre. » Il ajouta : « Si on désire en atteindre la perfection, il faut renoncer non-seulement à la prudence humaine, mais en quelque sorte aux lettres et à la science, de manière à ce que, dépouillé de cette propriété même, on entre plus libre dans les puissances de Dieu, et qu'on s'abandonne nu entre les bras de Jésus crucifié. Car ce n'est pas renoncer complètement au siècle que de faire dans le secret de son cœur des réserves de sens propre et personnel. Il prêchait souvent la pauvreté à ses frères, et il leur rapportait ces paroles de l'Évangile : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête.* Il leur recomman-

dait donc de se bâtir de pauvres maisons à la manière des pauvres gens. Il leur disait de ne pas les regarder comme étant leur propriété, mais de les habiter comme des voyageurs et des étrangers. « La loi du pèlerin, ajoutait-il, est d'être recueilli sous un toit étranger, et de ne nourrir d'autre désir que de rejoindre en paix sa patrie. Il lui arrivait de faire démolir des maisons déjà construites, quand il y découvrait quelque chose de contraire à la pauvreté, à raison, soit de l'appropriation des choses, soit de la somptuosité des bâtiments. Il disait que la pauvreté était le fondement de son Ordre, et que tout l'édifice de sa Religion reposait sur elle, de telle façon que de sa puissance dépendait la durée, et de sa ruine la ruine même de l'institution. C'est pourquoi il enseignait, comme il l'avait appris par révélation, que l'entrée dans sa sainte milice devait commencer par cette parole de l'Évangile : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, et*

donne-le aux pauvres. Aussi n'admettait-il dans son Ordre que ceux qui s'étaient dépouillés de tout et qui ne retenaient absolument rien, et cela tant à cause de la parole sacrée que nous venons de rapporter, que de peur que de petites réserves ne devinssent des occasions de chute.

Il était dans la marche d'Ancône, et un homme lui demanda de le recevoir dans son Ordre. Le vrai patriarche des pauvres lui répondit : « Si vous voulez vous joindre aux pauvres de Jésus-Christ, distribuez vos biens aux pauvres. »

Après cette réponse, le postulant s'en alla : et mu par une affection toute charnelle, il donna ses biens à sa famille, et en frustra les pauvres. Puis il revint et raconta au Saint ce qu'il avait fait. Celui-ci le reprit sévèrement, et il lui dit : « Poursuis ta voie, pauvre frère, frère mouche ; tu n'as pas encore quitté ta maison, ni ta parenté. Tu as donné tes biens à ceux de ton sang, et tu as frustré les pauvres. Tu n'es pas

digne d'entrer dans la compagnie des pauvres sanctifiés. Tu as commencé par la chair; tu as donné à un édifice spirituel un fondement ruineux. » Cet homme charnel retourna auprès des siens, et redemanda son bien; ne voulant pas le laisser aux pauvres, il abandonna bien vite ses projets de perfection.

A une autre époque, Sainte-Marie-de-la-Portioncule se trouvait dans une telle pénurie, qu'elle ne pouvait subvenir aux besoins les plus indispensables des frères qui venaient la visiter. Le vicaire alla trouver le Saint, lui exposa les craintes de la maison, et lui demanda qu'il fût permis de mettre en réserve quelque chose de ce qu'apportaient les novices afin de pouvoir s'en servir au besoin dans les grandes nécessités des frères. Le Saint, connaissant la volonté de Dieu, lui répondit: « A Dieu ne plaise, mon très-cher frère, que pour qui que ce soit nous soyons infidèles à la règle. J'aimerais mieux vous voir dépouiller l'autel de la glorieuse Vierge Marie, si la nécessité l'exige, que

de vous voir manquer le moins du monde au vœu de pauvreté et à la sainte observance de l'Évangile. La bienheureuse Vierge Marie aura pour plus agréable de voir son autel dépouillé, et les conseils évangéliques observés, que de le voir orné, pendant qu'on oublie d'observer les conseils de son fils à la pratique desquels on s'est engagé. »

Il traversait un jour la Pouille avec son compagnon ; il trouva sur son chemin, près de Barée, une énorme bourse, gonflée comme si elle avait été pleine d'argent, une de ces bourses qu'on nomme vulgairement besace. Son compagnon lui fait remarquer l'objet, et l'engage vivement à ramasser la bourse et à en donner le contenu aux pauvres. L'homme de Dieu s'y refuse, assurant qu'il y a une ruse du démon dans cette bourse, et que le frère lui conseille de faire non pas un acte méritoire, mais une chose coupable, savoir de prendre le bien d'autrui pour en faire des largesses. Ils s'éloignent donc et continuent leur chemin. Mais le frère n'aban-

donne pas la partie ; trompé par une vaine compassion , il tourmente l'homme de Dieu , il lui reproche de ne pas s'inquiéter assez de la misère des pauvres. Le Saint , plein de mansuétude , se rendit enfin à ses instances et revint sur ses pas , moins pour accomplir ce que lui demandait le frère que pour découvrir la ruse du démon. Il arriva donc au lieu où était la bourse en compagnie du frère et d'un jeune homme qui se trouvait sur la route : après avoir prié , il ordonna à son compagnon de ramasser la bourse. Celui-ci se prend à trembler ; un pressentiment du prodige démoniaque qui allait se découvrir , s'emparait de lui. Cependant , à cause de l'ordre qu'il a reçu et de l'obéissance qu'il doit au Père , il chasse toute hésitation intérieure , il approche la main de la bourse ; or voilà qu'un serpent monstrueux s'en échappe et disparaît avec éclat. Le frère vit ainsi clairement la tromperie diabolique. La ruse de l'ennemi des hommes étant de la sorte mise en défaut , le Saint dit au frère : « L'argent , pour

les serviteurs de Dieu, mon frère, l'argent n'est autre chose que le démon, qu'un dangereux reptile. »

Après cela, quelque chose d'extraordinaire arriva à l'homme de Dieu, lorsqu'il se rendait à Sienne, appelé dans cette ville pour un motif impérieux. Trois pauvres femmes absolument semblables par la taille, par l'âge et par le visage, se présentèrent à lui dans une grande plaine entre Compiglia et San-Quirico. Elles lui adressèrent cette salutation d'un genre tout nouveau : « Que dame pauvreté soit la bien venue ! » En entendant ces paroles, le grand ami de la pauvreté fut rempli d'une immense joie ; il n'y avait rien en effet qui pût lui être plus agréable que d'être salué comme ces femmes venaient de le faire. Elles disparurent aussitôt, et les frères qui accompagnaient François, considérant leur ressemblance si étonnante, leur salutation singulière, leur arrivée et leur disparition, pensèrent avec raison qu'il y avait là la manifestation de

quelque chose de mystérieux à l'égard de l'homme de Dieu. Il semblait bien, en effet, que ces trois femmes pauvres, se présentant si ressemblantes entre elles, saluant d'une manière si nouvelle, disparaissant si subitement, figuraient la beauté de la perfection évangélique, consistant dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, lesquelles brillaient d'un égal éclat dans François, quoiqu'il manifestât une prédilection pour la pauvreté, qu'il appelait tantôt sa mère, tantôt son épouse, tantôt sa dame. Il désirait l'emporter sur tous dans la pauvreté, qui pourtant lui avait appris à se faire plus petit que tous. S'il voyait quelqu'un l'emporter sur lui par la pauvreté de son costume, il lui portait envie et s'efforçait de l'imiter, comme si, rivalisant de pauvreté, il craignait d'être vaincu sur ce point.

Il rencontra un jour un pauvre dont la nudité le remplit de tristesse, et il dit à ce sujet d'une voix larmoyante : « La misère de cet homme est pour nous une grande honte ; nous avons choisi

la pauvreté pour notre bien, et voilà qu'elle brille bien autrement en cet homme.» Par amour de la pauvreté, l'homme de Dieu recevait bien plus volontiers les aumônes mendrées de porte en porte que celles qui lui étaient offertes. Lorsqu'il était invité à manger à la table de grands personnages, qui devait être servie avec une luxueuse profusion, il se présentait auparavant à la porte des maisons voisines, et y mendiait des restes de pain; et ainsi riche de sa pauvreté, il se mettait à table. Il fit ainsi, un jour qu'il était invité chez l'évêque d'Ostie, qui l'honorait d'une affection toute particulière. Le prélat se plaignit de ce qu'il lui avait manqué de respect, puisque, devant manger dans son palais, il avait été demander la charité. François lui répondit : « Je vous ai fait, Monseigneur, un grand honneur, puisque j'ai tenu à rendre hommage à un maître qui est plus grand que vous. Jésus-Christ s'est complu dans la pauvreté, et surtout dans la pauvreté volontaire, qui n'est autre que la mendicité. Cette dignité royale qu'a prise notre

Seigneur Jésus-Christ en se faisant pauvre pour nous afin de nous enrichir par sa pauvreté et d'établir rois et héritiers du royaume des cieux les pauvres d'esprit, je ne veux pas l'abandonner pour la jouissance des fausses richesses, qui vous sont accordées pour une heure. »

Il croyait devoir exhorter souvent ses frères à demander l'aumône, et il leur parlait à peu près en ces termes : « Allez et mendiez, puisqu'en effet les frères mineurs ont été donnés au monde dans ces derniers temps pour que les élus de Dieu accomplissent à leur égard ce qui fera leur recommandation auprès du souverain Juge, lorsqu'il leur adressera ces douces paroles : « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits frères, qui sont miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Aussi ajoutait-il que c'était chose fort douce que de mendier sous le titre de *frère mineur*, titre si clairement énoncé par le Maître de la vérité évangélique, dans la promesse des récompenses faites aux justes.

Il avait aussi coutume, lorsque c'était oppor-

tun, de mendier aux principales fêtes ; il disait que, dans les élus, prévenus de la grâce de la pauvreté, s'accomplissait cette parole du prophète : « L'homme a mangé le pain des anges. » Le pain des anges, c'est certainement, suivant lui, le pain qu'on demande pour l'amour de Dieu, et qui, sur l'inspiration des anges, est donné aussi pour l'amour de Dieu et que la sainte pauvreté recueille de porte en porte. Aussi, un jour de Pâques, comme il lui arriva de rester longtemps dans un ermitage séparé de toute habitation humaine, de sorte qu'il lui était fort difficile de mendier, il se souvint de Celui qui apparut en ce même jour à ses disciples, sur la route d'Emmaüs, et demanda l'aumône à ses frères eux-mêmes comme un pèlerin et un pauvre. Après l'avoir reçue humblement, il leur adressa de saints avis, et leur dit que, traversant le désert de ce monde comme des pèlerins, comme des étrangers, comme de vrais Israélites, ils devaient célébrer toujours dans la pauvreté d'esprit la pâque du Seigneur,

c'est-à-dire le passage de cette terre au ciel.

Et comme, en demandant l'aumône, il n'était point tourmenté d'une pensée de gain, mais qu'il agissait en toute liberté d'esprit, Dieu, le père des pauvres, semblait prendre de lui un soin tout particulier. Il lui arriva de tomber malade dans la ville de Nocera; et le pieux dévouement des habitants d'Assise les porta à envoyer vers lui une ambassade solennelle pour le ramener. Les envoyés le ramenèrent en effet, et ils passèrent par la petite ville, fort pauvre, de Sartiano. La faim les prit; il était l'heure de manger; ils s'enquirent, sans rien trouver à acheter, et revinrent les mains vides. Le Saint leur dit : « Vous n'avez rien trouvé, parce que vous avez eu plus de confiance dans vos mouches que dans le Seigneur. » Il appelait mouches les pièces de monnaie. Mais retournez sur vos pas, présentez-vous dans les mêmes maisons, et demandez l'aumône avec humilité, offrant pour prix l'amour de Dieu. Par une fausse honte, n'allez pas réputer cette démarche honteuse ou

vile. Car depuis le péché, tout est donné par aumône à ceux qui en sont dignes, comme à ceux qui ne le sont pas, et cela par l'infinie bonté du grand dispensateur de tous les biens. L'escorte dépose donc tout respect humain, se met à demander l'aumône, et trouve, pour l'amour de Dieu, des ressources qu'elle n'avait pas trouvées avec son argent; car les habitants pauvres, mais touchés de la grâce, donnèrent non-seulement ce qu'ils possédaient, mais ils se donnèrent eux-mêmes. Ainsi, la nécessité à laquelle n'avait pu pourvoir l'argent, la riche pauvreté de François la satisfit. A une autre époque, où il gisait malade dans un ermitage près de Riéti, un médecin le visita plusieurs fois. Le pauvre de Jésus-Christ n'avait aucun moyen de donner des honoraires convenables au docteur; mais Dieu, riche en libéralités, mit le Saint en mesure de ne pas laisser sans récompense les services qui lui avaient été rendus; et voici le bienfait qu'il octroya au médecin: celui-ci venait de se bâtir une maison, et avait consacré à cette

construction tout ce qu'il avait amassé ; mais une crevasse se fit dans le mur , laquelle régnait du haut en bas , et la ruine de la maison était tellement imminente , qu'il ne paraissait plus possible de la conjurer. Le médecin , plein de confiance dans les mérites du Saint , demanda avec une grande ardeur à ses compagnons de lui accorder quelque chose qu'il eût touché de ses mains. Il obtint par mille instances qu'on lui remit quelques cheveux , et il les plaça le soir même dans la crevasse béante du mur.

Le matin , à son lever , l'ouverture était parfaitement fermée ; et il ne put ni en retirer les reliques qu'il y avait introduites , ni retrouver la moindre marque de la crevasse. Et ainsi , pour avoir soigné le corps malade du serviteur de Dieu , il vit sa maison sauvée de la ruine qui la menaçait.

Une autre fois encore , l'homme de Dieu voulait se transporter à un ermitage afin d'y vaquer plus librement à la contemplation ; mais sa faiblesse était telle , qu'il se fit porter

sur l'âne d'un pauvre homme. Il faisait chaud, et il fallait gravir une montagne et faire un long chemin. Le conducteur, fatigué et brûlé par la soif, se mit à crier : « J'expire de soif, si à l'instant un rafraîchissement ne vient me sauver la vie. » Le serviteur de Dieu descend de son âne, se prosterne, et, les yeux fixés au ciel, il ne cesse de prier que lorsqu'il sent qu'il est exaucé. Il termine là sa prière et dit à ce malheureux : « Vite, approche-toi de cette roche, et tu y trouveras une eau vive qu'à cette heure même Jésus-Christ en fait sortir, dans sa miséricorde, pour éteindre ta soif. » O bonté infinie de Dieu, qui se prête si facilement aux désirs de ses serviteurs ! l'homme but de l'eau que la vertu de la prière du Saint avait fait jaillir du rocher, et que produisait une pierre dure. Il n'y avait pas là auparavant de cours d'eau, et plus tard on eut beau chercher, on n'y put rien découvrir de semblable.

C'est ainsi encore que, par les mérites de son serviteur, Jésus-Christ multiplia les pains dans

la mer, comme il sera dit plus loin; il nous suffira de remarquer ici, à ce sujet, qu'avec une faible aumône qu'il avait reçue, il préserva tout un équipage pendant plusieurs jours de la faim et de la mort. Ainsi, dans le miracle de l'eau sortie de la pierre, il fut un autre Moïse; il fut un autre Élisée dans la multiplication des pains.

Que les pauvres de Jésus-Christ se rassurent donc, et éloignent d'eux toute sollicitude méfiante. Car si la pauvreté de François fut si riche, que ceux qui vinrent à son aide en ont été divinement secourus, et ont trouvé la nourriture, le boire et l'habitation que leur refusaient l'argent, l'art et la nature, à plus forte raison cette pauvreté méritera-t-elle les biens qui sont dans l'ordre ordinaire de la Providence et qu'elle ne dénie à personne. Je dis que, si la pierre donne une boisson abondante à un pauvre qui a soif à la prière d'un autre pauvre, l'auteur de toutes choses ne refusera jamais son secours à ceux qui ont tout quitté pour lui.

CHAPITRE VIII

SA PIÉTÉ, ET COMMENT LES CRÉATURES PRIVÉES DE RAISON
PARAISSAIENT ÊTRE ATTIRÉES VERS LUI.

La vraie piété, qui est bonne à tout, suivant la parole de l'Apôtre, avait tellement rempli le cœur de François, l'avait pénétré si profondément, qu'elle semblait avoir assujetti sous sa domination le serviteur de Dieu tout entier. Elle l'élevait à Dieu par l'amour, elle le transformait en Jésus-Christ par la compassion, elle l'inclinait vers le prochain par la pitié; par l'esprit d'une universelle conciliation, elle le ramenait à l'état d'innocence primitive. Ce mouvement général, que la piété lui imprimait, l'entraînait spécialement vers les âmes,

rachetées du sang précieux de Jésus-Christ, et, lorsqu'il les voyait se souiller de quelque péché, il déplorait leur état et pleurait sur elles avec une telle commisération, que chaque jour il les enfantait à Jésus-Christ comme une mère dans la douleur. Sa piété, c'était aussi la principale raison qui le portait à vénérer les ministres de la parole divine, qui suscitent avec une pieuse sollicitude et conduisent avec de tendres soins les générations nouvelles à leur frère Jésus-Christ, mort sur la croix pour la conversion des pécheurs. Il disait qu'il n'y avait pas de sacrifice plus agréable à Dieu que l'exercice de ce ministère miséricordieux, surtout s'il était accompli avec le zèle d'une charité parfaite, et si la prédication se faisait plus par l'exemple que par la parole, plus par les larmes que par l'éloquence. Aussi ajoutait-il qu'il fallait estimer comme manquant de piété et plaindre le prédicateur qui cherche moins le salut des âmes que sa propre gloire; qui détruit par sa vie cou-

pable ce qu'il édifie par la vérité de sa doctrine. Il préférerait à cet orateur, disait-il, un frère tout simple et sans parole qui anime les autres au bien par ses bons exemples.

Cette parole : *Celle qui est stérile a enfanté de nombreux enfants*, il l'expliquait ainsi : « Celle qui est stérile, c'est ce pauvre et humble frère qui n'a pas reçu la charge d'engendrer des enfants à l'Église. Au jour du jugement, il paraîtra radieux et suivi d'une grande postérité. Car le Juge suprême, souverainement juste, portera à son compte et à sa gloire les conversions de tous ceux qu'il a enrôlés sous l'étendard du Christ par ses secrètes et ferventes prières. Celle, au contraire, qui se glorifie de beaucoup d'enfants, c'est le prédicateur vain, beau parleur, qui se réjouit des nombreux adeptes qui lui sont venus, comme si c'était sa vertu qui les eût engendrés. Il verra alors qu'il n'y a rien en eux qui vienne de lui. »

Il désirait le salut des âmes du fond de ses entrailles, et il le poursuivait avec un zèle

de feu ; apprenait-il que les siens , se répandant dans le monde , y attiraient la foule au service de Dieu , il se disait rempli des plus doux parfums ; un onguent précieux faisait tressaillir ses membres réjouis. Ces nouvelles le remplissaient de joie intérieure , son esprit s'exaltait , et il comblait de bénédictions les frères qui par leurs paroles ou par leurs œuvres amenaient les pécheurs à l'amour de Jésus-Christ. Mais aussi ceux qui par leurs mauvaises actions offensaient la religion , encouraient sa malédiction et ses anathèmes les plus graves.

« Dieu saint , s'écriait-il , qu'ils soient maudits par vous , par toute la cour céleste , et par moi , votre indigne serviteur , ceux qui troublent par leur mauvais exemple , qui ruinent ce que vous avez édifié par les saints frères de cet Ordre , ce que vous conservez par eux. » Il s'affectait si gravement et si souvent sur les scandales qui adviennent aux faibles , qu'il regardait l'épreuve au-dessus de ses forces , si la clémence de Dieu ne l'avait soutenu. Un jour

que le récit de mauvais exemples donnés l'agitaient, il s'adressa avec inquiétude au Père des miséricordes et le pria en faveur de ses enfants ; le Seigneur lui répondit : « Pourquoi te troubler, pauvre petit homme que tu es ? t'ai-je établi le chef de ma religion de manière à ce que tu doives penser que je n'en reste pas le maître principal ? Je t'ai choisi, toi, homme simple, afin que ce que j'accomplis par toi, on ne le rapporte pas à l'habileté humaine, mais bien à ma grâce. J'ai appelé tes frères, je les garderai et je les nourrirai ; les uns venant à manquer, je les remplacerai par d'autres, que je ferai naître, s'ils ne sont pas encore nés. Quels que soient les assauts que cette pauvre religion ait à soutenir, elle sera toujours sauvée par ma grâce, et elle subsistera. »

Il avait une horreur particulière pour le vice de la médisance, ce vice qui tue la piété et éloigne la grâce ; il en réputait les traits de véritables morsures de serpent ; c'était à ses yeux une peste abominable et une abomination de-

vant Dieu ; car le médisant se repait du sang des âmes qu'il tue par sa langue. Il entendait un jour un frère en dénigrer un autre, et se tournant vers son vicaire, il lui dit : « Vite, vite, examinez avec soin ; et si vous trouvez que l'accusé soit innocent, punissez l'accusateur de manière que tous connaissent sa faute. » Il lui arrivait de dépouiller de ses vêtements celui qui avait dépouillé son frère de sa réputation, et il le condamnait à ne point lever les yeux au ciel qu'il n'eût restitué, autant que possible, ce qu'il avait enlevé. « Le crime des médisants, disait-il, l'emporte d'autant plus sur celui des voleurs, que la loi chrétienne qui a son accomplissement dans l'observation de la piété, nous impose de préférence le salut des âmes à celui des corps. »

S'il trouvait quelqu'un affligé d'une infirmité corporelle, il allait à lui avec une compassion pleine de tendresse ; s'il souffrait de quelque privation, s'il manquait de quelque chose, il y suppléait, pour l'amour de Jésus-Christ, avec

douceur et piété. Il possédait une mansuétude naturelle que la grâce de Jésus-Christ fortifiait et étendait. A la vue des pauvres et des malades son âme se fondait, et s'il ne pouvait les secourir efficacement, au moins il les environnait de son affection et la leur témoignait. Il arriva à un frère de répondre durement à un pauvre qui l'importunait. François commande à ce frère de se dépouiller, et de se prosterner en cet état aux pieds de ce pauvre, de se déclarer coupable, de lui demander pardon et le secours de ses prières. Le frère obéit humblement. Alors le Père lui dit avec douceur : « O mon frère, lorsque vous voyez un pauvre, c'est l'image même de Jésus-Christ que vous voyez, c'est l'image de sa pauvre mère. De même dans les infirmités de ceux qui souffrent, considérez les infirmités qu'il a prises pour vous. »

Dans tous les pauvres, François, ce chrétien par excellence, ce pauvre de Jésus-Christ, voyait l'image du Sauveur. C'est pourquoi, s'il recevait en aumône pour son usage les choses néces-

saires à la vie , il les donnait libéralement aux pauvres qu'il rencontrait : il y a plus, il estimait qu'elles étaient à eux, et que c'était un devoir de les leur restituer. Un jour qu'il revenait de Sienne, un pauvre vint à sa rencontre ; or François, qui était indisposé, portait sur son vêtement ordinaire un petit manteau. Ayant considéré la misère extrême du pauvre, il dit à son compagnon : « Il faut que nous rendions son manteau à ce pauvre , car celui que je porte est à lui. Nous ne l'avons reçu qu'en prêt et jusqu'à ce que nous rencontrions un pauvre plus indigent que nous-mêmes. » Le compagnon voyant l'état où était François et le besoin qu'il avait du manteau , résistait obstinément et ne voulait pas qu'il en pourvût un autre à son détriment. Mais il tenait bon , disant que Dieu , le grand dispensateur des biens , lui imputerait à crime, et le regarderait comme un voleur , s'il ne donnait pas son manteau à un pauvre qui en avait un plus grand besoin que lui-même. C'était cette pensée qui le portait à demander à tous ceux

qui lui donnaient quelque chose pour ses besoins corporels, la permission de pouvoir gratifier de ces dons, s'il en rencontrait, quelqu'un qui fût dans un état plus nécessiteux que lui-même. Il n'exceptait rien de cet abandon, ni les manteaux, ni les tuniques, ni les biens, ni même les ornements de l'autel : il donnait tout aux indigents dès que cela était possible, pour remplir envers eux le devoir de la charité. Bien souvent, quand il rencontrait dans le chemin des pauvres chargés de fardeaux, il les en déchargeait en les mettant sur ses faibles épaules.

Considérant l'origine première de toutes choses, son âme se remplissait d'une plus grande onction, et il appelait du nom de frère ou de sœur les créatures, quelque petites qu'elles fussent, parce qu'il savait bien qu'elles avaient toutes avec lui le même auteur. Cependant il aimait plus tendrement, avec une affection plus sentie, celles qui par leur nature représentent la sainte mansuétude du Sauveur et que les Écritures emploient à la figurer. Il racheta

souvent des agneaux que l'on conduisait à la boucherie, et cela pour honorer le souvenir de l'Agneau, la douceur même, qui voulut être conduit à la mort pour racheter les pécheurs. Il était un jour logé dans le monastère de Saint-Véréconde dans le diocèse de Gubbio; une brebis mit au monde un agneau dans cette nuit-là même. Il y avait là une truie féroce, qui, s'attaquant à la pauvre petite bête, la tua d'un coup de dent. En apprenant cette circonstance, le bon père fut ému d'une compassion sans pareille, et pensant à l'Agneau sans tache, il pleurait sur la mort du petit agneau en présence de tous les assistants, et il disait : « Hélas ! ô mon frère le petit agneau, animal innocent, qui êtes pour les hommes l'image de Jésus-Christ ! que la méchante bête qui t'a tué soit maudite ; qu'elle ne serve de nourriture ni aux hommes ni aux animaux. » Chose étonnante, la truie coupable tomba malade aussitôt, et dans l'espace de trois jours, accomplissant son châtement, elle reçut enfin la mort qu'elle

méritait. Jetée dans les fossés du monastère, elle y demeura longtemps, s'y dessécha comme un morceau de bois, et aucun être vivant n'en fit sa nourriture.

Que la cruauté humaine considère quel sera son châtement, si celle d'une bête a été punie d'une si horrible mort. Que la dévotion attentive apprenne aussi quelle a été dans le serviteur de Dieu la vertu admirable et l'abondance de douceur de sa piété, pour que la nature même des brutes y applaudit à sa manière.

Cheminaut en effet dans les environs de Sienne, il trouva dans les pâturages ~~un grand troupeau de moutons~~. Les ayant salués avec douceur selon son habitude, ils laissèrent leur pâture, accoururent tous en levant la tête et fixant sur lui leurs regards. Ils lui firent une telle fête, que les bergers et les frères étaient dans l'admiration, en voyant non-seulement les agneaux, mais les béliers même donner de si merveilleux signes de joie.

Une autre fois, près de Sainte-Marie de la

Portioncule , on offrit à l'homme de Dieu une brebis, qu'il reçut avec plaisir à cause de son amour pour l'innocence et la simplicité, vertus que représente la nature de la brebis. L'homme de Dieu avertissait sa petite favorite à être attentive aux louanges de Dieu et de n'offenser en rien les frères. La brebis, comme si elle avait apprécié la piété de l'homme de Dieu, était fidèle à sa recommandation. Lorsqu'elle entendait les frères chanter en chœur, elle-même entrait dans l'église sans y être appelée, fléchissait les genoux et jetait un bêlement devant l'autel de la Vierge, mère du véritable Agneau, comme si elle eût désiré la saluer. En outre, aux moments solennels des messes, lorsqu'on élevait le très-sacré corps de Jésus-Christ, elle pliait les genoux, et s'inclinait comme si, brebis pleine de respect, elle eût voulu reprocher leur irrévérence aux hommes sans piété, et inviter les fidèles de Jésus-Christ au respect pour le très-saint Sacrement.

A une époque où, par amour pour ce très-

doux Agneau , il conduisait avec lui par la ville un petit agneau , il l'envoya à une noble dame mariée , appelée Jacqueline des Sept-Soleils , pour qu'elle le gardât pendant son absence. Et celui-ci , comme s'il eût été instruit par le Saint dans les choses spirituelles , se fit le compagnon inséparable de la dame , soit qu'elle allât à l'église , soit qu'elle y restât , soit qu'elle en revint. Si , le matin , la dame tardait à se lever , l'agneau allait la pousser de ses petites cornes , l'excitait par ses bêlements , et l'encourageait par ses gestes et par ses signes de se hâter et d'aller à l'église. C'est pourquoi l'agneau , disciple de François , déjà passé maître en dévotion , fut conservé par la dame comme un être plein d'amabilité , et tout à la fois comme une merveille.

A une autre époque , près de Grecio , on offrit à l'homme de Dieu un levraut ; placé par terre afin qu'il pût fuir où il voudrait , le bon Père l'appela avec affection , et il

sauta aussitôt dans son sein. Le réchauffant avec amour contre son cœur, il paraissait lui compatir comme sa mère; après l'avoir averti doucement de ne plus se laisser prendre, il lui donna la liberté. Mais ayant été posé plusieurs fois sur le sol pour qu'il s'en allât, il revenait toujours dans le sein du Père, comme si, par un sentiment secret, il eût compris sa compassion pour lui. Enfin, sur l'ordre de François, les frères le portèrent dans un lieu de la solitude où il pût être en sûreté.

Un lapin qui avait été pris dans l'île du lac de Pérouse et offert à l'homme de Dieu, se confia de même entre ses mains et se réfugia dans son sein avec une sécurité familière, tandis qu'il fuyait les autres hommes.

Comme il passait par le lac Rieti en se rendant à l'ermitage de Grecio, un pêcheur lui offrit par dévotion un oiseau aquatique, qu'il accepta volontiers. Puis il ouvrit aussitôt les mains et l'invita à s'envoler. Celui-ci n'en fit rien; François éleva les yeux au ciel et

resta longtemps en oraison. Après une longue heure, il revint à lui comme s'il arrivait d'un lieu éloigné, et il ordonna de nouveau au petit oiseau de s'envoler pour chanter les louanges du Seigneur. Après avoir reçu sa bénédiction, il s'envola en effet, exprimant sa joie par les mouvements de son corps.

Il accepta également un grand poisson vivant qui lui fut offert sur ce même lac; lui donnant le nom de frère à son ordinaire, il le mit dans l'eau près de la barque. Mais le poisson jouait dans l'eau en présence de l'homme de Dieu, et comme retenu par son amour; il ne s'éloigna du bateau que lorsque le Saint l'eut béni et lui eut donné la permission de s'en aller.

Dans un autre temps, traversant avec un frère le marais de Venise, il trouva une grande multitude d'oiseaux qui chantaient dans les broussailles. En les voyant, il dit au frère : « Nos frères les oiseaux louent leur créateur. Allons au milieu d'eux, et nous aussi louons Dieu et chantons nos heures canoniques. » Ils en-

trèrent dans le bois, et les oiseaux gardèrent leur place. Mais à cause de leur gazouillement, les religieux ne pouvaient s'entendre en récitant leurs heures.

L'homme de Dieu se tourna vers les oiseaux et leur dit : « Mes frères les oiseaux, cessez vos chants jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette de louanges que nous devons à Dieu. » Ils se turent aussitôt, et leur silence dura tout le temps que les serviteurs de Dieu dirent leurs heures. Quand ceux-ci eurent fini, les oiseaux reçurent de François la permission de reprendre leurs chants, et ils les reprirent immédiatement.

Auprès de Sainte-Marie de la Portioncule, une cigale se tenait sur un figuier près de la cellule de l'homme de Dieu ; elle chantait, et par son chant elle excitait à louer Dieu plus fréquemment celui qui avait appris à admirer les merveilles de la création jusque dans les plus petites choses. Un jour il l'appela ; et divinement conduite, elle vola et se reposa sur sa main. Il lui dit : « Chantez, ma sœur la cigale,

et louez par vos chants le Créateur de toutes choses. » Sur-le-champ elle se mit à chanter, et ne s'arrêta que lorsque, par l'ordre du Père, elle retourna sur son arbre. Or, elle y demeura huit jours, venant chaque jour sur la main de François, chantant et s'en retournant quand l'ordre lui en était donné. Enfin il dit à son compagnon : « Donnons maintenant la liberté à notre sœur la cigale ; pendant huit jours, elle nous a, par ses chants, excités à louer Dieu ; c'est assez. » Et aussitôt elle fut congédiée et se retira ; on ne la revit plus jamais, il semble qu'elle ait craint de transgresser l'ordre de l'homme de Dieu.

Il était tombé malade à Sienna ; et un seigneur, qui venait de prendre un faisan, le lui envoya vivant. Dès que l'oiseau eut entendu et vu le saint homme, il s'attacha tellement au Saint, qu'il ne souffrait en aucune manière d'être séparé de lui. A plusieurs reprises, on le porta dans une vigne hors de l'habitation des religieux, afin qu'il pût sa liberté, s'il en avait

envie; il revenait sur-le-champ vers le bon Père, comme s'il avait été élevé par lui et ne l'avait jamais quitté. Plus tard on le livra à un particulier qui avait coutume de visiter l'homme de Dieu par dévotion. Comme s'il lui avait été bien fâcheux de n'être plus en la présence du bon Père, il refusa toute nourriture. Rapporté à saint François, il manifesta sa joie par ses mouvements, dès qu'il le vit, et se mit à manger avec appétit.

Ayant gagné l'ermitage de l'Averne pour célébrer la quarantaine de saint Michel, des oiseaux de diverses espèces se mirent à voltiger autour de sa cellule; ils faisaient entendre des chants harmonieux et s'agitaient avec bonheur. On aurait dit qu'ils se réjouissaient de l'arrivée du saint homme, et paraissaient le solliciter et le prier de ne pas partir. En voyant cela, il dit à son compagnon : « Je vois, mon frère, que la volonté de Dieu est que nous restions ici quelque temps, d'autant plus que nos frères les oiseaux paraissent être heureux de notre

présence. » Il s'arrêta donc en ce lieu, et un faucon, qui y bâtissait son nid, se prit pour lui d'une grande affection. Car toujours, à l'heure de nuit où le Saint devait se lever pour ses exercices spirituels, le faucon le réveillait par son chant et l'appelait. Cette attention était très-agréable à François, parce que cette sollicitude de l'oiseau le garantissait contre toute torpeur et toute nonchalance. Mais, si l'homme de Dieu était plus fatigué et souffrant que d'habitude, le faucon s'en préoccupait et ne l'éveillait point de si bonne heure. Car, comme averti d'en haut, il ne faisait entendre alors à la pointe du jour qu'un léger son de voix.

Il paraît bien qu'il y avait quelque chose de divinement prophétique soit dans cette jubilation de toutes sortes d'oiseaux, soit dans le chant du faucon; sans doute le véritable adorateur de Dieu, le Saint qui publiait ses louanges, porté sur les ailes de la contemplation, devait être alors exalté dans ce lieu par une apparition séraphique.

Il s'était arrêté un jour dans l'ermitage de Grecie; les habitants de ce lieu étaient affligés de toutes sortes de maux : une multitude de loups féroces dévorait et les bêtes et les hommes; une grêle accompagnée de tempête revenait chaque année et détruisait les blés et les vignes. L'apôtre de Dieu prêchant donc à ce peuple affligé, lui dit : « A l'honneur et à la louange du Dieu tout-puissant, je vous jure que tous ces fléaux disparaîtront, et que le Seigneur, vous regardant avec miséricorde, multipliera vos biens temporels, si vous croyez à ma parole et si vous avez pitié de vous-mêmes, en confessant sincèrement vos péchés et en faisant de dignes fruits de pénitence. Mais je vous le prédis aussi : si vous payez les bienfaits de Dieu par l'ingratitude et si vous retournez à votre vanissement, à l'iniquité, l'affliction vous sera redoublée, votre châtiment sera doublé, et la colère de Dieu sévira contre vous avec plus de force. »

En cette heure et à la demande du Saint, ils s'appliquèrent à la pénitence : et en effet les calamités cessèrent, les périls s'évanouirent, les loups et la grêle n'inquiétèrent plus le pays. Il y a plus : si parfois la grêle envahissait les champs de leurs voisins, elle cessait de tomber, lorsqu'elle approchait des leurs, ou prenait une autre direction. La grêle cessa, les loups respectèrent l'engagement pris par le serviteur de Dieu ; ils ne tentèrent plus rien contre des hommes convertis à la piété, tant que ceux-ci ne manquèrent point à leurs promesses et ne firent avec impiété rien de contraire à la loi de Dieu.

Nous devons admirer la haute sainteté du Bienheureux, dont la douceur et la vertu furent si merveilleuses, qu'elles domptaient les animaux féroces, qu'elles apprivoisaient ceux des forêts, qu'elles éclairaient ceux qui étaient doux, et qu'elles soumettaient à son obéissance la nature des brutes, ennemis de l'homme depuis sa chute. Cette vertu qui attirait toutes les

créatures, c'est bien la vertu qui est utile à tout et qui est un gage de vie pour ce monde et pour l'autre.

CHAPITRE IX

LA FERVEUR DE LA CHARITÉ DANS FRANÇOIS, ET SON DÉSIR
DU MARTYRE.

Qui pourrait dire quelle fut la ferveur de la charité dont brûlait François pour le céleste Époux? Il paraissait enflammé dans le plus profond de son être, comme un charbon ardent par l'amour divin. Aussitôt qu'il entendait parler de l'amour de Dieu, il était excité, il était ému, il était tout en feu; il semblait que la corde intérieure de son cœur fût frappée et touchée par la voix extérieure qu'il entendait. Il disait qu'offrir à Dieu pour aumône une telle dîme, était une noble prodigalité, et que ceux qui s'estimaient moins

que l'argent étaient des insensés , puisque le prix inappréciable de l'amour divin suffit pour acquérir le royaume des cieux , et que nous devons aimer beaucoup l'amour de Celui qui nous a beaucoup aimés. Afin de s'exciter par toutes les voies à l'amour divin, il exaltait avec bonheur toutes les œuvres sorties des mains de Dieu ; et de cette jubilation extatique il s'élevait à la raison vivifiante et à la cause des causes. Il voyait dans ce qui est beau la suprême beauté, et dans les traits imprimés aux créatures ; il poursuivait partout son Bien-aimé , se faisant de tout un degré pour atteindre Celui qui est le digne objet de tous nos désirs. Car il goûtait cette source de toute bonté , répandue comme un ruisseau dans chaque créature , il la goûtait avec un sentiment de dévotion extraordinaire ; et, comme s'il eût rencontré un concert céleste dans l'accord des qualités et des fonctions qui leur sont assignées par Dieu ; à la manière de David , il les exhortait doucement à le louer.

Jésus-Christ crucifié était toujours présent à son âme ; c'était comme un bouquet de myrrhe reposant sur son sein. Dans l'excès de son amour, il désirait être entièrement transformé en lui. Une pratique de dévotion qui lui était propre envers le Sauveur, le préoccupait depuis la fête de l'Épiphanie jusque pendant les quarante jours que Jésus passa caché dans le désert ; alors il recherchait les lieux solitaires, ou se renfermait dans sa cellule ; retranchant du boire et du manger tout ce qu'il pouvait, il se livrait sans interruption aux jeûnes, à l'oraison, et ne cessait de louer Dieu. Telle était l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ. Mais aussi son bien-aimé le récompensait par un sentiment si intime et si doux de son amour, qu'il semblait au serviteur de Dieu qu'il avait devant les yeux la présence comme permanente du Sauveur, ainsi qu'il le raconta un jour simplement à ses compagnons. Sa ferveur pour le sacrement du corps de Notre-Seigneur le

pénétrait jusqu'à la moelle de ses os. Il admirait avec une vraie stupéfaction la condescendance bénie de ce mystère et la charité si élevée dont il est la preuve. Il communiait souvent, et avec une si grande dévotion, qu'il déterminait la dévotion dans les autres ; comme enivré du Saint-Esprit, au goût délicieux de l'agneau sans tache, il était le plus souvent alors ravi en extase. La Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ était aussi de sa part le sujet d'un amour indicible, parce que du Dieu de toute majesté elle a fait notre frère, et que, par elle, nous avons obtenu miséricorde. Après Jésus-Christ, il mettait en elle sa plus grande confiance ; il l'avait prise pour son avocate et pour l'avocate des siens ; et en son honneur, il jeûnait avec ferveur depuis la fête de saint Pierre et saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption. Un lien d'amour l'unissait d'une manière inséparable aux esprits angéliques qui brûlent d'un feu merveilleux pour s'élever à Dieu et pour enflammer les âmes des élus. Sa dévotion

pour les anges le portait à prier et à jeûner pendant quarante jours, à partir de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie. Le zèle ardent qu'il avait pour le salut de toutes les âmes, lui inspirait un amour particulier pour le bienheureux archange Michel, chargé de les présenter à Dieu. A la pensée de tous les saints, qu'il se représentait comme des pierres de feu, il ranimait l'ardeur de son amour pour Dieu. Tous les apôtres, et spécialement saint Pierre et saint Paul, étaient de sa part l'objet d'un culte particulier, à cause de l'amour dont ils furent enflammés pour Jésus-Christ. Il consacrait au Seigneur, en leur honneur et pour leur amour, un jeûne spécial de quarante jours.

Ce pauvre de Jésus-Christ ne possédait que deux choses qu'il pût donner libéralement : son corps et son âme. Mais telle était l'offrande continuelle qu'il en faisait pour l'amour de Jésus-Christ, qu'en tout temps, en quelque sorte, il immolait son corps par la rigueur de

ses jettes et son âme par l'ardeur de ses desirs; au dehors, dans le vestibule du temple, c'était un holocauste perpétuel; dans le temple même, le parfum de l'encens ne cessait de s'élever vers le Seigneur. Or, sa dévotion montait à Dieu si ardente que son affectueuse bonté s'étendait aux créatures participant de la nature humaine et de la grâce. Car si sa tendresse, sa piété le rendaient déjà frère des êtres en général, il n'est pas étonnant que la charité le rendit plus frère encore de ceux qui sont créés à l'image du Créateur, et rachetés par son sang. Il ne se regardait pas comme l'ami de Jésus-Christ, s'il ne prenait soin des âmes qu'il a rachetées. Il disait qu'il n'y avait rien au-dessus du salut des âmes; il donnait surtout pour preuve de l'excellence du salut, que Jésus-Christ avait daigné pour les âmes être attaché à la croix. De là sa ferveur dans la prière, la force qu'il déployait dans la prédication, et de là son attention scrupuleuse à donner de bons exemples. C'est aussi pourquoi, toutes les fois

qu'on lui reprochait ses austérités excessives , il répondait qu'il était donné aux autres en exemple. Car quoique sa chair , innocente et qui était soumise à l'esprit , n'eût pas besoin d'être châtiée pour ses fautes propres , cependant , à cause de l'exemple à donner , il multipliait ses peines et ses fatigues ; à cause des autres , il suivait les voies difficiles , et il disait : « Quand je parlerais la langue des hommes et des anges , si je n'ai point la charité dans mon cœur , et si je ne donne pas au prochain de bons exemples , je sers de peu aux autres et je suis inutile à moi-même. »

La ferveur de sa charité lui faisait envier le glorieux triomphe des saints martyrs , dans lesquels la flamme de l'amour ne put être éteinte ni même perdre de sa force. Animé donc de cette charité , qui éloigne toute crainte , il désirait s'offrir au Seigneur en hostie vivante , par la flamme du martyre , afin de rendre mort pour mort à Jésus-Christ , qui s'est immolé pour nous , et aussi pour exciter

dans les autres le feu de l'amour divin. En effet, la sixième année de sa conversion, brûlant du désir du martyre, il se disposa à passer la mer pour aller prêcher la foi chrétienne aux Sarrasins et aux autres infidèles du côté de la Syrie. Il monta sur un navire afin de s'y rendre ; mais poussé par des vents contraires, il fut forcé d'aborder dans la Selavonie. Après y avoir prolongé quelque temps son séjour, comme il ne pouvait trouver alors de vaisseau faisant ce trajet, il se vit frustré dans ses désirs, et il pria des navigateurs qui allaient à Ancône de l'emmener avec eux pour l'amour de Dieu. Ceux-ci le refusèrent absolument, à cause du manque de provisions ; mais François mettant toute sa confiance au Seigneur, vint secrètement à bord avec son compagnon. Quelqu'un se montra là, envoyé, on le croit du moins, par Dieu en faveur de son pauvre serviteur ; il apportait ce qu'il fallait de vivres pour François ; cet envoyé appela un homme du navire

craignant Dieu , et lui dit : « Prenez ces vivres et gardez-les fidèlement pour de pauvres frères qui sont cachés dans le navire ; vous les leur distribuerez amicalement , quand le besoin s'en fera sentir. » Il arriva que les vents déchainés empêchèrent pendant plusieurs jours le bâtiment d'aborder nulle part , et les provisions s'épuisèrent ; il ne restait plus à bord que ce qui avait été donné en aumône pour les frères. C'était peu ; mais cette portion reçut par la vertu de Dieu un tel accroissement , que la tempête , ayant continué et ayant forcé à tenir la mer plusieurs jours de plus , elle suffit néanmoins et fournit abondamment aux besoins de tous ceux que portait le bâtiment , et ils arrivèrent heureusement au port d'Ancône.

Les matelots , voyant que le serviteur de Dieu les avait fait échapper à la mort qui les menaçait , en hommes qui connaissaient la mer et qui avaient été témoins des merveilles de Dieu en leur faveur , rendirent à sa bonté

des actions de grâces et admirèrent combien il est grand et bon envers ses serviteurs.

Ayant donc abordé , François fit quelques excursions dans le pays et y jeta les semences du salut , qui produisirent des fruits abondants. Mais la palme du martyre avait tellement alléché son cœur , qu'une mort précieuse pour Jésus-Christ lui paraissait préférable à tous les mérites des vertus ordinaires ; il prit donc son chemin vers le Maroc , afin d'y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ à Miramolín et à son peuple. Il espérait par là conquérir la palme qu'il ambitionnait. Ses désirs le portaient , et , quoiqu'il fût malade de corps , il devançait dans sa marche son compagnon , tant il se hâtait vers son but. Dans son empressement , il semblait voler , enivré de l'Esprit-Saint. Il arriva ainsi jusqu'en Espagne ; là , Dieu , qui le réservait à d'autres œuvres importantes , permit qu'une infirmité lui survint et qu'il ne pût accomplir ce qu'il désirait si vivement.

L'homme de Dieu sentit donc que sa vie en ce monde était encore nécessaire à la famille qui lui devait le jour ; et, quoiqu'il pensât que la mort était un gain pour lui, il retourna paître les brebis confiées à ses soins. Mais l'ardeur du martyre le pressait toujours, et une troisième fois, dans l'espoir de verser son sang pour la foi en la sainte Trinité, il essaya d'arriver jusqu'aux infidèles. La troisième année de sa conversion, il se dirigea vers la Syrie, s'exposant à tous les dangers pour arriver en présence du sultan de Babylone.

Une guerre implacable existait alors entre les chrétiens et les Sarrasins. Les camps des deux armées se trouvaient placés dans la plaine, en présence, en sorte qu'on ne pouvait aller sans péril de l'un à l'autre. Un édit émané du sultan promettait un besant d'or à quiconque rapporterait la tête d'un chrétien. Mais François, intrépide soldat de Jésus-Christ, espérant toucher à la réalisation de

ses projets, résolut de se mettre en route ; il ne craignait pas la mort, il la désirait. Il se mit donc en prière, et fortifié par le Seigneur, il répétait avec enthousiasme ce chant du Prophète : « Quand je marcherais dans les ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal ; car vous êtes avec moi, Seigneur. » Il prit donc avec lui le frère Illuminé, homme de beaucoup de lumières et d'une grande vertu. Dès le commencement de sa route, il rencontra deux petites brebis dont la vue le réjouit beaucoup, et il dit à son compagnon : « Prenez confiance, mon frère ; car la parole de Dieu s'accomplit en nous : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Ayant marché plus avant, ils rencontrèrent des satellites sarrasins qui, semblables à des loups qui se précipitent sur des brebis, saisirent avec dureté les serviteurs de Dieu, les accablèrent de mépris, d'outrages, de coups et les enchainèrent. Enfin, maltraités de toutes les manières et anéantis, ils furent,

par la permission divine , conduits au soudan , suivant le désir qu'en avait l'homme de Dieu.

Le prince demanda qui les avait envoyés , dans quel but , de quelle manière , et comment ils étaient arrivés. Le serviteur de Jésus-Christ répondit avec intrépidité qu'il n'avait point été envoyé par un homme , qu'il venait de la part de Dieu tout-puissant pour lui montrer , à lui et à son peuple , la voie du salut et lui annoncer l'Évangile de la vérité. Il prêcha au soudan la trinité et l'unité de Dieu , et Jésus-Christ son fils , sauveur de tous les hommes ; avec tant de fermeté dans le cœur et tant de chaleur dans la pensée , que la parole de l'Évangile s'accomplissait vraiment en lui : « Je vous donnerai une parole et une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront ni résister ni répondre. » En effet le soudan , considérant l'admirable ardeur et la force de l'homme de Dieu , l'écoutait avec plaisir et l'invitait instamment à rester avec lui. Mais le serviteur de

Jésus-Christ, éclairé d'en haut, lui dit : « Si, vous et votre peuple, vous voulez vous convertir à Jésus-Christ pour l'amour de lui, je resterai volontiers avec vous. Mais si vous hésitez à rejeter la loi de Mahomet pour la foi de Jésus-Christ, ordonnez qu'un grand feu soit allumé ; j'entrerai dans ce feu avec vos prêtres, afin que vous sachiez ainsi quelle est la foi qui doit être avec raison tenue pour plus sûre et plus sainte. Le soudan lui répondit : « Je ne crois pas qu'aucun de mes prêtres veuille s'exposer au feu ou souffrir un tourment quelconque pour défendre sa foi. Car à l'instant il avait vu un de ses prêtres, homme d'âge et d'expérience, se dérober à ses regards aussitôt qu'il eut entendu les paroles de François. « Si vous voulez me promettre, insista le Saint, tant pour vous que pour votre peuple, d'embrasser la religion du Christ, si je sors du feu sain et sauf, j'y entrerai seul. Si je suis dévoré par les flammes, imputez-le à mes péchés ; mais si la vertu divine me protège,

reconnaissez Jésus-Christ, la vertu et la sagesse de Dieu, le Dieu véritable et le Seigneur sauveur de tous les hommes. Le soudan répondit qu'il n'osait accepter cette proposition, parce qu'il craignait qu'une sédition ne s'élevât dans le peuple; cependant il lui offrit de nombreux et riches présents; l'homme de Dieu, qui ne cherchait point les richesses de ce monde, mais bien le salut des âmes, les repoussa avec mépris et comme si c'eût été de la boue. Le soudan, voyant que le saint méprisait si complètement les choses de ce monde, fut ému d'admiration et conçut pour lui un grand respect. Et quoiqu'il ne voulût pas, ou peut-être n'osât pas se convertir à la foi chrétienne, il pria cependant instamment le serviteur de Dieu d'accepter les présents qui lui étaient offerts, afin d'en donner le prix, à son intention, aux pauvres chrétiens ou même aux églises. Mais le poids de l'argent était insupportable à François, et puis il ne voyait pas dans le cœur du soudan

la racine d'une vraie piété; il refusa donc absolument.

Enfin, voyant qu'il n'avancait pas dans la conversion de ce peuple, et qu'il ne pouvait atteindre son but, le martyr, il reprit le chemin des pays chrétiens, averti qu'il en fut par une révélation divine. Et ainsi il arriva d'une manière admirable et pleine de miséricorde que, par une permission de la bonté divine, et en récompense de la vertu du saint homme, cet ami du Christ chercha de toutes ses forces à mourir pour lui, sans y parvenir; en sorte que, sans être privé du mérite du martyr qu'il recherchait, il fut conservé par une grâce spéciale et destiné à une autre gloire. Plus ce feu divin brûlait parfaitement dans son cœur, plus il devait par la suite se répandre avec abondance dans sa chair.

O homme vraiment heureux! dont la chair, quoiqu'elle ne fût pas frappée du fer homicide d'un tyran, ne fut cependant pas privée

de mourir à la ressemblance de l'Agneau !
Oui, dis-je, homme vraiment et pleinement
heureux, qui ne perdit pas la palme du mar-
tyre, quoique sa vie ne fût point tranchée
par le glaive des persécuteurs !

... ..

CHAPITRE X

L'APPLICATION DE FRANÇOIS A LA PRIÈRE. — LA VERTU
DE CETTE PRIÈRE.

François sentait que son corps le tenait séparé de Dieu, et, quoique par la charité de Jésus-Christ il se fût rendu désormais insensible aux désirs des choses terrestres, de peur de se trouver sans les consolations de son bien-aimé, il priait sans interruption, et s'efforçait de tenir toujours son esprit présent au Seigneur. Était-il en contemplation, l'oraison était sa consolation; lorsque sa pensée errait par les demeures célestes et qu'il se voyait devenu le concitoyen des Anges, il cherchait d'un desir ardent le Bien-Aimé, dont la prison de son corps seule le sépa-

rait. Dans l'action la prière était son secours ; dans tous ses mouvements, défiant de lui-même et mettant toute sa confiance dans la grâce divine, il jetait en esprit toutes ses pensées dans le Seigneur. Il déclarait que le religieux ne devait rien mettre au-dessus de la prière ; sa conviction était que sans elle on ne peut faire aucun progrès dans le service de Dieu, et c'est pourquoi il excitait ses frères par toutes les voies possibles à s'y appliquer. Soit qu'il marchât, soit qu'il fût assis, au dedans comme au dehors, pendant le travail et pendant le repos, il était tellement attentif à la prière, qu'il paraissait lui avoir voué non-seulement et son cœur et son corps tout entiers, mais tout son travail et tout son temps. Il avait contracté l'habitude de ne laisser passer avec négligence aucune visite de l'Esprit-Saint. Dès qu'elle se présentait, il la suivait, et aussi longtemps que Dieu la lui laissait, il profitait de sa douceur. S'il était en voyage et qu'il

sentit le souffle du Saint-Esprit, il s'arrêtait, laissait ses compagnons aller en avant, et mettant à profit cette nouvelle inspiration, il ne recevait point en vain la grâce de Dieu. Bien souvent il était transporté par la contemplation à des hauteurs si grandes, que, ravi hors de lui-même et au-dessus de tout sens humain, il ignorait ce qui se passait extérieurement autour de lui. Ainsi il traversait un jour le bourg de Saint-Sépulcre, localité très-populeuse, monté sur un âne à cause de sa faiblesse; une foule considérable l'entoura par dévotion. Cette foule le tira en tous sens, l'arrêta, le pressa même et le toucha de toute façon; il paraissait insensible à tout; ce n'était plus qu'un corps inanimé; il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Aussi on était loin du bourg depuis longtemps; la foule s'était écoulée, et on était même arrivé à une maison de lépreux, lorsque, revenant comme d'un autre monde, le saint contemplateur des choses célestes s'enquit

avec empressement si on approchait du bourg. Son âme, fixée dans les splendeurs célestes, ne s'était pas aperçue de la différence des lieux, des temps, des personnes. Ses compagnons acquirent la preuve que cela lui arrivait très-souvent; et comme il avait appris dans l'oraison que la présence du Saint-Esprit, qu'il désirait si vivement, se communiquait à ceux qui priaient avec d'autant plus de familiarité qu'elle les trouvait plus éloignés du bruit des choses du monde, il cherchait les lieux solitaires et gagnait, pour prier pendant la nuit, la solitude et les églises abandonnées.

Il y soutenait fréquemment les horribles attaques des démons, qui, luttant contre lui d'une manière sensible, s'efforçaient de le distraire de son application à l'oraison. Mais le Saint, muni des armes célestes, devenait d'autant plus courageux dans la vertu et plus ardent dans la prière, qu'il était plus fortement attaqué par ses ennemis. Il disait avec

confiance à Jésus-Christ : « Garantissez-moi sous l'ombre de vos ailes de la face des impies qui m'ont affligé. » Quant aux démons, il leur criait : « Esprits malins et trompeurs, faites contre moi tout ce qui est en votre pouvoir, car vous n'avez de puissance que celle que vous laisse la main du Très-Haut, et je suis prêt à souffrir avec bonheur tout ce qu'elle aura décidé devoir m'être infligé. » Les démons orgueilleux, ne pouvant supporter cette constance, s'en allaient confus. L'homme de Dieu, redevenu solitaire et rendu à la paix, remplissait les bois de ses gémissements, inondait de ses larmes le lieu où il se trouvait, et se frappait la poitrine ; puis il s'entretenait familièrement avec le Seigneur, comme s'il fût devenu son secrétaire intime. Tantôt il lui répondait comme à son juge, tantôt il le suppliait comme son père, tantôt il l'entretenait comme son ami. D'autres fois aussi les frères l'observèrent et l'entendirent implorer par des larmes et à grands

cris la clémence divine pour les pécheurs ; on l'entendit encore se lamenter à haute voix sur la passion du Sauveur, comme si elle se fût accomplie sous ses yeux. On le vit, dans ses oraisons nocturnes, les bras étendus en croix et soulevé de terre de tout son corps. Un nuage lumineux l'entourait à une certaine distance, en sorte que l'éclat merveilleux qui éclairait son corps témoignait de l'admirable lumière qui régnait en son âme. C'était encore dans ces circonstances que la sagesse divine lui révélait ses secrets et les choses inconnues ; on a eu des preuves certaines de ces communications, quoiqu'il ne les divulguât jamais au dehors qu'autant que le pressait la charité de Jésus-Christ, et que l'exigeait l'utilité du prochain. « Car, disait-il, on peut, pour un faible avantage, perdre quelque chose d'incalculable, et disposer Celui qui a donné à ne plus donner facilement. »

Quand il revenait de ses oraisons, qui le

changeaient en quelque sorte en un homme nouveau, il s'appliquait avec le plus grand soin à se rendre conforme aux autres, de peur de perdre le prix de ce qu'il aurait laissé voir au dehors par le souffle de la satisfaction intérieure. Lorsqu'il se trouvait en public subitement visité par le Seigneur, il prétextait toujours quelque chose, afin que les touches familières de l'Époux divin ne fussent pas divulguées à l'extérieur. Quand il priaït parmi ses frères, il évitait tout à fait les mouvements apparents, les gémissements, les soupirs sensibles, soit parce qu'il aimait le secret, soit parce que, se concentrant alors en lui-même, il était entièrement transporté en Dieu. Il disait souvent à ses familiers : « Quand un serviteur de Dieu est visité par lui dans la prière, il doit dire : « C'est vous, Seigneur, qui m'avez envoyé du ciel cette faveur, malgré mon indignité : je la confie à votre garde ; car je sens que je suis un voleur de votre trésor ; » et quand il a quitté

sa prière, il doit se montrer misérable et pécheur comme s'il n'avait reçu aucune grâce nouvelle.

Un jour qu'il priait à la Portioncule, l'évêque d'Assise vint le visiter, ce qu'il faisait souvent. Dès qu'il fut arrivé, le prélat s'avança avec confiance vers la cellule où priait le Saint; il s'avança plus que ne le permettait la règle. Ayant même poussé la porte, il allait pénétrer dans la cellule, où il avança la tête, et vit François en oraison. Une crainte subite le saisit, ses membres se roidirent, et il perdit la parole. Aussitôt une force divine le poussa dehors et le contraignit à reculer fort loin. L'évêque, stupéfait, se présenta au plus vite, dès qu'il le put, aux frères du couvent. Dieu lui rendit alors la parole, et il confessa sa faute.

Un jour, l'abbé du monastère de Saint-Justin rencontra sur le chemin le serviteur de Dieu. L'abbé venait de Pérouse. Dès qu'il vit le Saint, le pieux abbé descendit de cheval,

d'abord par honneur pour l'homme de Dieu, ensuite parce qu'il désirait l'entretenir sur le salut de son âme. Ce doux entretien se termina, et l'abbé, en s'en allant, demanda humblement à François de prier pour lui. Le Saint répondit qu'il prierait volontiers. L'abbé donc s'éloignant un peu plus, l'homme de Dieu, fidèle à sa promesse, dit à son compagnon : « Attendez là, mon frère, quelques instants, car je veux m'acquitter de la dette que j'ai contractée. » Or, pendant qu'il priait, l'abbé ressentit subitement dans son âme une chaleur inaccoutumée et une douceur qu'il n'avait pas éprouvée jusque-là; ravi en extase, il se fonda en Dieu tout entier lui-même. Cet état passa vite; revenu à lui, il reconnut là la vertu de la prière de François. Depuis ce fait, il aima de plus en plus l'ordre de Saint-François, et il raconta à plusieurs personnes comme un miracle ce qui lui était arrivé.

Le Saint avait coutume de réciter les prières canoniques avec respect et dévotion. Aussi,

quoiqu'il souffrit de maladies aux yeux, à l'estomac, à la rate et au foie, il ne voulait cependant pas s'appuyer contre le mur pendant que l'on chantait les psaumes. Il terminait toujours sa psalmodie debout, sans capuce, sans détourner les yeux et sans interruption. Quand il voyageait, il s'arrêtait pour cela, quand le moment en était venu, et l'abondance même de la pluie ne lui faisait pas omettre ce respectueux et saint usage, car il disait : « Si c'est en se reposant que le corps prend sa nourriture, qui doit devenir, ainsi que lui-même, la pâture des vers, avec quelle paix et quelle tranquillité l'âme ne doit-elle pas recevoir la nourriture de sa vie? » Il pensait aussi qu'il commettait une grosse faute, si, pendant la prière, il se laissait aller intérieurement à de vaines imaginations. S'il lui arrivait quelque chose de pareil, il recourait à la confession, afin de se réconcilier au plus tôt. Ce soin était devenu un usage chez lui, de sorte qu'il était rarement en butte à ces

sortes de mouches. Pendant un carême il avait fabriqué de ses mains un petit vase, afin d'employer les moindres miettes de son temps. Mais ce vase lui revint en pensée pendant qu'il récitait tierce. Alors, dans un accès de ferveur spirituelle, il le jeta au feu et le brûla, disant : « Je le sacrifierai au Seigneur, dont il a troublé le sacrifice. » Il récitait les psaumes avec une grande attention d'esprit et de cœur, et comme si Dieu avait été présent ; lorsque le nom du Seigneur se présentait dans le cours de la psalmodie, il paraissait lécher ses lèvres, tant était suave la douceur que ce nom lui apportait. Il tenait à honorer ce nom béni non-seulement quand il frappait sa pensée, mais aussi lorsqu'on l'articulait par la parole ou qu'on le mettait par écrit ; et il avait persuadé aux frères de recueillir tous les petits billets écrits qu'ils pouvaient trouver, et de les réunir dans un lieu convenable, de peur qu'il n'arrivât que ce nom sacré fût foulé aux pieds. Lorsqu'il prononçait ou qu'il entendait

prononcer le nom de Jésus, il était tout rempli d'une joie intérieure, et il paraissait tout changé au dehors ; il semblait qu'une saveur toute de miel ou un son plein d'harmonie eût modifié son goût et son ouïe.

Trois ans avant sa mort, il se disposait à rappeler la mémoire de la naissance de l'enfant Jésus, et de le faire avec la plus grande solennité, pour exciter la dévotion dans le canton de Grecio ; mais, afin qu'on ne pût pas traiter de plaisanterie ce qu'il voulait faire, il en demanda et obtint la permission du souverain Pontife ; puis il fit préparer une crèche, apporter du foin dans ce lieu, et y fit conduire un bœuf et un âne. Les frères sont alors convoqués, les populations arrivent, les voix chantent dans la forêt, et cette sainte nuit est rendue splendide et solennelle, et par les lumières qui brillent, et par les cantiques qui retentissent ; c'est un concert harmonieux, c'est une clarté céleste. Quant à l'homme de Dieu, il se tenait pieusement devant la crèche,

versant des larmes abondantes, et inondé de joie. Des messes solennelles se célèbrent sur la crèche, et le lévite de Jésus-Christ, François, chante le saint Évangile. Ensuite il prêche au peuple qui l'entoure sur la naissance du Roi pauvre; et quand il le voulait nommer, il l'appelait par tendresse l'Enfant de Bethléem.

Un soldat vertueux et sincère, Jean de Grecio, qui avait laissé pour l'amour de Jésus-Christ la milice séculière, fut lié à l'homme de Dieu d'une étroite amitié; or, Jean de Grecio affirma qu'il avait vu dormant dans cette crèche un petit enfant d'une rare beauté, que l'homme de Dieu serrait dans ses deux bras, et qu'il paraissait vouloir arracher au sommeil. Cette vision du pieux soldat, on peut y croire, non-seulement à cause de la sainteté de celui qui en reçut la faveur, mais la vérité de ce qui lui fut montré porte en elle-même sa preuve, et les miracles qui suivirent la confirment. En effet, l'exemple de François, pour qui le prend en considération, sert à exciter les cœurs en-

dormis dans la foi de Jésus-Christ, et à les retirer de leurs préoccupations mondaines; et le foin de la crèche, conservé par le peuple, servit admirablement à guérir les animaux malades et à repousser d'autres fléaux. Dieu se plaisait à glorifier en tout son serviteur, et à montrer par des prodiges palpables l'efficacité de sa prière.

CHAPITRE XI

L'INTELLIGENCE DES ÉCRITURES DANS FRANÇOIS, ET SON ESPRIT
DE PROPHÉTIE.

Une infatigable application à la prière, jointe à une pratique incessante de la vertu, avait amené l'homme de Dieu à une lucidité d'âme telle, que, quoiqu'il n'eût pas acquis par l'étude la science des lettres sacrées, néanmoins, éclairé des rayons de la lumière éternelle, il scrutait les profondeurs des Écritures avec une admirable perspicacité. Son intelligence, pure de toute tache, pénétrait les parties cachées des mystères, et l'amour de l'amant de Jésus arrivait là où la science des maîtres n'arrive pas. Quelquefois il lisait

dans les livres sacrés, et ce qu'il avait fait une fois entrer dans son esprit, sa mémoire le retenait fidèlement ; ce n'était pas en vain qu'il recevait par l'entendement de son âme attentive ce que ruminait l'amour de sa continuelle dévotion. Ses frères lui demandaient un jour s'il approuvait que des gens lettrés déjà reçus dans l'Ordre s'appliquassent à l'étude de l'Écriture sainte. Il répondit : « Je l'approuve, pourvu toutefois qu'à l'exemple de Jésus-Christ, dont nous savons qu'il priaît plus qu'il ne lisait, ils n'omettent pas l'application à l'oraison, et qu'ils n'étudient pas pour apprendre à bien parler, mais pour pratiquer ce qu'ils apprennent, et lorsqu'ils l'ont pratiqué eux-mêmes, pour le proposer aux autres. Je veux, disait-il, que mes frères soient de vrais disciples de l'Évangile, et qu'ils progressent dans la connaissance de la vérité en s'avançant vers une simplicité parfaite, sans séparer cependant la simplicité de la colombe de la prudence du serpent, deux

choses que le souverain Maître a unies de sa bouche bénie. »

Étant à Sienne, il fut interrogé par un homme pieux, docteur en théologie, sur quelques questions difficiles à comprendre. Il exposait avec une telle clarté de doctrine les secrets de la divine Sagesse, que ce docteur s'étonnait grandement et répétait avec admiration : « Vraiment la théologie du saint homme est semblable à un aigle, et elle s'élève dans les hauteurs sur les ailes de la pureté et de la contemplation, tandis que toute notre science se traîne par terre en rampant. » Car, quoiqu'il n'eût pas le don de la parole, il résolvait les questions douteuses avec la plénitude de la science, et mettait en parfaite lumière celles qui étaient obscures; et il n'est pas étonnant que le saint homme eût reçu de Dieu l'intelligence des Écritures, puisque, par l'imitation de Jésus-Christ, il en offrait dans ses œuvres une si parfaite image, et que, par la grâce du Saint-Esprit, il por-

tait toujours dans son cœur Celui qui les a inspirées.

L'esprit de prophétie brilla encore en lui d'une manière particulière : il prévoyait les événements à venir, et il lisait dans le fond des cœurs ; il voyait les choses éloignées comme celles qui étaient présentes, et il apparaissait miraculeusement à ceux qui étaient loin de lui. Dans le temps où l'armée chrétienne assiégeait Damiette, l'homme de Dieu était là, non pas armé de fer, mais couvert des armes de la foi. Un jour les chrétiens se préparaient au combat. Le serviteur de Dieu l'ayant appris, en fut fort attristé, et il dit à son compagnon : « Si l'on commence aujourd'hui la guerre, le Seigneur m'a montré que les chrétiens ne réussiraient pas. Si je dis cela, je serai regardé comme un fou ; si je me tais, je n'échapperai pas aux reproches de ma conscience ; que vous en semble donc ? » Son compagnon lui répondit : « Mon frère, comptez pour rien le jugement des hommes ; ce n'est

pas d'aujourd'hui qu'ils ont commencé à vous regarder comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez Dieu plus que les hommes. » Aussitôt le héraut de Jésus-Christ sort, et il adresse aux chrétiens de salutaires avis. Il les détourne du combat et leur annonce la défaite, s'ils passent outre. Ils tournèrent ses conseils en dérision, endurcirent leurs cœurs, et ne voulurent point reculer. Les armées s'avancent donc, se rencontrent, en viennent aux mains, et celle des chrétiens est complètement mise en déroute : au lieu d'un triomphe, c'est un opprobre. La défaite fut telle, que les chrétiens perdirent environ six mille hommes, tués ou prisonniers. On vit alors clairement qu'il ne fallait point mépriser la sagesse du pauvre ; car l'âme du juste voit quelquefois mieux que les sept sentinelles placées sur la montagne pour découvrir ce qui se passe (1).

Dans un autre temps, après son voyage

(1) Eccl., 37.

d'outre-mer, il se rendait à Celano pour y prêcher. Un soldat le supplia dévotement et avec de vives instances de venir dîner avec lui. Il y alla, et toute la famille fut dans la joie à l'arrivée des pauvres qui acceptaient cette hospitalité. Avant de manger, le Saint, suivant son habitude, se mit à prier et à louer Dieu, les yeux élevés au ciel. Quand il eut fini sa prière, il appela avec amitié son hôte généreux en particulier, et lui parla en ces termes : « Mon cher frère, pressé par vos instances, me voilà venu dans votre maison pour me rassasier ; maintenant, sans aucun retard, suivez mes conseils : ce n'est point ici, mais ailleurs, que vous prendrez désormais votre nourriture. Repentez-vous donc sincèrement de vos péchés et confessez-les ; qu'il ne reste rien en vous que votre confession ne découvre au prêtre. Le Seigneur vous rendra aujourd'hui votre récompense ; il vous rendra l'hospitalité que vous avez donnée à ses pauvres avec tant de charité. » Cet homme se rendit

aussitôt à ces paroles, et il confessa ses péchés au compagnon du Saint, puis il mit en ordre sa maison et se disposa de son mieux à la mort. Enfin on se mit à table, et dès que les autres commencèrent à manger, il exhala son âme, frappé de mort subite, comme François le lui avait prédit. Il fut ainsi fait pour récompenser l'hospitalité qui avait été donnée, selon cette parole : Celui qui recevra un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète (1). Il arriva donc que ce bon soldat échappa à la surprise de la mort par l'annonce prophétique du Saint, et que, muni des armes de la pénitence, il évita la damnation éternelle, et entra dans les tabernacles de Dieu.

Dans un temps où le Saint était malade à Rieti, un chanoine nommé Gédéon, homme relâché et mondain, fut atteint d'une maladie grave. Il se fit porter à lui, étendu sur un lit, et il le pria, ainsi que les siens, avec larmes,

(1) Matth., x, 41.

de faire sur lui le signe de la croix. François lui dit : « Vous avez vécu jusqu'ici suivant les désirs de votre chair et sans aucune crainte des jugements de Dieu ; comment pourrais-je donc faire sur vous le signe de la croix ? Cependant, à cause des pieuses instances de ceux qui vous accompagnent, je vous ferai le signe de la croix au nom du Seigneur. Mais sachez bien que de plus grands maux vous attendent, si, après avoir été délivré, vous retournez à votre vomissement ; car le péché d'ingratitude attire toujours de plus grands châtimens. » Le Saint fit donc le signe de la croix sur le malade, et aussitôt celui qui ne pouvait remuer fut guéri ; il louait Dieu et s'écriait : « Je suis délivré. » Ses os craquèrent comme du bois sec qu'on romprait avec la main, ainsi que l'entendirent tous ceux qui étaient présents. Peu de temps après, le chanoine oublia Dieu de nouveau et retomba dans son péché. Un soir qu'il avait soupé dans la maison d'un autre chanoine, où il passait

également la nuit, le toit de la maison s'éroula tout à coup sur les habitants; tous parvinrent à éviter la mort; cet infortuné seul ne put échapper, et fut tué. Il arriva ainsi que, par un juste jugement de Dieu, le dernier châtiement de cet homme fut plus grand que le premier, parce qu'il s'était rendu coupable d'ingratitude et de mépris envers Dieu. Il aurait dû être reconnaissant d'avoir obtenu son pardon, et en retombant dans son péché, il déplut doublement au Seigneur.

Dans un autre temps, une dame noble et pieuse vint au saint homme pour lui exposer ses peines et lui demander d'y remédier. Elle avait un mari très-dur, qui voulait l'empêcher de suivre Jésus-Christ. C'est pourquoi elle demandait à François de prier Dieu pour lui, et d'obtenir de sa clémence d'amollir son cœur. Après l'avoir écoutée, le Saint lui dit : « Allez en paix, et attendez avec confiance de votre mari la consolation qui ne se fera pas attendre. » Il ajouta : « Dites-lui, de la part de Dieu et de

la mienne, que c'est maintenant le temps de la clémence, mais que celui de la justice suivra. » Après avoir reçu sa bénédiction, la femme retourna vers son mari et lui rapporta ces paroles. Le Saint-Esprit descendit sur lui, et le vieil homme fit place à l'homme nouveau. Il lui fit donc répondre avec douceur : « Ma femme, servons le Seigneur et sauvons nos âmes. » Sur le conseil de sa sainte femme, ils passèrent plusieurs années dans la continence, et enfin ils moururent le même jour, et s'en allèrent ensemble à Dieu.

Ne faut-il pas admirer dans l'homme de Dieu cet esprit prophétique en vertu duquel il rendait leur vigueur à des membres déjà desséchés, et il inspirait la piété aux cœurs endurcis ? Est-elle moins extraordinaire, cette lucidité qui lui faisait connaître l'avenir au point de lui permettre de scruter le secret des consciences, comme si, nouvel Élisée, il eût reçu le double esprit d'Élie.

Il avait prédit à un de ses amis de Sienne,

des choses qui devaient s'accomplir plus tard. L'homme instruit dont nous avons fait mention plus haut, le docteur avec lequel, comme on l'a vu alors, il conférait quelquefois des Écritures, entendit raconter cette prédiction, dont il douta ; c'est pourquoi il interrogea le Saint pour savoir s'il avait bien dit ce que lui faisait dire la relation de son ami. Il déclara qu'il l'avait dit, et, de plus, il prophétisa sa propre mort à celui qui l'interrogeait sur ce fait, qui lui était étranger. Afin de faire une impression plus certaine sur son cœur, il lui révéla un scrupule secret de sa conscience, que celui-ci n'avait fait connaître à personne, et il y joignit de salutaires conseils. Or, ce qui acheva de confirmer ces faits, c'est que cet homme pieux termina sa vie de la manière que le serviteur de Jésus-Christ le lui avait prédit.

A cette époque encore, où il revenait d'outre-mer, ayant pour compagnon le frère Léonard d'Assise, il lui arriva de monter un

moment sur un âne, à cause de sa fatigue et de sa lassitude. Son compagnon le suivait, très-fatigué lui-même ; or, cédant à un sentiment trop naturel, il se laissa aller à dire intérieurement : « Ses parents et les miens n'allaient pas de pair, et voilà qu'il se fait porter, pendant que je conduis à pied sa monture. » Pendant que ces pensées agitent Léonard, l'homme de Dieu se précipite en bas de son âne et s'écrie : « Il ne convient point que je chevauche pendant que vous allez à pied, vous qui avez été dans le siècle plus noble et plus puissant que moi. » Le frère fut frappé d'étonnement et rougit en voyant que sa pensée avait été surprise. Il tomba donc aux pieds du Père, les arrosa de ses larmes, lui exposa toute sa tentation, et lui demanda pardon.

Un frère fort pieux et qui lui était tout dévoué, considérait souvent en lui-même que celui-là devait être digne de la grâce divine, à qui le Saint témoignait une affection par-

ticulière, mais que celui qu'il traitait comme un étranger ne pouvait être compté au nombre des élus de Dieu. Agité par cette pensée, il appelait de tous ses vœux l'amitié de l'homme de Dieu, mais il ne disait à personne son tourment. Le Père l'appelle et lui dit avec douceur : « Ne vous affligez pas, mon fils : je vous aime beaucoup parmi ceux que j'aime le plus, et c'est avec bonheur que je vous accorde la plus tendre affection. » Le frère, plein d'étonnement, devint par cette ouverture d'autant plus attaché au Saint; non-seulement il l'aima de plus en plus, mais la grâce du Saint-Esprit abonda en lui, et il fut comblé des plus grandes faveurs spirituelles.

Il était au mont Alverne, et se tenait renfermé dans sa cellule; un de ses compagnons désirait beaucoup avoir quelques paroles du bon Dieu, écrites de sa main avec quelques annotations; ce frère était tourmenté par une grande tentation, tentation non de la chair, mais de l'esprit; il pensait qu'il en serait dé-

livré par ce moyen, ou que du moins elle serait rendue plus tolérable. Tourmenté de ce désir, il en était malade, et il n'osait pas s'ouvrir au révérend Père. Mais ce que l'homme ne lui disait pas, l'Esprit-Saint le lui révéla; car il dit au frère de lui apporter de l'encre et du papier, et, suivant son désir, il écrivit de sa main sur ce papier quelques louanges au Seigneur; puis il bénit le frère en lui disant : « Prenez ce papier, et gardez-le avec soin jusqu'au jour de votre mort. » Le frère accepta ce qu'il avait tant ambitionné d'avoir, et aussitôt sa tentation s'évanouit. On conserve encore aujourd'hui cet écrit; et comme il a opéré dans la suite plusieurs miracles, il est devenu une preuve des vertus de François.

Il y avait un frère qui, autant qu'on en pouvait juger extérieurement, était d'une très-grande sainteté, d'une conduite parfaite, quoique très-singulière. Il était toujours en oraison et observait le silence avec une telle

rigueur qu'il avait coutume de se confesser par signes et sans parler. Le saint Père vint un jour dans le lieu où était ce frère, et s'entretint de lui avec ses compagnons ; ceux-ci se prirent à en dire beaucoup de bien et à le glorifier. Mais François leur dit : « Assez, mes frères, et prenez garde de louer dans votre compagnon l'œuvre du malin esprit. Sachez donc qu'il y a là une tentation du démon et une odieuse tromperie. » Les frères entendirent cette parole avec peine ; car ils regardaient comme impossible que la feinte et le mensonge fussent cachés sous l'apparence de tant de perfection. Cependant, peu de jours après, cet homme déserta la Religion, et l'on vit clairement avec quelle lucidité intérieure l'homme de Dieu avait pénétré le secret de son cœur. C'est ainsi qu'il prédit la chute de plusieurs qui paraissaient affermis dans la pratique du bien, et la conversion d'autres dont la perversité était notoire ; et il parlait alors avec une certitude de vérité

qui montrait bien qu'il lui était donné d'approcher du miroir de la lumière éternelle et de voir réellement, à son admirable éclat, les choses absentes comme si elles étaient présentes.

En voici une nouvelle preuve. Son vicaire tenait le chapitre; quant à lui, retiré dans sa cellule, il y priait, se faisant médiateur entre Dieu et ses frères. Or il arriva qu'un d'entre eux s'était revêtu d'un manteau malgré la défense qui lui en avait été faite, et ne voulait pas se soumettre à la pénitence qui lui était infligée à ce sujet. Le saint homme vit en esprit ce qui se passait, et il appela un des frères, à qui il dit : « Mon frère, sur le dos de ce frère indiscipliné j'ai vu le diable qui lui tenait le cou serré; et lui, conduit par un tel cavalier, tout en méprisant le frein de l'obéissance, se soumettait à l'action des rênes diaboliques. Puis, comme je priais Dieu pour ce pauvre frère, tout à coup le démon s'enfuit tout confus.

Allez donc trouver le frère, et dites-lui de se soumettre sans retard au joug de la sainte obéissance. » Le frère ainsi averti se tourna aussitôt vers Dieu et se jeta humblement aux pieds du Père vicaire.

Une autre fois, des frères vinrent de très-loin à l'ermitage de Grecio afin de voir l'homme de Dieu et d'obtenir sa bénédiction, que depuis longtemps ils désiraient recevoir. Ils ne le trouvèrent pas, parce qu'il s'était déjà renfermé dans sa cellule, et ils s'en allaient désolés. Or, comme ils s'éloignaient, sans que le Saint eût pu rien connaître humainement soit de leur arrivée soit de leur départ, il sortit, contre son habitude, de sa cellule, les appela, et, comme ils l'avaient désiré, il les bénit au nom de Jésus-Christ en faisant le signe de la croix.

Deux frères revenaient un jour de la terre du travail, et le plus vieux avait donné quelques scandales au plus jeune. Arrivés près du Père, il demanda au plus jeune comment son

compagnon s'était conduit envers lui dans le chemin. Celui-ci répondit qu'il s'était convenablement conduit. « Prenez garde, mon frère, répliqua le Saint, que, sous prétexte d'humilité, vous ne manquiez à la vérité. Car je sais... mais attendez un peu, et vous verrez. » Le frère admira comment il avait pu connaître intérieurement des choses qui s'étaient passées loin de lui. Donc, peu de jours après, celui qui avait donné le scandale, qui n'avait point demandé pardon au Père, et n'avait pas reçu la correction qu'il avait méritée, sortit de l'Ordre, au mépris de ses vœux. Deux choses apparurent clairement dans cette chute : l'équité de la justice divine, et, dans le Saint, la perspicacité de l'esprit de prophétie.

Ce qu'on a dit plus haut fait voir clairement comment la vertu de Dieu le montra présent à ceux qui étaient éloignés; il ne faut pour cela que se rappeler qu'étant loin de ses frères, il leur apparut sous la forme d'un char de feu, et qu'il se présenta sous la forme

d'une croix au chapitre d'Arles. Il y eut sans doute dans ces faits une disposition divine. Dieu voulait que cette miraculeuse présence corporelle fit voir à tous que l'esprit du Saint était présent et ouvert à la lumière de la Sagesse éternelle. Celle-ci est plus agile que les choses de la terre qui le sont le plus ; elle atteint partout , à cause de sa clarté ; elle va par les nations et y pénètre les âmes des saints ; elle y fait les amis de Dieu et ses prophètes. Le souverain Maître des intelligences aime à communiquer ses secrets aux simples et aux petits. C'est ce que l'on a vu autrefois dans David , le grand prophète , plus tard dans le chef des apôtres , saint Pierre , et , dans ces derniers temps , dans François , le petit pauvre de Jésus-Christ. Simples , en effet , si l'on considère leur ignorance des lettres , ces serviteurs de Dieu devinrent illustres par la science du Saint-Esprit. L'un fut berger , parce qu'il devait paître le troupeau des enfants d'Israel , revenus d'Égypte ; l'autre fut pêcheur pour remplir le filet

de l'Église des fidèles de tous les pays du monde ;
le dernier fut marchand, et il était destiné à
acheter la perle de la vie évangélique, en ven-
dant et donnant tous ses biens pour l'amour de
Jésus-Christ.

CHAPITRE XII

LES PRÉDICATIONS DE FRANÇOIS, ET LES GUÉRISONS
QU'IL OPÉRA.

Le fidèle serviteur et ministre de Jésus-Christ, François, pour agir mieux et avec une plus grande perfection, s'appliquait surtout à la pratique des vertus que le Saint-Esprit lui avait appris à regarder comme les vertus les plus agréables à Dieu. A ce sujet, il lui arriva de tomber dans une grande perplexité; et, après bien des jours consacrés à la prière, il s'en remit pour prendre une résolution à ses frères les plus intimes. « Pensez-vous, leur dit-il, qu'il vaut mieux que je vaque à l'oraison ou que je me livre à la prédication? Je suis un pauvre homme simple et inhabile dans

l'art de parler ; j'ai reçu une grâce plus grande pour la prière que pour la prédication. Il me semble qu'il y a à gagner dans l'oraison, et qu'on y recueille une grande abondance de grâces ; dans la prédication, au contraire, on disperse les dons qu'on a reçus du Ciel. Dans l'oraison s'opèrent la purification des affections intérieures, l'union à l'unique vérité et au souverain bien, et l'affermissement dans la vertu. On rencontre dans la prédication l'ébranlement de l'édifice spirituel, la distraction de l'esprit à toutes sortes de choses, et le relâchement de la discipline. Enfin, dans l'oraison nous nous entretenons avec Dieu et nous l'écoutons ; vivant comme les anges, nous conversons avec les anges. Dans la prédication, il faut beaucoup de condescendance pour les hommes ; il faut vivre avec eux et à leur manière ; il faut penser, voir, dire et entendre beaucoup de choses humaines. Mais ce qui, d'un autre côté, paraît surtout l'emporter devant Dieu, c'est que son Fils unique, qui est la sagesse souveraine, a quitté,

pour le salut des âmes, le sein de son Père, afin d'instruire le monde par son exemple, et d'annoncer aux hommes la parole du salut, afin de les racheter au prix de son sang divin, de les purifier en le faisant couler sur eux, et de les soutenir en le leur donnant en breuvage, enfin de tout donner pour notre salut, ne se réservant absolument rien pour lui-même. Or nous devons toujours agir suivant les exemples qu'il nous a donnés, exemples qui frappent nos yeux dans sa personne, comme s'ils partaient du haut d'une montagne lumineuse. Il paraît donc qu'il est plus agréable à Dieu que je fasse trêve au repos et que je retourne au travail extérieur. »

Après bien des paroles échangées à ce sujet entre lui et ses frères, il ne parvint point à se faire une opinion certaine, et ne savait encore le parti qu'il fallait prendre et qui plairait davantage à Jésus-Christ. Cet homme qui connaissait des choses si merveilleuses par l'esprit de prophétie dont il était doué, ne pouvait par lui-même résoudre cette question d'une manière claire. Dieu le

permettait ainsi , afin quelle mérite de la prédication fût manifesté par une révélation d'en haut, et pour sauvegarder l'humilité du serviteur de Jésus-Christ.

Ce véritable Frère Mineur ne rougissait pas de prendre conseil des moindres de ses frères dans des choses d'une importance secondaire, lui qui avait appris de si grands secrets du souverain Maître lui-même. Il était accoutumé à rechercher avec un soin particulier par quelle voie et de quelle manière il pourrait plus parfaitement servir Dieu selon son bon plaisir. Tant qu'il vécut, ce fut toute sa philosophie et tout son bonheur de demander aux simples comme aux sages, aux imparfaits comme aux parfaits, aux jeunes comme aux vieux, de quelle manière il pourrait le mieux atteindre au comble de la perfection.

Dans la circonstance présente, il prit donc deux de ses frères qu'il envoya au frère Silvestre, le même qui avait vu une croix sortant de la bouche du Saint; il était alors sur la

montagne qui domine Assise, où il vaquait sans interruption à l'oraison. Il lui faisait dire de demander une réponse d'en haut au sujet de son incertitude, et de la lui transmettre de la part de Dieu. Il fit la même demande à Claire, cette vierge bénie; il la pria d'interroger le Seigneur à ce sujet, en le faisant invoquer par la plus pure et la plus simple des vierges qui vivaient sous son autorité; il la conjurait de se mettre elle-même en prière, à cette fin, avec les autres sœurs. Le vénérable prêtre et la vierge consacrée à Dieu, inspirés par le Saint-Esprit, s'accordèrent admirablement sur un même point, à savoir que le bon plaisir de Dieu était que le héraut de Jésus-Christ sortit de sa solitude pour prêcher. Les frères revinrent donc, et firent connaître la volonté de Dieu, ainsi qu'ils l'avaient apprise.

François se leva aussitôt, se ceignit et se mit en chemin sans le moindre retard. L'ardeur avec laquelle il marchait pour exécuter l'ordre de Dieu, et la rapidité avec laquelle il parcou-

rait le pays, étaient telles, qu'on eût dit qu'il était revêtu d'une nouvelle force venant du Ciel. Or, comme il approchait de Bevagna, il se trouva un lieu où était réunie une grande multitude d'oiseaux de différentes espèces. Il les vit et courut avec bonheur à eux, les saluant comme s'ils eussent été doués de raison. Tous l'attendaient et se tournaient vers lui, ainsi que ceux qui étaient dans les arbres. A son approche, ils inclinèrent leur tête d'une manière inaccoutumée, et ils le regardèrent attentivement jusqu'à ce qu'il fût tout près d'eux. Il leur recommanda alors vivement d'écouter la parole de Dieu, et il leur dit : « Oiseaux, mes frères, vous devez beaucoup louer votre créateur, qui vous a revêtus de plumes et vous a donné des ailes pour voler; il a fait votre partage de la pureté de l'air, et il vous gouverne sans que vous ayez à en prendre souci. » Pendant qu'il leur disait ces choses et bien d'autres, ces chers petits oiseaux, s'agitant d'une joie merveilleuse, tendaient leurs cous,

battaient des ailes , ouvraient leurs becs, et regardaient le Saint avec attention. Quant à lui , une ardeur nonpareille animait son esprit, et il passait au milieu des oiseaux, les touchait avec sa tunique, sans qu'aucun se retirât de ce lieu ; enfin l'homme de Dieu fit le signe de la croix, les bénit et leur donna la permission de s'en aller ; alors ils s'envolèrent tous ensemble. Ses compagnons , qui l'attendaient sur le chemin, virent ces merveilles. François revint alors vers eux, et cet homme simple et pur s'accusa, en leur présence, de ce que jusque-là il avait négligé de prêcher les oiseaux.

De là il alla prêcher dans des lieux voisins, et il arriva à un bourg nommé Alviandum. Il réunit le peuple et fit faire silence ; mais l'agitation des hirondelles, qui faisaient là leurs nids, et leurs nombreux gazouillements ne lui permettaient pas de se faire suffisamment entendre. C'est alors à elles qu'il s'adressa en présence de tout le monde, et il

leur dit : « Mes sœurs les hirondelles, il est temps que je parle à mon tour ; vous avez assez longtemps gazouillé. Écoutez la parole de Dieu et gardez le silence jusqu'à ce que le sermon soit fini. » Les hirondelles se turent aussitôt comme si elles avaient été pourvues d'intelligence, et elles ne bougèrent plus jusqu'à ce que la prédication fût terminée. Tous ceux qui furent témoins de ce fait, furent remplis d'étonnement et rendirent gloire à Dieu. Le bruit de ce miracle, s'étant répandu de toutes parts, concilia au Saint le respect d'un grand nombre, et rendit la foi plus vive dans beaucoup d'âmes.

Il y avait à Paris un jeune étudiant de bon caractère qui avait des camarades, et qui suivait avec eux ses classes avec application. Fatigué par le gazouillement d'une hirondelle, il dit à ses amis : « Cette hirondelle est une de celles qui ont importuné saint François jusqu'à ce qu'il leur eût imposé silence. » Et se tournant vers l'oiseau, il lui

dit avec bonhomie : « Au nom du serviteur de Dieu François , je vous ordonne de venir à moi et de vous taire aussitôt. » A ce nom , l'hirondelle , comme si elle avait été formée par les leçons du Saint , se tut aussitôt et se livra aux mains du jeune homme comme en un lieu où elle devait être en sûreté. L'écolier stupéfait lui rendit la liberté , et il n'en fut plus davantage incommodé.

A une autre époque , le serviteur de Dieu prêchait à Gaëte sur le rivage de la mer ; la foule se pressait par dévotion pour le toucher. François frémit à la vue de ces hommages , et il s'élança seul dans une barque qui se trouvait là. La barque , comme si elle avait été douée de raison , et qu'un moteur intérieur l'eût dirigée , s'éloigna du rivage sans le secours d'aucun rameur. Ceci se passait à ciel ouvert , et provoquait l'admiration générale. Après s'être avancée un peu dans la mer , elle s'arrêta immobile jusqu'à ce que le saint homme eût fini la prédication qu'il

faisait à la foule qui l'écoutait du rivage. Après le sermon, lorsque chacun avait été témoin du prodige que nous venons de raconter, la multitude se retirait et ne pouvait plus troubler le prédicateur, qui avait cessé de parler ; alors la barque revint d'elle-même à terre. Qui serait assez obstiné et assez endurci pour tenir en discrédit la prédication de François, à l'admirable vertu duquel les animaux privés de raison obéissaient, et que les êtres inanimés mêmes servaient comme s'ils avaient eu le sentiment et la vie ?

En effet, partout où il allait, François était accompagné de cet esprit de Dieu dont il avait reçu la grâce et la mission ; la vertu de Dieu, Jésus-Christ et sa sagesse étaient toujours avec lui ; aussi ses discours abondaient en saines doctrines, et des miracles éclatants autorisaient sa prédication. Sa parole était un feu ardent : elle pénétrait au fond des cœurs et remplissait d'admiration tous les esprits ; et ces effets n'étaient pas

produits par la recherche d'ornements humains, mais par la douce influence de l'inspiration divine.

Un jour que, sur la demande de l'évêque d'Ostie, il devait prêcher en présence du Pape et des cardinaux, il avait appris de mémoire un discours soigneusement préparé, et il vint dans l'assemblée pour y faire entendre les paroles d'édification qu'on attendait de lui; mais la mémoire lui manqua, il oublia tout ce qu'il avait appris, en sorte qu'il ne put absolument rien dire. Il confessa avec franchise et humilité ce qui lui arrivait; puis, se tournant vers l'Esprit-Saint, il implora sa grâce; alors les paroles coulèrent de sa bouche si puissantes, elles frappèrent d'une manière si énergique l'esprit des grands personnages qui l'écoutaient, qu'ils furent grandement émus et que l'on vit bien que ce n'était pas lui, mais l'Esprit du Seigneur qui parlait; et comme il avait pratiqué d'abord lui-même ce qu'il cherchait à persuader aux autres,

il ne craignait point la critique, et prêchait la vérité avec une confiance absolue. Il ne savait pas flatter les défauts d'autrui; il les poursuivait; il ne laissait pas les pécheurs s'endormir dans leurs habitudes, il leur adressait de vifs reproches. Il parlait avec le même zèle aux petits et aux grands, avec le même bonheur à un auditoire faible, ou nombreux. Tous les âges, tous les sexes s'empresaient autour de l'homme nouveau que le Ciel avait donné à la terre; tout le monde voulait le voir et l'entendre. Il allait de pays en pays, prêchant partout l'Évangile avec zèle. Le Seigneur secondait sa parole, et les miracles la confirmaient (1). Au nom de Dieu, en effet, l'apôtre de la vérité, François, chassait les démons, guérissait les malades, et, ce qui est plus important, ses discours amenaient à la pratique de la pénitence les cœurs les plus endurcis. En même temps qu'ils rendaient la santé aux corps, ils convertissaient les

(1) Matth., 16.

cœurs, comme le prouvent quelques faits que nous allons rapporter.

A Toscanello, il reçut la pieuse hospitalité d'un soldat dont le fils était contrefait de naissance. Sur ses instances, il le prit par la main, et sur-le-champ lui rendit la santé, à la vue de tout le monde; les membres du corps de l'enfant se consolidèrent soudainement; il se leva sain et vigoureux, se mit à marcher et à courir, en bénissant Dieu.

Dans la ville de Narni, un homme était paralysé de tous ses membres; l'évêque demanda au Saint de le marquer du signe de la croix depuis la tête jusqu'aux pieds; il le fit, et le paralytique fut parfaitement guéri.

Dans le diocèse de Rieti, une femme lui présenta avec larmes son enfant tellement enflé depuis quatre ans, qu'il ne pouvait plus voir ses jambes; à peine l'homme de Dieu l'eut-il touché de ses mains bénies, que la santé lui fut rendue.

A Orti, il y avait un enfant tout roulé comme une boule; sa tête touchait à ses pieds, et même quelques-uns de ses os étaient brisés. A la prière des pères et en voyant leurs larmes, François fit sur cet enfant le signe de la croix; aussitôt il se redressa et fut délivré.

A Gubbio, une femme avait les deux mains contractées et desséchées; elle ne pouvait rien faire. L'homme de Dieu lui fit le signe de la croix au nom du Seigneur; ses mains reprirent aussitôt une telle souplesse, que, revenue dans sa maison, elle put préparer de ses propres mains à manger pour lui et ses compagnons, à l'exemple de la belle-mère de saint Pierre.

A Bevagna, il rendit la vue, qu'elle désirait, à une jeune fille, en signant trois fois ses yeux de salive au nom de la sainte Trinité.

A Parni, une femme frappée de cécité reçut sa bénédiction, et avec la bénédiction la vue qu'elle demandait.

A Bologne, un enfant avait une tache sur un oeil; il ne voyait plus de ce côté, et aucun

remède ne lui faisait de bien. L'homme de Dieu lui fit le signe de la croix sur le corps de la tête aux pieds, et en même temps l'enfant recouvra une vue si claire, que depuis, s'étant fait frère mineur, il déclarait voir mieux de l'œil autrefois malade que de celui qui ne l'avait pas été.

Dans le bourg de Saint-Gemina, le Saint avait accepté l'hospitalité d'un homme pieux dont la femme était tourmentée par le démon. Il pria, puis, en vertu de l'obéissance, il commanda au démon de se retirer, et le démon prit la fuite avec une telle rapidité, qu'on vit bien que l'opiniâtreté du démon ne résistait pas à la vertu de la sainte obéissance.

A Castello, un esprit furieux et méchant obsédait une femme; le Saint lui fit commandement au nom de l'obéissance, et il s'éloigna plein de rage, laissant la pauvre femme désormais libre dans son corps et dans son âme.

Un frère était sous le poids d'une maladie si horrible, que plusieurs le croyaient la proie

d'une obsession du démon plutôt qu'atteint d'une infirmité naturelle. Il était souvent comme tout broyé; il se roulait en écumant, les membres de son corps tantôt contractés, tantôt étendus, tantôt pliés, tantôt tordus, tantôt durcis et inflexibles. Quelquefois allongé et roide, il se levait de terre les pieds en l'air, pour retomber aussitôt d'une manière qui faisait trembler. Ce malade si malheureux, dans un état si désespéré, le serviteur de Dieu le prit en commisération, et lui envoya une bouchée du pain dont il mangeait. Ce pain, qu'il goûta, eut une telle vertu, qu'à partir de ce moment il n'eut plus aucune atteinte de cette maladie.

Dans le comté d'Arezzo, une femme était depuis plusieurs jours dans les douleurs de l'enfantement; elle allait mourir, et sa conservation ne pouvait plus venir que de Dieu. Monté sur un cheval à cause de sa faiblesse, le serviteur de Dieu passa par là, et il arriva que le cheval se dirigea vers la maison où se

trouvait la pauvre patiente. Les hommes, qui se trouvaient là, prirent le mors du cheval et le placèrent sur la femme; ce contact merveilleux dissipa le danger, et la femme accoucha heureusement.

Un homme de Castro-Plebis, pieux et craignant Dieu, conservait chez lui une corde dont le Saint s'était servi pour ceindre ses reins. Or il y avait à Castro des hommes et des femmes travaillés de plusieurs maladies; notre homme allait de maison en maison, plongeait sa corde dans l'eau, et donnait cette eau à boire aux malades, et un grand nombre d'entre eux étaient guéris. Les malades, qui mangeaient du pain qu'il avait touché, trouvaient aussi très-promptement leur guérison, grâce à la puissance de Dieu. Ces prodiges et bien d'autres accompagnaient ses prédications; et c'est pourquoi on l'écoutait, comme si un ange du ciel avait parlé.

Le caractère héroïque de ses vertus, l'esprit de prophétie, le don des miracles,

la mission de prêcher donnée d'en haut ,
la soumission des créatures privées de rai-
son , le changement subit des cœurs à sa
parole , la science qu'il avait reçue du Saint-
Esprit , science dépassant de beaucoup toute
science humaine ; le droit de prêcher que le
Souverain Pontife lui avait accordé à la suite
d'une révélation ; sa règle , qui renferme les
principes de la prédication , confirmée par
le même vicaire de Jésus-Christ ; les stigmates
du Sauveur imprimés comme un sceau sur
son corps , ces dix merveilles sont comme
autant de témoins qui répètent au monde
entier que le héraut du Christ , François ,
remplit une mission sainte , qu'il professa
une doctrine sûre et qu'il brilla d'une sain-
teté admirable , et qu'ainsi il prêcha l'Évan-
gile de Jésus-Christ avec tous les caractères
d'un véritable envoyé de Dieu.

CHAPITRE XIII

LES SACRÉS STIGMATES.

L'angélique François avait l'habitude de ne jamais s'arrêter dans la voie du bien. Comme les Anges de l'échelle de Jacob, ou il s'élevait à Dieu, ou il s'inclinait au service du prochain. Il savait ainsi partager le temps qui lui était accordé pour sanctifier sa vie ; il en passait une partie dans l'œuvre laborieuse du salut des âmes, et l'autre dans les hauteurs paisibles de la contemplation. Suivant l'exigence des temps et des lieux, il s'appliquait d'abord avec courage à procurer le salut des âmes. Ensuite il laissait le bruit

assourdissant du monde, et gagnait le secret de la solitude. Dans ce lieu de repos, il se donnait plus librement à Dieu, et il pouvait secouer la poussière que le commerce des hommes avait pu lui laisser.

Deux ans donc avant qu'il rendit son âme à Dieu, la Providence permit qu'après des travaux immenses il se retirât à l'écart sur une montagne élevée et lointaine, qu'on appelle le mont Alverne. Il y débuta par faire la quarantaine de jeûnes qu'il avait coutume de consacrer à l'archange saint Michel ; la contemplation des choses célestes répandit dans son âme des consolations extraordinaires. Une ardeur nouvelle enflamma ses désirs pour le ciel ; les dons de Dieu se firent sentir avec plus d'abondance. Il s'élevait, non pour scruter avec curiosité la majesté suprême, au risque d'être écrasé par sa gloire, mais comme un serviteur fidèle et prudent qui recherche le bon plaisir de Dieu pour s'y conformer avec une ardeur absolue.

Le Seigneur lui révéla donc intérieurement qu'en ouvrant le livre des Évangiles, il y apprendrait, de la part de Jésus-Christ, ce que Dieu aurait le plus agréable en lui et par lui. C'est pourquoi il se mit en prières, et il s'adressa au Seigneur avec une grande ferveur. Ensuite il prit sur l'autel le livre sacré des Évangiles et il le fit ouvrir au nom de la sainte Trinité par son compagnon; c'était un frère remarquable par sa piété et la sainteté de sa vie. Trois fois il ouvrit le livre, et toujours il tomba à un endroit où il était question de sa passion du Sauveur. Dès lors François, rempli de l'Esprit de Dieu, comprit que, s'il avait imité Jésus-Christ dans les actes de sa vie, il devait aussi lui ressembler dans les afflictions et les douleurs de sa passion, avant de quitter ce monde. Quoique l'austérité de sa vie eût été excessive, qu'il n'eût cessé de porter la croix de Jésus, et que même son corps en fût grandement affaibli, il ne se troubla pas pour cela; au contraire, il s'anima avec plus

de force à soutenir le martyr qu'on lui demandait. L'amour de Jésus avait allumé dans son cœur un feu vraiment inextinguible, et toutes les eaux du monde ne seraient point parvenues à en ralentir l'ardeur. L'ardeur séraphique de ses désirs l'élevaient donc tout en Dieu, et une douce compassion le transformait en Celui qui, dans l'excès de son amour, a voulu être crucifié pour nous.

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, comme il priait sur le côté de la montagne, il vit un Séraphin descendre du haut des cieux : il avait six ailes d'un éclat éblouissant et qui paraissaient être tout en feu. Il vola d'un vol rapide et arriva, toujours soutenu dans les airs, près du lieu où se tenait le saint homme. Celui-ci vit alors, entre autres figures, celle d'un homme crucifié, les mains et les pieds étendus en forme de croix et cloués à la croix. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres lui servaient pour voler, et enfin les deux

dernières lui couvraient tout le corps. A cette vue, François s'étonna, et une joie mêlée d'amertume se répandit dans son cœur. Il était heureux en effet de voir, dans cette gracieuse vision, Jésus-Christ le regarder sous la figure d'un Séraphin. Mais son crucifiement transperçait son âme d'un glaive de douleur et de compassion. Il ne pouvait assez admirer cette insondable manifestation ; car il savait que l'humiliation de la passion ne pouvait s'allier avec l'immortalité bienheureuse de l'esprit séraphique. Enfin le Seigneur lui révéla et il comprit que la divine Providence avait fait luire à ses yeux une pareille vision, afin qu'il apprît que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais bien par le feu de l'amour qu'il devait se rendre entièrement semblable à Jésus-Christ crucifié. La vision disparut, laissant son cœur brûlant de la plus vive ardeur ; mais elle ne laissa pas dans sa chair des traces moins étonnantes. En effet, aussitôt à ses mains et à ses pieds appa-

rurent les marques des clous, telles qu'il venait de les voir dans cette image de l'homme crucifié. Ses membres paraissaient même percés au milieu par des clous dont la tête se voyait dans l'intérieur des mains et dans la partie supérieure des pieds; leur pointe se voyait de l'autre côté. La tête des clous était ronde et noire; leur pointe était longue et tordue, comme si on eût frappé dessus; elle sortait de la chair, qu'elle dépassait. Son côté droit était aussi comme percé d'une lance, et était fermé par une cicatrice rouge. Il en sortait souvent un sang béni qui mouillait sa tunique et ses habits de dessous.

Le serviteur de Dieu vit bien qu'il ne pouvait cacher à ses frères les plus intimes des stigmates imprimés si clairement sur sa chair; mais il craignait de publier le sacrement du Seigneur. Il se trouva dans une grande hésitation, ne sachant s'il devait dire ou taire ce qu'il avait vu. Il appela donc près de lui

quelques frères, et leur parlant en termes généraux, il proposa son doute et demanda conseil. Mais l'un d'entre eux, célèbre par ses dons et par sa renommée, comprit, en voyant la stupeur du saint homme, que des choses étonnantes lui avaient été révélées; il lui dit : « Mon frère, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour les autres que les mystères divins vous sont quelquefois annoncés. C'est pourquoi il me semble à craindre que, si vous cachez ce qui vous a été manifesté dans l'intérêt de plusieurs, vous ne soyez jugé coupable d'avoir enfoui le talent qui vous a été donné. » François fut touché de cette parole, et quoique habituellement il eût coutume de dire : « Mon secret est à moi, » cette fois il raconta, non sans crainte, toute la suite de cette vision, telle que nous venons de la raconter. Il ajouta que celui qui lui avait apparu, lui avait articulé des choses que, de sa vie, il ne répèterait à personne. Il faut croire que ces secrets se rapportent aux pa-

roles prononcées par le Séraphin qui lui apparut en forme de croix, paroles qu'il ne serait pas peut-être permis de prononcer. Le véritable amour de Jésus-Christ lui avait donné une ressemblance parfaite avec lui ; maintenant arrivait la fête de saint Michel, après les quarante jours écoulés qu'il avait résolu de passer dans la solitude en son honneur ; François descendit donc de la montagne, portant avec lui l'image de Jésus-Christ gravée non pas sur la pierre ou sur le bois de la main humaine d'un ouvrier, mais sur ses membres et dans sa chair par la main du Dieu vivant. Et parce qu'il est bon de cacher le secret du Roi, l'homme de Dieu, dépositaire du secret royal, le cachait autant qu'il pouvait aux yeux du vulgaire. Mais c'est à Dieu de révéler à sa gloire les merveilles qu'il opère ; Celui donc qui avait secrètement imprimé les stigmates sur François opéra publiquement des prodiges par les stigmates, afin que leur force merveilleuse

et cachée apparût manifeste par l'éclat des miracles.

Dans la province de Rieti, une maladie pernicieuse attaquait les brebis et les bœufs, les faisait mourir, et tous les remèdes étaient impuissants contre ce fléau. Un homme craignant Dieu eut une vision nocturne, et il fut averti de se rendre aussitôt à l'ermitage des frères, de prendre l'eau dans laquelle François, qui y était alors, avait lavé ses pieds et ses mains, et de la répandre sur tous les animaux. Il alla donc le matin à l'ermitage, obtint par les compagnons de François l'eau qui lui avait été indiquée, et en aspergea les brebis et les bœufs malades. O merveille! aussitôt que l'eau, en si petite quantité que ce fût, touchait les animaux languissants et gisants par terre, ils retrouvaient leur ancienne vigueur et, comme s'ils n'avaient rien souffert, ils couraient à leurs pâturages. Ainsi, par la vertu de cette eau, qui avait touché les saintes plaies de Fran-

çois, toute plaie disparaissait, et la peste fuyait loin des troupes.

Autour de la montagne de l'Alverne, avant que le Saint s'y arrêtât, des nuages s'amoncelaient d'où tombait une grêle violente qui ne manquait point de dévaster les fruits de la terre. Mais depuis cette bienheureuse apparition, et au grand étonnement des habitants, la grêle cessa, et la sérénité inaccoutumée du ciel se chargea de publier la grandeur de la vision céleste et la vertu des stigmates qui avaient été imprimés en ce lieu sur le serviteur de Dieu. Une fois que, pendant l'hiver, il voyageait sur l'âne d'un pauvre homme à cause de la faiblesse de son corps et de la difficulté des routes, la neige et l'arrivée de la nuit l'empêchèrent de gagner le lieu où il se rendait, et il dut s'abriter dans le creux d'une roche élevée. Le serviteur de Dieu entendit son pauvre conducteur pousser des gémissements plaintifs et se retourner de tous côtés, comme quelqu'un qui n'est pas assez couvert et que la rigueur du froid empêche de

dormir. François, embrasé de l'amour divin, étendit la main vers lui et le toucha. Chose merveilleuse à coup sûr ! à peine touché par cette main sacrée, tout embrasée du signe séraphique, le froid s'éloigne de cet homme, la chaleur le gagne au dedans de lui-même et au dehors ; on dirait qu'une fournaise ardente le réchauffe. Réconforté aussitôt dans son âme et dans son corps, il dort jusqu'au matin d'un meilleur sommeil, sur les pierres et dans la neige, que dans son lit. C'est ce qu'il assura lui-même. A ces signes certains, on ne peut douter que les sacrés stigmates ne soient l'œuvre de Celui qui, par le ministère de ses anges, purifie, illumine et enflamme les cœurs. On les a vus chasser la peste, rendre au ciel sa sérénité et aux corps leur chaleur ; on verra encore des prodiges plus éclatants après la mort de notre Saint ; nous les raconterons en leur lieu.

Il s'efforçait avec un soin extrême de cacher le trésor qu'il avait trouvé dans un champ ;

mais quoique depuis lors il eût presque toujours les mains couvertes et les pieds chaussés, il ne put empêcher que quelques-uns ne vissent les stigmates de ses mains et de ses pieds. Pendant qu'il écrivait, ils furent vus par plusieurs frères dont la sainteté particulière rend le témoignage irrécusable; et pour plus de sûreté, ce témoignage, ils l'ont confirmé par serment; ils ont juré qu'ils avaient vu et touché les stigmates, à cause de leurs rapports particuliers avec le Saint; ils ont été vus aussi par plusieurs cardinaux qui ont célébré cette faveur miraculeuse dans des proses, dans des hymnes, dans des antiennes qu'ils ont composées et publiées en l'honneur de François, et qui ont ainsi, de vive voix et par écrit, rendu témoignage à la vérité. Le souverain Pontife lui-même, Alexandre VII, prêchant au peuple devant un grand nombre de frères, parmi lesquels je me trouvais moi-même, affirma qu'il avait vu de ses yeux les sacrés stigmates, pendant que le Saint vivait encore. A sa mort, ils furent vus par plus

de cinquante frères et par la pieuse vierge Claire, ainsi que par toutes ses sœurs et par un nombre prodigieux de séculiers, dont plusieurs, comme nous le dirons ailleurs, les baisèrent avec dévotion et les touchèrent de leurs mains, pour confirmer le témoignage de leurs yeux.

Quant à la plaie du côté, il la cacha si bien, que personne ne put la voir que furtivement, tant qu'il vécut. Un frère qui avait coutume de le servir, et qui le faisait exactement, vint le trouver sous le pieux prétexte de changer son habit pour le secouer; il regarda attentivement, vit la plaie de ses yeux, et en connut même la grandeur, en y appliquant avec agilité et adresse trois de ses doigts. Le même moyen réussit également au frère qui était alors son vicaire. Le compagnon du Saint, qui était d'une admirable simplicité, lui frottant les épaules malades pour adoucir ses douleurs, la main qu'il avait passée par le capuchon, ayant atteint par hasard la plaie sacrée, lui causa une grande souffrance. C'est pourquoi il porta de-

puis lors des caleçons qui lui montaient jusqu'aux aisselles, afin de couvrir la plaie de son côté. Les frères qui les lavaient ou qui secouaient de temps à autre sa tunique, trouvant ces vêtements rougis par le sang, connurent d'une manière évidente l'existence de la plaie sacrée, qu'au moment de sa mort, peu de temps après, ils purent contempler de leurs yeux, comme tant d'autres, et vénérer.

Courage donc, intrépide soldat du Christ, porte les armes de ton chef victorieux ; fort et glorifié par ces armes, tu vaincras tous tes ennemis. Porte l'étendard de ton Roi, du Très-Haut, à la vue duquel s'armeront tous ceux qui combattent dans l'armée du Seigneur. Mais porte aussi le sceau du Christ, le Pontife suprême ; ce sceau sacré fera justement accepter de tous, tes paroles et tes actes, comme irréprochables et certains. En effet, à cause des stigmates de Jésus qui honorent ton corps, personne ne peut t'être opposé, et tout vrai fidèle doit te vouer un culte. Par ces signes indubi-

tables, attestés non pas par deux ou trois témoins, ce qui serait assez, mais par des témoins sans nombre, le témoignage de Dieu même est devenu sur toi et par toi trop croyable ; il ne laisse aucun prétexte à ceux qui ne croient pas ; il fortifie les fidèles dans leur foi, les élève dans leur espérance, les enflamme du feu de la charité. Maintenant est vraiment confirmée la première vision dont tu as été favorisé, lorsqu'il te fut dit que, devant être chef dans la milice de Jésus - Christ, tu devais être revêtu d'armes célestes marquées du sceau de la croix.

Maintenant est également confirmée cette autre vision du commencement de ta conversion, dans laquelle tu eus l'âme percée d'un glaive de douleur à la vue attendrissante du Crucifié, et tu entendis une voix provenant de la croix comme du trône élevé où règne Jésus-Christ, et partie du saint propitiatoire, selon ton expression sacrée ; on ne peut plus douter de ces choses ; on les croit, sans qu'il puisse rester de doute à personne.

Quelque temps après ta conversion, cette croix que le frère Silvestre vit sortir de ta bouche, d'une manière merveilleuse, — ces épées croisées traversant ton corps que vit saint Pacifique, — toi-même, que l'angélique Monaldus vit élevé de terre, en forme de croix, pendant la prédication de saint Antoine sur le titre de la croix ; toutes ces visions sont maintenant vérifiées et mises hors de doute ; ce ne sont pas des imaginations et des chimères, ce sont des révélations saintes et certaines, qu'il faut admettre et croire.

Enfin la vision qui te fut montrée dans les derniers temps de ta vie affermit la foi dans les premières, et reçoit à son tour de celles-ci une confirmation sérieuse : j'entends l'image sublime du Séraphin jointe à l'humble aspect du Crucifié qui t'enflamma intérieurement de son amour, pendant qu'il te stigmatisait extérieurement dans ton corps et qu'il faisait de toi un autre ange s'élevant à l'orient, et portant le signe du Dieu vivant.

Voici donc sept apparitions de la croix du Sauveur qui se sont miraculeusement, et en divers temps, manifestées en toi ou autour de toi ; il y a là comme six degrés qui t'ont fait monter au septième, qui est ta couronne, et où tu jouis de ton repos.

En effet, au commencement de ta conversion la croix de Jésus-Christ te fut présentée, et tu l'acceptas. Tu l'as portée ensuite pendant ta vie si exemplaire, sans la quitter jamais, et en montrant aux autres à la porter. D'où il résulte avec une évidence plus claire que la clarté du soleil, que tu as atteint le sommet de la perfection évangélique, et que, par conséquent, cette démonstration que tu offres de la sagesse chrétienne, tracée sur la poussière de ta chair, aucun homme pieux ne la méprise, aucun chrétien vraiment fidèle n'y fait objection, aucun cœur vraiment humble n'y pense légèrement ; parce que c'est Dieu qui a fait cela, et que ce témoignage de son amour doit être accepté par tous.

CHAPITRE XIV

LA PATIENCE DE FRANÇOIS. — SA MORT.

Désormais attaché à la croix avec Jésus-Christ selon la chair et selon l'esprit, François ne brûlait pas seulement pour Dieu d'un amour de Séraphin; mais avec Jésus-Christ il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant donc marcher à cause des clous qui s'étaient formés à ses pieds, et dont l'excroissance dépassait les chairs ordinaires, il faisait traîner son corps impotent par les villes et les bourgs pour exciter les autres à porter la croix de Jésus-Christ. Il disait aussi aux frères : « Mes Frères. commençons à servir le Seigneur notre

Dieu ; car jusqu'à présent ce que nous avons fait, doit être compté pour rien. » Il était aussi tourmenté d'un grand désir de revenir à ses humbles débuts, de servir les lépreux comme au commencement, et de ramener à ses anciens services son corps qui s'affaissait, usé qu'il était par le travail. Sous la conduite de Jésus-Christ, il se proposait de faire de grandes choses. Il portait dans ses membres épuisés un esprit plein de ferveur et de courage, et il espérait encore triompher de l'ennemi dans des luttes nouvelles. Car il n'y a point de place pour la langueur ou la lâcheté, là où le stimulant de l'amour excite toujours à marcher en avant. La chair était en lui tellement d'accord avec l'esprit, et elle obéissait avec tant de promptitude, que, l'homme de Dieu s'efforçant d'atteindre en tout point à la sainteté, non-seulement la chair n'y faisait point obstacle, mais elle essayait même de devancer l'esprit.

Pour accroître la source des mérites de l'homme de Dieu, mérites spirituels, qui tous

ont leur perfectionnement véritable dans la patience, Dieu permit qu'il fût attaqué de maladies si graves et si multipliées qu'à peine lui restait-il un membre du corps où il ne ressentit quelques violentes douleurs. A la suite de ces maladies nombreuses, quotidiennes et incessantes, il en vint au point que, toutes ses chairs étant consumées, il n'eut plus en quelque sorte que la peau adhérente aux os. Ces cruelles douleurs de son corps, ces angoisses, il ne les appelait pas des peines, mais il les nommait ses sœurs. Un jour qu'il les ressentait plus vivement que d'habitude, un frère plein de simplicité lui dit : « Mon frère, priez le Seigneur qu'il vous traite plus doucement, car sa main paraît s'appesantir sur vous plus que vous ne le méritez. » A ces paroles, le Saint se récria, et se plaignit en ces termes : « Si je ne connaissais, mon frère, votre simplicité et la pureté de vos pensées, j'aurais désormais votre société en horreur. Quoi ! vous avez osé juger blâmables les justices de Dieu à mon égard ! » Quoiqu'il

fût brisé par la maladie, il se laissa tomber par terre; ce fut un choc rude et pénible; il s'y prosterna et la baisa humblement, en disant : « Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, de toutes les douleurs que j'endure, et je vous conjure de m'en envoyer cent fois plus, si tel est votre bon plaisir. J'accepterai de tout mon cœur que vous ne m'épargniez pas dans l'affliction, trouvant une consolation surabondante dans l'accomplissement de votre sainte volonté. » C'est pourquoi les frères croyaient voir en lui un autre Job, dont la force d'âme croissait en même temps que la chair s'affaiblissait.

Il connut longtemps d'avance l'époque de sa mort; et, lorsqu'elle fut imminente, il dit à ses frères qu'il allait prochainement quitter la demeure de son corps, ainsi que Jésus-Christ le lui avait révélé. Il y avait deux ans qu'il portait les sacrés stigmates, et c'était la vingtième année de sa conversion. Comme une pierre destinée à être placée dans l'édifice de la céleste Jérusalem, il avait été travaillé

par le ciseau qui taille et qui coupe. C'est la maladie, ce sont les angoisses aiguës des souffrances; or, comme une œuvre malléable, il était arrivé à la perfection sous l'action répétée du marteau des tribulations de toutes sortes. Il demanda à être porté à Sainte-Marie de la Portioncule, afin de rendre à Dieu la vie, là où il avait reçu la grâce. Lorsqu'il y fut, il voulut montrer que bien réellement il n'avait rien de commun avec le monde. Malgré la grave maladie dont il était atteint et qui réunissait toutes les douleurs, dans la ferveur de son esprit, il s'étendit sur la terre nue, dépouillé de tous ses vêtements; de sorte qu'à cette heure suprême, où l'ennemi pouvait essayer de lui livrer un dernier combat, il lutta encore avec lui.

Gisant ainsi par terre, ayant déposé le sac qui lui servait de vêtement, il leva les yeux au ciel suivant sa coutume, et n'ayant en vue que la gloire de Dieu, il couvrit de la main gauche la plaie de son côté droit, afin qu'on ne

pût la voir, et il dit à ses frères : « Pour moi, j'ai accompli ma tâche ; que Jésus-Christ vous apprenne ce que vous avez à faire. » Les frères pleuraient, frappés d'un glaive de douleur. L'un d'eux, que l'homme de Dieu appelait son gardien, devinant son dessein, par une inspiration divine se leva tout à coup et offrit au petit pauvre de Jésus-Christ une tunique, une corde et des caleçons, en lui disant : « Je vous présente ces choses comme à un pauvre ; et vous, recevez-les au nom de la sainte obéissance. Ce fut une grande consolation pour le saint homme ; il tressaillit de joie dans son cœur, en voyant qu'il lui avait été donné d'être jusqu'à la fin fidèle à sa dame et maîtresse, la pauvreté. Levant donc les mains au ciel, il glorifia Jésus-Christ de ce qu'il allait à lui libre et dépouillé de tout. Car tout ce qu'il venait de faire, c'était par amour de la pauvreté, et parce qu'il ne voulait pas même avoir un habit qu'il ne l'eût reçu d'un autre. Il voulut ainsi être semblable à Jésus-

Christ crucifié, qui fut attaché à la croix, pauvre, souffrant et nu. C'est pourquoi, au commencement de sa conversion, il se tint nu en présence de son évêque, et en finissant sa vie il voulut sortir nu de ce monde. Au nom de la charité et de l'obéissance, il enjoignit aux frères qui l'assistaient de le laisser après sa mort étendu nu sur la terre autant de temps qu'il en faut pour parcourir un mille sans se gêner. O homme vraiment chrétien, qui sut se conformer par une imitation parfaite : vivant, au Christ vivant ; mourant, au Christ mourant ; mort, au Christ mort, et qui mérita d'être décoré dans sa chair de stigmates, semblables à ceux du Christ !

Enfin l'heure de son passage approchait ; il fit appeler tous les frères qui étaient dans ce lieu, et après avoir adouci leur peine par quelques paroles de consolation, il les exhorta paternellement à l'amour de Dieu. Il s'étendit dans son discours sur les vertus de patience, de pauvreté et de fidélité à la sainte Église ro-

maine, mettant le saint Évangile bien au-dessus de toutes les autres règles. Ayant alors étendu ses bras en forme de croix, parce que ce signe lui était toujours cher, il imposa les mains à tous les frères qui l'entouraient, et au nom et par la vertu de Jésus crucifié, il les bénit tous, les absents comme ceux qui étaient présents. Il ajouta : « Tous, mes enfants, fortifiez-vous dans la crainte du Seigneur, et demeurez-y fidèles à jamais. Le moment de la tentation et de la tribulation approche ; heureux ceux qui persévéreront dans ce qu'ils ont commencé ! Pour moi, voilà que je m'en vais à Dieu ; et je vous remets à sa grâce. »

Après ces suaves paroles, cet homme si cher à Dieu se fit apporter le livre des saints Évangiles, et demanda qu'on lui lût le passage de l'évangile selon saint Jean qui commence ainsi : *Ante diem festum Paschæ*. Lui-même entonna, comme il put, le psaume : *Voce mea ad Dominum clamavi, voce mea ad Dominum deprecatus sum*. (Ma voix a crié vers le Seigneur ; j'ai

adressé au Seigneur mon humble prière.) Et il alla jusqu'à la fin : *Me exspectant justi, donec retribuas mihi.* (Les justes attendent de vous que vous prendrez en main ma cause.) Enfin tout étant consommé pour lui, cette âme sainte, délivrée de l'esclavage de la chair, se perdit dans l'abîme de la gloire de Dieu, et le bienheureux s'endormit dans le Seigneur.

Un de ses frères et disciples vit cette âme bienheureuse sous l'apparence d'une étoile très-brillante, portée au-dessus de grandes eaux sur une nuée blanche, qui la conduisait droit au ciel ; c'était l'image de l'éblouissante candeur de sa sublime sainteté, qui, avec l'abondance de la sagesse céleste et de la grâce dont son âme était remplie, mérita au saint homme l'entrée du lieu de la lumière et de la paix, où il se repose avec Jésus-Christ pour l'éternité. Le ministre des frères dans la terre du travail était alors le frère Augustin ; c'était un homme consommé en sainteté et en justice ; il touchait au terme de sa vie, et depuis longtemps déjà

il avait perdu la parole. « Attendez-moi , mon père , attendez-moi ; voilà que je viens avec vous , s'écria-t-il. » Les frères s'étonnèrent et lui demandèrent à qui il parlait ainsi ; il leur répondit sans hésiter : « Ne voyez-vous pas notre père François qui va au ciel. » Et aussitôt sa sainte âme, s'échappant de son corps, suivit son très-saint père.

En ce temps, l'évêque d'Assise était en pèlerinage au mont Gargan , à l'oratoire de Saint-Michel ; le bienheureux Père François lui apparut la nuit même de sa mort, et lui dit : « Voilà que je laisse le monde et que je vais au ciel. » Le matin donc en se levant, l'évêque raconta ce qu'il avait vu à ceux qui l'accompagnaient ; et s'étant enquis du fait avec soin à son retour à Assise , il acquit la certitude qu'à l'heure même où il avait eu sa vision , le bienheureux Père avait quitté ce monde. — Quand il mourut, la nuit était presque venue, — et des alouettes, sorte d'oiseaux qui aiment la lumière et qui détestent l'ombre des crépus-

cules , parurent en très - grand nombre au-dessus de la maison : pendant longtemps elles voltigèrent avec une joie inaccoutumée, à la gloire du Saint qui avait l'habitude de les inviter à louer Dieu , lui rendant ainsi un hommage aussi gracieux qu'il était éclatant.

CHAPITRE XV

LA CANONISATION DE SAINT FRANÇOIS ET LA TRANSLATION DE SON CORPS.

François, le serviteur et l'ami de Dieu, le fondateur et le chef des Frères Mineurs, le grand maître de la pauvreté, la règle de la pénitence, le héraut de la vérité, le miroir de la sainteté, le modèle de la perfection évangélique, François marcha, avec l'aide de la grâce, sans faiblir jamais, de progrès en progrès, depuis le premier jour de sa carrière jusqu'au dernier. Cet homme prodigieux, d'autant plus riche en grâces, qu'il se fit plus pauvre des biens de la terre, d'autant plus élevé, qu'il fut plus humble, plus fort, qu'il

se mortifia davantage, plus sage, qu'il fut plus simple de cœur, cet homme, extraordinaire par la pureté de toute sa vie, le Seigneur s'était plu à le faire grand aux yeux des hommes pendant qu'il accomplissait sa destinée mortelle ; mais cette grandeur ne fut que le prélude de celle qui lui était réservée après sa mort. Au sortir de ce monde, en effet, entrant dans la sainte maison de son éternité, et buvant désormais avec plénitude les eaux sacrées de la fontaine de vie, il laissait sur son corps des signes certains de sa gloire future. Cette chair sanctifiée, qui avait été crucifiée avec ses vices, était devenue une créature nouvelle. Cette créature, par un privilège unique, portait l'empreinte divine de la passion de Jésus-Christ, tandis que, par la nouveauté même du prodige, qui n'avait pas d'exemple sur la terre, elle offrait l'image de la résurrection. On voyait sur ses membres bienheureux des clous parfaitement marqués et formés de sa chair même par une vertu

divine ; ces clous faisaient tellement partie de lui-même , que , quand on les pressait d'un côté , aussitôt l'extrémité opposée ressortait et manifestait cette pression ; c'était d'un bout à l'autre une même chair , une chair ferme et continue. On trouva aussi sur son corps l'empreinte très-visible d'une plaie latérale qui n'était point un accident ou le fait volontaire des hommes , plaie en tout semblable à la blessure faite par la lance dans le côté du Sauveur Jésus , laquelle mit sur le Seigneur lui-même le sceau à la rédemption et à la régénération de l'humanité. Les clous avaient la couleur noire du fer ; mais la plaie du côté était vermeille , et la contraction des chairs lui avait donné une forme en quelque sorte orbiculaire ; elle faisait à la vue l'effet d'une fort belle rose. Quant au reste de son corps , qui tirait sur le noir tant par sa constitution même qu'à cause de son état d'infirmité , il avait retrouvé une éclatante blancheur ; c'était la beauté d'une seconde naissance. Ses

membres étaient souples et maniables ; on aurait cru toucher les membres d'un jeune enfant ; ils en avaient la mollesse, et indiquaient bien en effet l'innocence de l'enfance. Cette chair si blanche, ces membres qui tendaient à noircir, la plaie du côté, qui ressortait comme une rose brillante, ces couleurs diverses, produisant une variété et une beauté vraiment célestes, répandaient dans les âmes une grande suavité et excitaient l'admiration de tous les spectateurs.

Les enfants de saint François pleuraient la perte d'un si bon père ; mais à leur douleur se mêlait une joie bien douce, quand ils pouvaient baiser pieusement sur lui les stigmates du Sauveur. La grandeur du miracle changeait leurs gémissements en jubilation, et les jetait même dans une sorte de stupeur. C'était, pour tous ceux qui en étaient témoins, un spectacle bien nouveau, bien étonnant, en même temps que c'était un affermissement pour leur foi, un motif puissant de s'attacher

à Dieu. C'était aussi, pour ceux qui entendaient les récits qui se faisaient, un grand sujet d'admiration et un grand désir de voir ces merveilles à leur tour. Aussitôt qu'on eut appris la mort de notre bienheureux Père, et que se fut répandu le bruit du miracle qu'il portait sur lui, le peuple accourut, voulant voir de ses yeux ce que la raison ne lui permettait pas de révoquer en doute, et pour témoigner de sa joie en même temps que de son affection. Un grand nombre d'habitants d'Assise furent donc admis à contempler de leurs personnes les sacrés stigmates, et à y coller leurs lèvres. L'un d'entre eux, homme d'épée et très-versé dans les lettres, qui jouissait d'un grand renom de prudence et de science, cet homme, nommé Jérôme, avait des doutes sur la réalité des stigmates ; il était, comme Thomas, incrédule. Il touchait donc et pressait, avec d'autant plus d'ardeur et de force, en présence des frères et de plusieurs laïcs, les clous, les pieds et les mains du

Saint ; il palpait aussi la plaie du côté. Par cet examen il arrivait à se délivrer et à délivrer les autres de toute espèce de doute, de sorte qu'il fut ensuite un témoin constant, à toute épreuve, de la vérité du fait des stigmates, et qu'il l'attesta même avec serment.

Les Frères et les enfants de saint François, qui avaient été appelés à assister à la mort de leur père, passèrent, avec la masse du peuple, la nuit où il trépassa à louer le Seigneur ; ils ne paraissaient pas célébrer des obsèques, mais plutôt faire une veille en l'honneur des anges. Dès le matin, la foule, qui était accourue, prit des branches d'arbres, et elle porta, des cierges allumés à la main, au milieu du chant des hymnes et des cantiques, le corps du Saint à Assise. En passant par l'église Saint-Damien, où était alors recluse avec ses compagnes la noble vierge Claire, aujourd'hui glorifiée dans le ciel, le cortège s'arrêta quelques instants. On présenta le corps couvert de fleurs à voir et à baiser aux saintes filles. Con-

tinuant ensuite la marche au milieu des acclamations, on arriva à la ville et on déposa avec un profond respect dans l'église Saint-Georges le précieux trésor qu'on portait.

C'est là que, tout petit enfant, François avait appris les éléments des lettres humaines ; c'est là que plus tard il prêcha pour la première fois ; c'est là enfin qu'il a fait la première station de son repos.

Du reste, le bienheureux François a passé de ce monde à Dieu l'an de l'Incarnation 1226, le 4 des nones d'octobre, le samedi, vers le soir. Il fut enterré le lendemain, dimanche.

Désormais face à face avec Dieu, et illuminé sans interruption de la divine lumière, le Bienheureux manifesta son pouvoir et sa bonté par des prodiges nombreux ; sa sainteté, qui pendant sa vie s'était fait connaître au monde et l'avait édifié par les exemples d'une justice si haute, fut ainsi confirmée du haut du ciel, où il règne désormais avec Jésus-Christ, par

les miracles que la puissance divine opéra par son intercession.

Les miracles qui s'accomplissaient en tous lieux, les bienfaits nombreux et considérables obtenus, lorsqu'on l'invoquait, excitaient la piété d'un grand nombre de fidèles envers Jésus-Christ, et inspiraient pour le Saint une dévotion toujours croissante. C'était un concert de louanges, et les faits parlaient aussi haut que les discours. Les oreilles du Souverain Pontife Grégoire IX furent bientôt frappées du bruit de tant de merveilles. Le même Pontife avait connu François; et non-seulement, à cause des prodiges qui s'opéraient depuis sa mort, mais d'après ce qu'il avait vu lui-même de ses yeux et touché de ses mains pendant la vie de l'homme de Dieu, il ne pouvait douter de sa sainteté, il ne pouvait n'être pas certain qu'il était glorifié dans le ciel par le Seigneur. Donc pour remplir sa charge de vicaire de Jésus-Christ, il pensa à élever sur la terre celui qui était déjà grand dans le ciel,

en autorisant canoniquement le culte qu'on lui rendait déjà. Pour donner toute force à la déclaration solennelle qu'il voulait faire de la gloire du Saint, le chef de l'Église réunit en commission ceux des cardinaux qui paraissaient moins favorables à ce grand acte et leur fit livrer à examiner les miracles déjà recueillis et attestés. Cet examen ayant été fait avec soin, les faits produits furent approuvés par tous les juges ; et alors, de l'avis unanime de ses frères, des cardinaux et de tous les prélats qui composaient alors la cour romaine, le Pape déclara qu'il y avait lieu de canoniser le vénérable François.

Donc l'an de grâce 1227, le 17 des calendes d'août, c'était un dimanche, Grégoire IX se rendit de sa personne à Assise ; et là, en ce jour béni, avec une grande solennité qu'il serait trop long de décrire ici, il inscrivit notre bienheureux Père au nombre des Saints.

Trois ans plus tard, en 1230, le 8 des

calendes de juin, tous les frères étant réunis à Assise en chapitre général, on transféra son corps sacré dans l'église construite en son honneur. Pendant cette translation, Jésus-Christ, avec lequel le bienheureux corps portait des traits physiques d'une si touchante ressemblance, daigna opérer plusieurs miracles propres à attirer les cœurs au Seigneur. Pendant sa vie il avait eu la vertu de plaire à Dieu et de s'en faire aimer; comme Énoch, il avait été ravi au paradis dans la contemplation, tout mortel qu'il était encore; comme Élie, l'ardeur de sa charité l'avait porté au ciel dans un char de feu. Maintenant il était placé parmi les fleurs célestes des jardins éternels. N'était-il pas convenable que ses ossements bénis, en quittant leur place, réjouissent la terre par de nouvelles merveilles?

Comme l'homme de Dieu avait brillé pendant sa vie par des prodiges de vertu, ainsi depuis le jour de sa mort jusqu'aujourd'hui, dans les diverses parties du monde il brille

par les miracles qu'il plaît à la puissance divine d'opérer pour le glorifier. Car sa protection a valu des secours et des remèdes aux aveugles, aux sourds, aux boiteux, aux hydro-piques, aux paralytiques, aux possédés du démon, aux lépreux, aux noyés, aux captifs. Il n'y a point de maladies, de besoins et de dangers qui ne trouvent en lui soulagement et protection. Il faut ajouter la résurrection de plusieurs morts. Ces merveilles, qui glorifient saint François, font connaître au monde la vertu de Dieu, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Amen.

RELATION

DE QUELQUES MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT FRANÇOIS
APRÈS SA MORT.

Nous ajoutons, dit saint Bonaventure, à la vie de saint François le récit de quelques-uns des miracles qui ont suivi la mort de l'homme de Dieu ; nous commençons par la merveille des sacrés stigmates.

A L'HONNEUR DE DIEU ET A LA GLOIRE
DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE, SAINT FRANÇOIS.

Des procès-verbaux ont été dressés de quelques-uns des miracles qui ont suivi la glorification de notre Père dans le ciel ; j'ai pensé qu'il fallait d'abord rapporter celui de ces miracles dans lequel apparaît plus clairement la vertu de la croix de Jésus, dans lequel cette croix bénie est plus hautement glorifiée. Fran-

çois, cet homme extraordinaire, brilla d'un éclat encore plus grand, lorsqu'il apparut au monde enrichi d'une grâce particulière qui n'avait été accordée, dans les siècles passés, à aucun autre serviteur de Dieu : je veux parler des sacrés stigmates dont il fut honoré, et qui donnèrent à son corps mortel la figure et la ressemblance du corps de Jésus-Christ. Tout ce qu'une langue humaine pourrait publier de cette faveur divine, serait au-dessous des louanges qu'elle appelle de notre part.

Il faut dire que toute l'application de François, tout son zèle, tant dans la vie publique que dans la retraite, le tenait attaché à la croix du Sauveur. Pour que le sceau de la croix, imprimé sur son cœur le premier jour de sa conversion, s'imprimât aussi extérieurement sur son corps, il se couvrit de la croix elle-même, prenant un habit de pénitent qui figurait une croix. Ainsi son esprit avait intérieurement revêtu Jésus crucifié, et son corps portait les armes de la croix ; le signe avec lequel le Sauveur avait vaincu les puissances de l'enfer, ce signe, il en couvrit sa milice pour combattre le combat du Seigneur. Dès le prin-

cipe, lorsqu'il commençait à s'armer pour le service de Jésus crucifié, des merveilles nombreuses, merveilles de la croix, s'accomplirent et brillèrent dans le nouveau soldat de Jésus-Christ; ceux qui étudieront sa vie, connaîtront avec détail ces merveilles; ils verront comment l'apparition sept fois répétée de la croix du Sauveur conquit à cette croix adorable sa pensée, ses affections, tous ses efforts; comment son amour surhumain et vraiment extatique le transforma enfin et le fit à la ressemblance et à l'image de Dieu crucifié. Le Roi des rois, miséricordieux, bien au delà de tout ce qu'on peut imaginer, pour ceux qui l'aiment, voulut que François portât sur son corps les insignes de la croix, afin que son serviteur, qui avait été prévenu par la grâce d'un amour héroïque de la croix, fût honoré d'une manière insigne par la croix elle-même.

Pour établir d'une manière irréfragable la vérité du prodige étonnant qui nous occupe, il y a non-seulement les attestations de témoins oculaires, de témoins qui ont touché et palpé les plaies, témoins mille fois dignes d'être crus; mais il y a, après sa mort, des apparitions

merveilleuses, des preuves qui brillent d'un tel éclat, qu'elles ne laissent place à aucun doute, à aucun nuage dans l'esprit. En effet, Grégoire IX, d'heureuse mémoire, dont le Saint avait prédit l'élévation à la papauté, avant de placer le Saint, marqué des stigmates de la croix, au nombre des Saints, nourrissait un scrupule et des doutes relativement à la plaie du côté. Or, pendant la nuit, c'est le Pape lui-même qui le raconte; le bienheureux François lui apparut, portant sur son visage un certain mécontentement; il lui reprocha son hésitation, et levant son bras droit, il découvrit la blessure du côté, et lui demanda un vase pour recevoir le sang qui en coulait. Le Souverain Pontife, dans cette vision, approcha le vase demandé, qui lui parut se remplir jusqu'au bord du sang que rendait la plaie ouverte sur le corps du Saint. A la vue de ce miracle, le Pape passa aux effusions d'une dévotion sans pareille, et fut pris d'un zèle si ardent pour l'honneur de François, qu'il ne pouvait souffrir en aucune manière que, dans l'égarement d'une orgueilleuse présomption, on osât parler contre les glorieux stigmates du Saint; et même si une parole était

prononcée dans ce sens, il la reprenait avec sévérité.

Un Frère Mineur de grande piété et de renommée, qui avait été jusque-là absolument persuadé de la réalité des sacrés stigmates, fut pris de je ne sais quels doutes, pendant qu'il étudiait humainement la raison et les motifs du prodige. Or durant plusieurs jours ce combat intérieur, ces doutes agitèrent son repos. Saint François lui apparut pendant son sommeil ; il avait les pieds couverts de boue, et il montrait une sévérité qui n'excluait pas l'humilité et une colère patiente. Il lui dit : « Que signifient ces oscillations et ces combats ? que signifient ces misérables doutes ? Voyez mes mains et mes pieds. » Le frère voyait bien les mains crucifiées, mais il ne voyait pas les stigmates sur ses pieds recouverts par la boue. « Otez, dit-il, de dessus mes pieds la boue qui les couvre, et reconnaissez la place des clous. » Il lui parut qu'il lui prenait les pieds avec dévotion, qu'il les nettoyait et qu'il touchait les plaies de ses mains. Mais à l'instant il s'éveille, des larmes inondent son visage ; ses premières idées en

quelque sorte obscurcies et salies, il les purifie dans ses pleurs et par l'aveu de ses fautes.

A Rome, une dame recommandable par sa vie et par la noblesse de sa famille, avait pris saint François pour son patron, et elle avait dans le secret de son appartement l'image du Saint devant laquelle elle avait coutume de l'invoquer. Or un jour qu'elle vaquait à l'oraison, considérant sa pieuse image, elle s'aperçut que les sacrés stigmates n'y étaient pas indiqués, ce qui l'affligea et l'étonna beaucoup. Et pourtant il n'y avait rien de bien étonnant à ce qu'une peinture ne portât pas ce que le peintre n'y avait pas mis. Pendant plusieurs jours elle rechercha avec inquiétude quelle pouvait être la cause du défaut qu'elle avait trouvé dans son tableau ; et voilà que tout à coup les stigmates s'y montrèrent comme elles ont coutume d'être indiquées dans toutes les autres représentations du Saint. La pieuse dame, effrayée, appela sa fille, personne toute livrée au service de Dieu ; elle lui demanda si jusque-là elle avait remarqué que l'image de saint François n'eût pas porté les sacrés stigmates ; elle affirma et jura que cette peinture n'avait point

porté les signes sacrés en question jusqu'à ce jour, quoiqu'elle parût les porter dans le moment présent. Mais comme l'esprit humain est souvent son propre tentateur et se pousse lui-même à sa chute, en mettant en doute la vérité, voilà qu'une hésitation pénible pénétra dans le cœur de cette dame, et elle pensa que peut-être sa peinture était dès le principe telle qu'on la voyait maintenant. Mais Dieu, pour conserver sa force au premier prodige, en ajouta un second : à l'instant les stigmates disparurent, l'image exista de nouveau sans les marques précieuses qui lui avaient déjà manqué, de sorte que le second miracle devint la preuve du premier.

En *Catalonia*, près d'*Illada*, un homme nommé Jean, qui était fort dévot à saint François, passait un soir par un chemin où étaient tendus des pièges propres à donner la mort, pièges dirigés, non pas, il est vrai, contre celui que nous venons de nommer, et qui n'avait pas d'ennemis, mais contre un autre individu qui lui ressemblait beaucoup, et qui se trouvait en ce moment dans sa compagnie. Celui qui avait préparé l'embûche se montra

subitement, et comme il croyait tenir son ennemi dans la personne de Jean, il le frappa si bien et à tant de reprises qu'il le couvrit de plaies et qu'il ne lui resta aucune espérance de recouvrer la santé. En effet, le premier coup qui lui avait été porté lui avait presque totalement détaché l'épaule du corps et enlevé le bras; un autre coup l'avait touché au-dessous de la mamelle et lui avait fait une telle ouverture, que le souffle, qui sortait par là, éteignait six chandelles allumées et réunies ensemble. L'avis du médecin était que sa guérison était impossible; déjà la gangrène se mettait aux plaies, et elles exhalaient une puanteur si affreuse, que sa femme ne pouvait la supporter. Il se tourna donc vers le bienheureux François, qu'il pria de toute son âme, et que déjà dans le moment même où on le frappait, il avait invoqué avec confiance ainsi que la bienheureuse Vierge Marie. Étendu solitaire sur son lit de douleur, il répétait et répétait encore le nom de François; tout à coup il croit voir entrer par la fenêtre un homme revêtu de l'habit des Frères Mineurs. Ce frère lui dit en l'appelant par son nom : « Tu as eu confiance en moi ; c'est pour-

qu'oi le Seigneur te sauvera. » Le malade lui demanda qui il était ; il répondit qu'il était François. Aussitôt se mettant à l'œuvre, il détacha les ligatures des plaies du blessé, et il parut les oindre avec un onguent. Mais dès qu'il sentit le contact salutaire de ces mains sacrées qui pouvaient le guérir par la vertu des stigmates, la corruption disparut, les chairs reprirent leurs formes, les plaies se fermèrent, et le malade fut rendu à sa santé première. Ce bienfait octroyé, François s'éloigna. Quant à Jean, ayant la conscience de sa guérison, il publiait avec bonheur, à haute voix, les louanges de Dieu et du bienheureux François. Il appela sa femme ; elle accourut, et le voyant debout, lui qu'elle comptait voir enterrer le lendemain, elle fut épouvantée et frappée de stupeur ; elle remplit tout le voisinage de ses clameurs. Son monde accourant à ses cris, on prit pour un accès de frénésie l'attitude du malade, et on voulut le remettre dans son lit. Lui, de son côté, résistait à leurs efforts, déclarait et montrait qu'il était rendu à la santé. Ils furent tellement étonnés, qu'ils parurent avoir tous perdu

l'esprit ; ils croyaient être le jouet d'une scène fantastique. Ils ne pouvaient croire à ce qu'ils voyaient : la guérison parfaite d'un homme qu'un instant auparavant ils avaient vu couvert de plaies hideuses, et presque tombé en putréfaction. Mais l'homme rendu à la vie leur parla, et leur dit : « Ne craignez rien, et ne pensez pas que vous soyez le jouet d'une vaine apparence. Saint François vient de quitter ce lieu, où, par le toucher de ses mains bénies, il m'a parfaitement guéri de mes blessures. Le bruit de ce miracle se répandit, et tout le peuple accourut ; voyant dans ce prodige la vertu des stigmates du bienheureux François, tous étaient dans l'admiration et la joie : et ils se répandaient en louanges sur l'heureux stigmatisé des plaies de Jésus-Christ. François venait de s'éteindre sur la terre, et il était désormais réuni à son Sauveur ; dans une miraculeuse manifestation de sa présence, et par le doux contact de ses mains sanctifiées, il rendit la santé à un homme mortellement blessé, parce qu'il portait sur lui les stigmates de Celui qui, mort miséricordieusement, et merveilleusement ressuscité, a guéri le genre

humain tout entier de ses blessures , l'a relevé à demi mort par la vertu de ses plaies sacrées.

A Potentia, ville d'Apulie, il y avait un ecclésiastique nommé Roger, homme recommandable et chanoine de l'église principale. Ce chanoine était malade, et il entra pour prier dans l'église où l'on avait placé une image du bienheureux François portant les saints stigmates : il se prit à douter de ce prodige extraordinaire comme d'une chose inouïe et tout à fait impossible. Tout à coup, pendant que son esprit malade roulait ces vaines pensées, il se sentit gravement blessé dans le creux de la main gauche, et cela malgré le gant qu'il portait ; il entendit parfaitement le coup qui le frappait, comme si une flèche lancée de son arc était venue lui percer la main. Étonné de ce bruit et souffrant de sa blessure, il retira son gant pour voir de ses yeux ce qu'il avait ressenti par le tact, et entendu de ses oreilles. Il n'avait reçu dans la main aucun coup avant ce moment-là ; et cependant il y remarqua une plaie, comme si une flèche était venue se fixer en cet endroit ; et cette plaie le brûlait au point qu'il dut craindre une défaillance.

Chose étonnante ! le gant ne portait aucune trace de ce qui s'était passé, et le châtimeut de la pensée secrète et indévote de son cœur demeurait aussi secret que la faute elle-même. Pendant deux jours le chanoine se plaint et crie miséricorde. Poussé par une douleur atroce, il explique à tous son incroyance ; bientôt il confesse l'existence des stigmates dans François, il abjure ses doutes passés, et fait serment de ne plus leur donner place en son esprit. Il supplie le Saint, par les sacrés stigmates eux-mêmes, de lui être secourable, et il arrose ses prières d'un fleuve de larmes.

Chose non moins étonnante ! en déposant son incrédulité, il est délivré de son mal ; la guérison de l'esprit est suivie immédiatement de celle du corps. La douleur s'apaisa complètement, la fièvre brûlante fit place à une douce fraîcheur ; il ne resta plus aucun indice de la blessure ; et l'infirmité cachée de l'esprit, par une permission miséricordieuse de Dieu, fut guérie, dès que la chair elle-même le fut, de sorte que le salut de l'une entraîna celui de l'autre.

Cet ecclésiastique devint un homme pieux

envers Dieu , dévoué à saint François et aux Frères Mineurs. Des serments solennels attestèrent la vérité de ce miracle éclatant , et l'évêque le confirma de son sceau , et nous en avons reçu nous-même un récit certifié.

Il ne saurait donc plus rester de doute , d'ambiguïté sur l'existence des sacrés stigmates. Se rencontrerait-il un œil mauvais et jaloux touchant la bonté de Dieu ? Qui oserait penser qu'un don si merveilleux ne convient pas à sa miséricorde ? Certes , si l'amour séraphique de François s'emparait de beaucoup de membres de la famille chrétienne pour les unir comme lui à Jésus-Christ , leur chef , en sorte que , pendant la vie militante , ils fussent trouvés dignes d'une pareille armure , et dans le ciel dussent être élevés à la même gloire , certes , il n'y a personne qui , jouissant de sa raison , ne dirait pas qu'il y a là un grand intérêt pour la gloire du Sauveur.

LES MORTS RESSUSCITÉS.

Dans le bourg de Mont-Marino , près de Bénévent , une femme qui avait une grande

dévotion à saint François subit le sort réservé à tous les hommes : elle mourut. Des clercs en grand nombre se réunirent la nuit à la maison mortuaire pour célébrer les obsèques et pour chanter des psaumes et des prières; voilà que subitement, à la vue de tous les assistants, la défunte se leva sur son lit, et s'adressant à un des prêtres présents, son parrain, à ce qu'il paraît, elle lui dit : « Je veux, mon père, me confesser. Morte, j'étais réservée au tourment d'une prison cruelle, parce que je n'avais pas confessé un péché que je vais vous avouer. Mais à la prière de saint François, pour qui j'ai eu toute ma vie une grande dévotion, il m'a été accordé de rentrer dans mon corps afin de pouvoir compléter ma confession et mériter la vie éternelle. En votre présence, dès que mon péché aura été avoué et absous, j'irai au repos qui m'est promis. » Elle se confessa donc en tremblant au prêtre, qui tremblait lui-même, et, après l'absolution prononcée, elle se remit tranquillement dans son lit, et s'endormit heureusement dans le Seigneur.

Dans le bourg de Pennaco, aux montagnes de la Pouille, un père et une mère avaient une

filles unique, encore jeune et qu'ils aimaient tendrement. Une maladie grave la conduisit à la mort ; ses parents, qui n'espéraient pas une autre héritière, se regardaient comme morts avec leur fille. Les amis et les collatéraux se réunirent pour ces lamentables funérailles ; la mère gisait abîmée dans une inexprimable douleur ; sa tristesse était à son comble et elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. Cependant saint François, seul avec un de ses compagnons, apparaît à cette mère désolée ; elle lui avait voué une grande dévotion ; il voulut la visiter, et il lui dit avec une pieuse affection : « Ne pleurez pas ; car le flambeau de votre vie, que vous estimez éteint, se rallumera par mon intercession. » La mère se lève sur-le-champ, et racontant à tous ce que le Saint lui a promis, elle ne permet point qu'on enlève le corps de sa fille défunte. Mais elle invoque saint François avec une foi complète, et saisissant de ses mains sa fille morte, elle la soulève vivante et guérie ; tout le monde la voit et admire le miracle qui vient de s'accomplir.

Des frères de Noceria demandaient à un habitant du pays, nommé Pierre, un chariot dont

ils avaient besoin pour quelques moments; il leur répondit en insensé, les accablant d'injures à cause du service qu'ils lui demandaient, et blasphémant le nom de François à l'occasion de l'aumône qu'on implorait en l'honneur du bienheureux. Cet homme se repentit aussitôt de sa folie; car la peur le saisit; il craignit la punition du Ciel, qui en effet ne se fit pas attendre : à l'instant son fils aîné tomba malade et expira bientôt après. Son père infortuné se roulait sur la terre, et ne cessant d'invoquer saint François, il s'écriait : « C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai mal parlé; c'était sur moi, sur moi-même que devait tomber le châtiment. O grand saint, rendez à mon repentir ce que vous m'avez enlevé à cause de mon impiété. Je me donne à vous, je m'offre à vous servir en toutes choses. Je ne cesserai d'offrir à Jésus-Christ, pour l'honneur de votre nom, des sacrifices de louanges et d'actions de grâces. » Miracle bien grand ! à ces paroles, l'enfant se leva, et demandant qu'on cessât de pleurer, il dit qu'il a quitté son corps, et qu'il l'a repris par l'intercession de François.

Un notaire de Rome avait un enfant à peine

âgé de sept ans ; cet enfant voulait obstinément suivre sa mère qui se rendait à l'église de Saint-Marc ; celle-ci exigeait au contraire qu'il restât à la maison. L'enfant , contrarié , se jeta par une fenêtre sur le pavé , où la commotion fut telle , que sa mort fut instantanée. La mère , qui n'avait encore fait que quelques pas dehors , au bruit de la chute de son fils soupçonna son malheur et revint en courant. En voyant ce cher enfant dans un si triste état et perdu pour elle d'une manière si inattendue , elle se déchira de ses propres mains , elle poussa des cris lamenteux , et tout le voisinage s'unit à sa douleur. Un frère mineur du nom de Rabo passa par là ; il s'y rendait avec l'intention de prêcher. Il s'approcha de l'enfant , et en homme de foi il dit au père : « Croyez-vous que saint François pourrait rappeler votre fils d'entre les morts à cause de l'amour dont il n'a cessé d'être animé envers Jésus-Christ , mort sur la croix pour rendre la vie aux hommes ? » Le père répondit qu'il le croyait fermement , et il déclara qu'il se mettait à perpétuité au service du Saint , s'il obtenait de Dieu par ses mérites une telle faveur.

Le frère se prosterna avec son compagnon , et implora la puissance de Dieu , exhortant tous les assistants à prier avec lui. Bientôt l'enfant commença à remuer quelque peu ; puis il ouvrit les yeux , étendit ses bras , se leva , et enfin , en présence de tous les assistants , il se mit à marcher sain et sauf. Par la vertu miraculeuse du Saint il était rendu en même temps à la vie et à la santé.

Dans la ville de Capoue , sur les rives du Volturno , un enfant jouait avec d'autres enfants. Il se laissa imprudemment tomber dans le fleuve , et , entraîné par le courant , il fut bientôt enseveli sous le sable. Ses camarades se mirent à crier , et une grande multitude accourut sur les lieux. Or tout ce peuple suppliait le bienheureux François et le conjurait dévotement par ses mérites de prendre en pitié un père qui lui était dévoué , et de vouloir arracher leur enfant à la mort. En ce moment un nageur qui se tenait à distance , ayant entendu les clameurs qu'on poussait loin de lui , s'approcha ; après de longues recherches , et lorsqu'il eut invoqué le secours du bienheureux François , il trouva enfin le lieu où le

limon du fleuve avait recouvert le cadavre de l'enfant et lui avait fait une sorte de tombeau. Continuant ses efforts, il le tira de cette position, et ne put s'empêcher de gémir en le voyant sans vie. Mais le peuple, qui ne pouvait s'arracher à ce triste spectacle, quoiqu'il vit bien que le jeune noyé était mort, cependant versant des larmes et poussant des gémissements, ne cessait de s'écrier : « Saint François, rendez un enfant à son père. » Les Juifs eux-mêmes, qui étaient accourus avec d'autres, émus de pitié, disaient : « Saint François, rendez cet enfant à son père. » A la fin, subitement, au milieu des cris de joie et d'admiration de la foule, l'enfant se leva parfaitement rendu à lui-même, et se fit immédiatement conduire à l'église Saint-François, afin de déposer au pied de son autel les actions de grâces qu'il lui devait ; car il avait conscience que c'était la vertu du Saint qui l'avait miraculeusement retiré des ténèbres de la mort.

A Suessa, dans la rue des Colonnes, une maison s'écroura tout à coup et couvrit de ses ruines un jeune homme qui fut tué. Des hommes et des femmes même, au bruit que fit

la chute de la maison, accoururent de tous points ; ils écartèrent les bois et les pierres , et enfin purent rendre à la triste mère le cadavre de son fils. Celle-ci éclatait en sanglots , et , autant qu'elle pouvait , poussait cette douloureuse prière : « Saint François , saint François , rendez-moi mon fils. » Et non-seulement la mère , mais tous les assistants , priaient le Saint avec elle ; mais comme il ne se manifestait ni voix ni sentiment , ils placèrent le cadavre sur un lit , attendant le lendemain pour l'enterrer. La mère , qui espérait en Dieu , à cause des mérites du Saint , fit le vœu de couvrir son autel d'une nappe nouvelle , s'il rappelait son fils à la vie ; et voilà que , vers minuit , le jeune homme commença à remuer ; ses membres reprirent leur chaleur naturelle. Il se leva plein de vie ; alors il se répandit en actions de grâces , et il convia le clergé , ainsi que le peuple , à louer Dieu avec lui , et à bénir le bienheureux François.

Un autre jeune homme , nommé Gerlaudinus , originaire de Raguse , était allé au temps des vendanges se joindre aux vendangeurs. Il se tenait sous le pressoir dans la cuve destinée

à recevoir le vin, dans le but d'emplir les outres. Tout à coup des pierres énormes, ébranlées par des pièces de bois qui allaient frapper contre elles, tombèrent sur sa tête et lui portèrent un coup mortel. Son père courut aussitôt à son fils ; désespérant de sa vie, il ne le secourut point, il le laissa sous le poids qui l'accablait. Les vendangeurs accoururent bientôt, entendant une clameur immense et des cris lugubres. Partageant la douleur du père, ils retirèrent de cette triste position le jeune homme, désormais sans vie. Mais le pauvre père, prosterné aux pieds du Sauveur, le pria humblement par les mérites de saint François, dont on allait célébrer la fête, de daigner lui rendre son fils. Ses prières étaient des gémissements ; il promettait des œuvres pies, il s'engageait à visiter avec son fils le corps du Saint, s'il était rendu à la vie. Par un véritable prodige le jeune homme, qui avait eu tout le corps meurtri, recouvra la vie et une santé parfaite. Il se leva plein de joie devant tout le monde, adressant des reproches à ceux qui le plaignaient, et déclarant qu'il ne devait l'existence qu'aux suffrages de saint

François, que la vie lui avait été rendue par lui.

Il ressuscita un autre mort en Allemagne. Au temps de la translation du corps du Saint, notre seigneur le pape Grégoire IX certifia lui-même ce miracle par des lettres apostoliques à tous les Frères Mineurs qui étaient venus tant à la translation susdite qu'au chapitre général qui avait été convoqué à cet effet. Ces lettres remplirent les frères d'une grande joie. N'ayant point connu ce fait miraculeux, je n'en ai point écrit les détails. J'ai pensé que le témoignage du souverain Pontife valait mieux que toutes les preuves du monde.

PERSONNES EN DANGER DE MORT DÉLIVRÉES
PAR SAINT FRANÇOIS.

Dans le voisinage de Rome, un gentilhomme du nom de Rodolphe donna dans sa maison l'hospitalité à des Frères Mineurs. Il faisait cet acte de charité d'accord avec sa pieuse épouse, tant pour l'hospitalité en elle-même que comme un hommage à saint François, et par amour pour le Bienheureux. Cette nuit-là,

au haut d'une tour dormait un gardien du château étendu sur un tas de pièces de bois placées sur le bord de la tour ; mais ces pièces de bois se détachèrent les unes des autres, roulèrent en bas, et notre gardien tomba aussi, d'abord sur le toit du palais, et de là sur le sol. Le bruit de cette double chute, du bois et de l'homme, éveilla toute la maison, et on crut que c'en était fait du gardien. Le seigneur et la dame du château, ainsi que les bons frères, accoururent. Quant au gardien qui était tombé du haut de la tour, il était si profondément endormi, que ses deux voyages successifs dans les airs et les secousses de ses repos forcés ne l'avaient point éveillé, non plus que l'agitation et les cris de toute la maison, qui était venue à lui. On le poussa, on le remua avec les mains, et il commença à se plaindre enfin qu'on l'arrachât à un repos délicieux ; il dormait avec bonheur, dit-il, entre les bras du bienheureux François ; mais il connut enfin par le récit qu'on lui en fit l'accident qui lui était survenu. Il se voyait au pied de la tour, après s'être couché sur le sommet, et ne pouvait assez s'étonner de ce

fait, dont il ne s'était point aperçu pendant qu'il s'accomplissait. Il promit, en présence de tout le monde, de faire pénitence à l'honneur de Dieu et de saint François.

Dans le bourg de Poplies, qui est situé en Campanie, un prêtre appelé Thomas s'approcha du moulin de l'église, qui était à réparer, marchant sans précaution sur le bord du canal, d'où un courant impétueux se précipitait dans un gouffre profond. Il tomba tout à coup sur un bois glissant dont la force faisait tourner le moulin. Il gisait attaché à cette pièce de bois, renversé sur le dos, et l'eau lui passait avec violence sur le visage ; cependant il invoquait avec des larmes saint François. Il l'invoquait de cœur, puisqu'il ne pouvait le faire en paroles. Dans cette position critique, qui se prolongeait, ceux qui se trouvaient là désespéraient complètement de le sauver. On poussa donc avec force dans un sens contraire une grande masse d'eau, et le prêtre, ainsi poussé, roulait exténué dans ce déluge. Mais voici qu'un Frère Mineur, revêtu d'une tunique blanche et ceint d'un cordon, le prenant avec une grande douceur par les bras,

le tira hors du fleuve en lui disant : « Je suis François, que vous avez invoqué. » Ainsi délivré, le prêtre Thomas demeurait stupéfait ; il voulait baiser la place où avaient posé les pieds du Saint ; il courait inquiet çà et là, criant à chacun : « Où se trouve-t-il ? Où est-il allé ? Par où a-t-il passé ? » Mais tous les assistants, étonnés et saisis, tombèrent la face contre terre, exaltant les merveilles du Seigneur et les mérites si puissants de son humble serviteur.

Un jeune homme du bourg de Celano était allé dans la campagne pour y cueillir des herbes ; il y avait là un ancien puits couvert et caché à sa surface par une végétation verdoyante. Il ne contenait pas moins de quatre brasses d'eau. Des enfants courant, isolés les uns des autres, à travers les champs, l'un d'eux tomba dans le puits. Pendant que l'abîme retenait son corps, son esprit s'élevait en haut, et il recourait à la protection du bienheureux François ; il criait sans cesse et avec confiance dans sa détresse : « Saint François, secourez-moi. » Les autres enfants, courant à droite et à gauche, et ne voyant pas leur com-

pagnon, remplissaient l'air de leurs cris, du bruit de leurs pas, et même de leurs larmes. Ils découvrirent enfin qu'il était tombé dans le puits. Ils coururent aussitôt au bourg, en poussant des gémissements; ils déclarèrent le malheur et implorèrent du secours. Bientôt ils revinrent avec une grande multitude de personnes. Un homme, se faisant descendre dans le puits à l'aide d'une corde, vit l'enfant à la surface de l'eau n'ayant reçu aucune blessure; et l'enfant, retiré de l'eau, dit à tous les assistants: « Quand je suis tombé, j'ai invoqué immédiatement saint François, qui se présenta aussitôt de sa personne à mon secours. Étendant la main vers moi, il me soutint légèrement et ne me quitta pas qu'il ne m'eût retiré, de concert avec vous, du puits où je m'étais précipité. »

Dans l'église du bienheureux François, à Assise même, l'évêque d'Ostie, qui fut depuis pape sous le nom d'Alexandre, prêchait devant la cour romaine. Une pierre fort pesante et grande en proportion laissée par mégarde sur une tribune élevée et elle-même de pierre, poussée par sa pesanteur, tomba

sur la tête d'une femme. Les assistants estimèrent qu'elle devait être parfaitement morte, et qu'elle avait la tête rompue. Ils la couvrirent donc d'un manteau qu'elle portait sur elle, attendant la fin du sermon pour la sortir de l'église et faire ses funérailles; mais elle cependant, se recommanda avec foi à saint François, devant l'autel duquel elle gisait sans vie. Et voilà que, la prédication étant terminée, la femme se leva devant tout le monde saine et sauve, et ne portant sur elle aucune trace de blessure. Ce qui est plus étonnant, cette personne, qui pendant longtemps jusqu'à cette heure-là même avait souffert d'un mal de tête continuel, fut délivrée désormais de cette infirmité, comme elle en témoigna plus tard.

A Corneto, dans la demeure des Frères, des hommes pieux s'étaient réunis à cause de la fusion d'une cloche. Un petit enfant de huit ans, appelé Barthélemy, apporta une offrande aux frères qui travaillaient. Tout à coup un vent violent ébranla la maison et renversa avec force la porte, qui était grande et lourde, sur le pauvre enfant. Chacun pensa qu'un pareil

poids l'avait écrasé et tué. Il était en effet complètement enseveli sous la charge qui pesait sur lui, et on n'apercevait même rien de son individu. Tous ceux qui habitaient en ce lieu accoururent et s'empressèrent d'invoquer saint François. Le père de l'enfant, dont les membres s'étaient roidis, et qui ne pouvait se mouvoir à cause de sa douleur, offrait par ses vœux et de la voix son fils à saint François. Enfin l'horrible poids fut retiré de dessus la victime, et celui qu'on avait cru mort, comme s'il se fût éveillé d'un doux sommeil, se montra tout joyeux et ne portant sur son corps aucune lésion quelconque. Aussi, lorsqu'il eut l'âge de quatorze ans, il se fit frère mineur. Il devint un littérateur distingué, et fut renommé par ses prédications.

A Léontino, des hommes venaient d'extraire d'une montagne une pierre énorme, destinée à servir de base à un autel dans une église qu'on devait consacrer dans le voisinage à saint François. Quarante ouvriers à peu près employaient des efforts répétés à placer cette pierre sur un chariot, lorsqu'elle se renversa sur l'un d'eux et le couvrit comme d'une pierre

sépulcrale. Les autres, abasourdis par ce malheur, ne savaient que faire, et le plus grand nombre d'entre eux, désespérés, s'en allèrent. Il en resta dix, qui se mirent à invoquer avec tristesse saint François et à le conjurer de ne pas permettre qu'un homme mourût d'une mort si affreuse en travaillant à son service. Puis ils reprennent courage et se mettent à l'œuvre; la pierre cède aussitôt à leurs efforts, et aucun d'eux ne doute que ce succès facile ne doive être attribué à l'assistance de saint François. Leur compagnon se releva parfaitement intact dans tous ses membres; il y a plus, il recouvra une vue parfaite, lui qui l'avait auparavant très-obscurcie. Ainsi tout le monde put comprendre combien dans les cas les plus désespérés, les mérites de François étaient d'une puissante efficacité.

Quelque chose de semblable arriva près de San-Severino, dans la marche d'Ancône. On apportait de Constantinople une pierre immense qui devait servir à la basilique du bienheureux François. Traînée par un grand nombre d'hommes, elle glissa tout à coup de son assiette et tomba sur un des ouvriers. Non-

seulement on le croyait mort , mais on pensait qu'il était moulu ; mais , avec l'assistance du bienheureux François , qui souleva la pierre , il put repousser ce poids énorme et se retira de sa prison bien portant et sans luxation aucune.

Un citoyen de Gaëte , nommé Barthélemy , travaillait avec ardeur à la construction d'une église de saint François. Une poutre mal établie vint à tomber sur lui ; elle lui comprima le crâne ; c'était fort grave , et il sentit que sa mort était imminente ; or , comme c'était un fidèle et pieux chrétien , il fit demander le viatique à un Frère Mineur. Le frère , qui ne pouvait marcher assez vite , vu qu'on croyait le blessé tout à fait sous le coup de la mort , proféra les paroles de saint Augustin et dit : « Croyez , et vous aurez mangé le corps du Sauveur. » La nuit suivante , le bienheureux François lui apparut en compagnie de onze frères , et portant dans son sein un petit agneau. Il s'approcha de son lit et l'appela par son nom : « Barthélemy , ne crains rien : l'ennemi ne prévaudra pas contre toi , l'ennemi qui a voulu t'arrêter dans mon

service ; voici l'Agneau que tu voulais recevoir, et que tu as reçu en effet par tes saints désirs. » Ayant ensuite touché ses plaies de sa main, il lui ordonna de retourner aux travaux qu'il avait entrepris. Il se leva donc dès le matin, et ceux qui l'avaient laissé pour mort, le voyant reparaitre heureux et bien portant, admirèrent cette merveille et en furent stupéfaits. Il ne manqua pas de les convier à honorer le Saint d'un culte sincère et à lui vouer un véritable amour ; il leur exposa à cette occasion son exemple et le miracle dont il était l'objet.

Au bourg de Ceperano, un particulier nommé Nicolas tomba un jour entre les mains d'ennemis atroces. Ils le criblèrent de blessures avec une férocité bestiale, et ils ne cessèrent de frapper leur infortunée victime, que quand ils crurent qu'elle était morte ou sur le point de mourir. Cependant Nicolas, dès les premiers coups qu'il avait reçus, avait crié à haute voix : « François, secourez-moi ; François, venez à mon aide. » Des témoins nombreux, éloignés, et qui ne pouvaient le défendre, entendirent ses supplications. Enfin,

transporté dans sa maison inondé du sang qu'il perdait, il assurait avec confiance que ses blessures ne lui donneraient pas la mort, et qu'il ne ressentait même plus en ce moment de douleurs, parce que saint François l'avait secouru, et qu'il avait obtenu du Seigneur de pouvoir faire pénitence. L'événement confirma cette déclaration; car, lavé du sang qui l'avait couvert, contre toute attente il se trouva guéri.

Le fils d'un personnage noble, dans le bourg de Saint-Géminien, était atteint d'une maladie de langueur. Il désespérait de guérir, et il était réduit à toute extrémité. Le sang coulait de ses yeux comme le sang a coutume de couler de la veine du bras qu'on vient d'ouvrir. Tous les autres indices d'une mort prochaine apparaissaient dans tout son corps. On le tenait pour mort; enfin la faiblesse de la respiration, l'absence de sentiment et de mouvement firent supposer qu'il était passé. Suivant la coutume, les parents et les amis se réunirent pour se communiquer leur douleur. Ils ne s'occupaient plus que de la sépulture; mais le père du jeune homme, prenant confiance au Seigneur, courut à pas précipités à

l'église du bienheureux François qu'on avait construite dans ce même bourg. Il se met une corde au cou et se prosterne humblement contre terre. Dans cette posture il adresse ses vœux à Dieu ; il multiplie ses prières, ses soupirs et ses gémissements, et mérite enfin d'avoir saint François pour patron auprès de Jésus-Christ. Le père revient bientôt à son fils, et, le trouvant rendu à la santé, le deuil fut changé en joie.

Quelque chose de semblable se passa en Catalogne, en faveur d'une jeune fille appelée Tomaris, du nom de sa villa, et en faveur d'une autre encore de la cité d'Ancône. L'une et l'autre étaient arrivées au dernier terme d'une maladie mortelle, lorsque le bienheureux François, invoqué avec foi sur elles par leurs parents, les rendit subitement à une santé parfaite.

Un ecclésiastique du bourg d'Albe, qui s'appelait Matthieu, avait bu un poison mortel, et il en était tellement malade, qu'il ne pouvait plus articuler un mot, et n'attendait plus que sa fin. Un prêtre l'avertit de se confesser, et il ne put en tirer une parole. Pour lui, il priaït

dans son cœur et avec humilité Notre-Seigneur Jésus-Christ de daigner, par les mérites du bienheureux François, l'arracher aux étreintes de la mort. Aussitôt fortifié par le Seigneur, il prononça avec une tendre dévotion le nom de François devant les assistants. Il vomit le poison qu'il avait avalé, et rendit des actions de grâces à son libérateur.

NAUFRAGÉS SAUVÉS.

Des matelots couraient sur la mer de grands dangers, ils étaient éloignés de deux milles du port de Barulitano, et la tempête devenait de plus en plus furieuse. Inquiets pour leur vie, ils jetèrent l'ancre. Mais l'esprit des tempêtes soufflait avec une force toujours plus grande; les câbles se rompaient, les ancres étaient abandonnées, et leur bâtiment courait à l'aventure des bordées incertaines et inégales. Enfin, grâce au Ciel, la mer s'apaisa, et les matelots durent réunir tous leurs efforts pour ressaisir leurs ancres, dont les câbles s'en allaient au loin. Ne pouvant en venir à bout avec leurs

seules forces , ils invoquèrent plusieurs Saints. Ils n'en pouvaient plus , et ils n'avaient pu de tout le jour ressaisir une seule ancre. Il y avait parmi eux un matelot qui de nom s'appelait Parfait, mais qui de fait avait des habitudes fort imparfaites. Il dit avec une sorte de dérision à ses compagnons : « Vous avez invoqué sans succès le secours de tous les Saints. Invoquons ce certain François qui est tout nouveau venu dans le Ciel. Qui sait s'il ne saura pas nous tirer d'affaire dans la mer, et s'il ne nous rendra pas nos ancres perdues ? » Les autres adoptèrent la pensée de Parfait, non par plaisanterie, mais sérieusement, et en lui reprochant même ses paroles légères. Ils firent donc au Saint un vœu spontané; et aussitôt, en un clin d'œil, sans aucune aide, les ancres nagèrent sur les eaux comme si le fer avait changé de nature et était devenu un bois léger.

Un voyageur malade à cause d'une fièvre aiguë qu'il avait déjà essuyée précédemment, venait de l'Orient sur un vaisseau. De lui-même, et par un puissant instinct de dévotion il se portait vers le bienheureux François, et il l'avait choisi pour son avocat auprès du Roi

du ciel. Comme donc il n'était pas encore entièrement quitte de sa maladie et qu'il était dévoré par la soif sans avoir d'eau pour l'éteindre, il se mit à dire à haute voix : « Allez avec confiance, remplissez mon verre; saint François a rempli mon vase d'eau. » Chose étonnante en effet ! ils trouvèrent un vase rempli d'eau à boire, vase qu'on avait laissé vide auparavant. Un autre jour qu'une tempête s'éleva, et que le vaisseau était submergé, ébranlé par les flots et les rafales au point de faire craindre un naufrage, le même malade dont nous venons de parler se mit subitement à crier par tout le vaisseau : « Levez-vous tous et accourez au-devant de saint François : le voilà qui vient à notre secours. » Se prosternant contre terre, il salua, et invoqua le Bienheureux à haute voix et avec larmes. Aussitôt après cette vision, notre malade reprit sa santé première, et le calme fut rendu aux flots de la mer.

Le frère Jacques de Riéti traversait une rivière sur une petite barque avec d'autres frères; il déposa d'abord ceux-ci sur la rive opposée, et il se préparait à les suivre, lorsque la frêle embarcation vint par malheur à cul-

buter. Le conducteur de la barque se mit à la nage, et le frère fut lancé au fond de la rivière. Les frères qui étaient sur le bord invoquaient avec effusion le bienheureux François, et le suppliaient avec des gémissements et des larmes de secourir l'un de ses fils, leur frère. Quant à celui-ci, enfoncé dans l'abîme, il ne pouvait faire entendre sa voix; mais il pria de cœur son bienheureux père de le sauver. Et voilà que, par l'assistance du saint patriarche, il marchait au fond du fleuve comme sur une terre solide; de plus, il relevait la barque submergée et parvenait avec elle au rivage. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est que ses vêtements n'étaient pas humectés, et qu'une goutte d'eau n'avait point atteint sa tunique.

Un frère, Bonaventure, traversait un lac sur une barque avec deux hommes. La barque, fort endommagée par la violence des eaux, se perdit, et précipita avec elle au fond du lac le frère et les deux hommes. Dans cette triste position, ils invoquèrent avec confiance le bienheureux père, saint François; et aussitôt la barque remplie d'eau n'en monta pas moins au-dessus des flots; sous la conduite du Saint, elle

arriva heureusement au port avec ses passagers. De même, un autre frère, d'Escudio, tombé dans un fleuve, en sortit sain et sauf par les mérites de saint François. Et de même encore dans le lac de Rieti, des hommes et des femmes se voyant dans un danger commun de périr, recoururent à saint François : ils furent heureusement sauvés d'un naufrage fort périlleux.

Des matelots d'Ancône ballottés par une tempête affreuse se voyaient submergés ; ils désespéraient de sauver leur vie, lorsqu'ils se mirent à invoquer saint François. Une grande lumière apparut sur la mer, et avec cette lumière se fit divinement un calme parfait ; il sembla que par son admirable vertu le Bienheureux pouvait commander aux vents et à la mer. Je ne crois pas qu'il soit possible de raconter en détail tous les miracles par lesquels notre bienheureux Père s'est glorifié sur la mer, par lesquels il se glorifie encore toutes les fois que sur les plages liquides il apporte secours et assistance à des hommes en danger. Et l'on ne doit pas s'étonner qu'il lui ait été donné dans la gloire puissance sur les eaux, puisque dans les jours de sa mortalité toutes

les créatures corporelles, revenues à l'état de leur primitive origine, lui obéissaient et le servaient d'une manière admirable.

LES INFORTUNÉS CHARGÉS DE CHAINES,
ET LES PRISONNIERS DÉLIVRÉS PAR FRANÇOIS.

Dans la Romagne, un Grec servait un seigneur auprès duquel il fut accusé de vol, et qui le fit jeter dans une étroite prison et enchaîner durement. La dame de la maison, prenant en pitié le malheureux serviteur, qu'elle croyait parfaitement innocent de la faute qu'on lui imputait, demandait avec instance sa délivrance à son mari ; mais celui-ci s'obstinait dans sa sévérité et n'accordait rien. Elle recourut donc à saint François, et lui recommanda le captif innocent. François, le grand protecteur des malheureux, se rendit aussitôt à cette prière, et il visita miséricordieusement le serviteur dans sa prison. Il délia ses chaînes, ouvrit sa prison ; le prenant par la main, il le conduisit dehors et lui dit : « Je suis celui à qui votre maîtresse vous a pieusement recom-

mandé. » Mais le serviteur était saisi d'une grande crainte, et, pour descendre du rocher où la prison était établie, il côtoyait en tournant un gouffre considérable. Tout à coup, par la vertu de celui qui l'avait délivré, il se trouva dans la plaine et en présence de la dame du château. Il lui raconta en détail le miracle de sa délivrance, d'où elle conçut un nouvel amour envers le Sauveur et une dévotion plus grande à saint François.

A Massa, un homme fort pauvre devait une somme d'argent à un soldat. Comme il ne pouvait acquitter sa dette, le soldat l'appréhenda au corps. Il le conjurait d'avoir pitié de lui et lui demandait un délai pour l'amour de saint François. Le créancier, fier et impitoyable, n'écoutait point ses supplications, et repoussait avec mépris, comme ne signifiant rien, l'amour du Saint, que son débiteur invoquait ; il lui répondit avec hauteur : « Je te renfermerai dans un lieu où ni François ni aucun autre ne pourra venir à ton secours. » Il voulut exécuter ses menaces ; il avisa une prison obscure dans laquelle il jeta son prisonnier chargé de chaînes. Mais bientôt appa-

rut le bienheureux François ; il brisa les portes de la prison , rompit les chaînes du prisonnier et le ramena chez lui. Ainsi la puissance de François trompa le fier soldat, délivra le prisonnier qui l'avait invoqué, et par un prodige changea l'insolence du créancier provocateur en douceur chrétienne.

Albert d'Arezzo était détenu cruellement pour des dettes qu'on lui réclamait injustement. Il recommanda son innocence à saint François. Cet homme aimait beaucoup l'ordre des Frères Mineurs, et il professait, parmi tous les saints, une dévotion particulière à saint François ; mais le créancier disait en blasphémant que ni François ni Dieu même ne pourrait tirer le débiteur de ses mains. Or il arriva que, la veille de saint François, le prisonnier n'ayant pris aucune nourriture, parce qu'il avait donné sa portion à un indigent, saint François, dès que la nuit fut venue, lui apparut pendant qu'il veillait encore ; à son approche, les chaînes tombèrent des pieds du prisonnier, et les liens de ses mains. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, les registres disparurent de la table où ils étaient. Le prisonnier,

devenu libre, s'en alla dans sa maison ; il accomplit avec fidélité les vœux qu'il avait faits ; il jeûna toujours la veille de la fête de saint François ; il offrit chaque année en l'honneur du Saint un cierge qu'il rendit aussi chaque année plus fort d'une once, pour marquer les progrès successifs de sa dévotion envers lui.

Sous le pontificat de Grégoire IX, un habitant d'Alisse, nommé Pierre, fut accusé d'hérésie, arrêté à Rome, et, par ordre du souverain Pontife, confié à la garde de l'évêque de Tibur. L'évêque, étant responsable du prisonnier, lui fit mettre les fers aux pieds ; et, pour qu'il ne pût s'échapper, il le fit enfermer dans une prison ténébreuse. On lui pesait son pain, on lui mesurait sa boisson. Cet infortuné, ayant appris qu'on était à la veille de la fête de saint François, se mit à le prier avec larmes, lui demandant d'avoir pitié de lui. Il mérita d'être exaucé par le Seigneur à cause de sa dévotion au fidèle serviteur de Dieu et en vertu de ses mérites ; car sa foi était désormais pure et exempte de tout venin d'hérésie. Donc la nuit de la fête de saint François approchait ; vers le crépuscule, il descendit plein

de compassion dans la prison, et, appelant le prisonnier par son nom, il lui commanda de se lever. Celui-ci, effrayé, demanda qui l'appelait, et il apprit que le bienheureux François était là présent. Il vit que, par la vertu de la présence du Saint, les fers brisés étaient tombés de ses pieds, que les écrous de la prison étaient mis à découvert, parce que les clous qui les attachaient s'en étaient allés d'eux-mêmes, et qu'enfin le chemin lui était ouvert pour sortir de ce lieu. Toutefois, libre désormais mais stupéfait, il ne savait pas profiter de sa liberté; il criait à la porte et épouvantait tous les gardiens. Ceux-ci annoncèrent à l'évêque la délivrance du prisonnier. Après les explications qui lui furent données, le prélat se rendit lui-même à la prison, et, reconnaissant l'intervention manifeste de Dieu, il se prosterna sur le lieu même et l'adora. Les fers du captif furent portés au Pape et aux cardinaux, qui, voyant ce qui s'était accompli, furent remplis d'admiration, et rendirent grâces à Dieu.

Un individu attaché à Saint-Géminiano fut faussement accusé d'avoir fait mourir par le

poison un père de famille, et d'avoir essayé de faire périr par le même moyen le fils du père et toute sa famille. Il fut arrêté et chargé de lourdes chaînes ; il fut renfermé dans une tour par le podestat du lieu. Cependant le prisonnier, plein de confiance en Dieu, et connaissant bien son innocence, remit sa cause au bienheureux François. Le podestat réfléchissait comment et par quelles tortures il obtiendrait de l'accusé l'aveu de son crime, par quels supplices il le ferait expirer, lorsqu'il aurait obtenu son aveu. La nuit qui précédait le jour où le matin le prisonnier devait être conduit aux épreuves, le bienheureux François le visita dans son cachot. Une grande lumière ne cessa de remplir les lieux jusqu'au jour ; l'accusé se trouva inondé de joie, et il conçut l'espérance la plus ferme de sa délivrance ; les bourreaux arrivèrent le matin, et, l'ayant tiré de sa prison, ils le suspendirent au chevalet, le chargeant de pièces de fer d'un poids énorme. Il fut retiré plusieurs fois, et plusieurs fois remis en place, afin que, le tourment succédant au tourment, il fût plus vite amené à confesser son crime ; mais le senti-

ment de son innocence lui maintenant un visage joyeux, il ne montrait aucune tristesse dans les tourments. Ensuite on alluma sous lui un feu considérable ; pas un de ses cheveux ne fut atteint, quoiqu'il fût suspendu par les pieds la tête en bas. Enfin on lui versa sur le corps de l'huile bouillante ; mais, par la vertu du patron à qui il s'était remis, il surmonta toutes ces épreuves ; et ainsi il fut renvoyé libre et absous.

ACCOUCHEMENTS PÉRILLEUX.

En Esclavouie, une comtesse de naissance illustre avait une grande dévotion à saint François et portait un véritable intérêt à ses enfants spirituels. L'heure de ses couches étant venue, elle eut à supporter d'affreuses douleurs, et ses angoisses furent telles que sa maternité parut menacer sa vie ; il ne paraissait pas que son enfant pût arriver à la vie, si elle ne payait de la sienne cette existence nouvelle : c'était moins l'effort d'un enfantement que celui de la mort. En ce moment, son cœur lui rappelle la renom-

mée de saint François, sa puissance, sa gloire ; sa foi s'élève, sa dévotion s'enflamme ; elle se tourne vers ce secours efficace, vers cet ami fidèle, ce consolateur des affligés et de ceux qui le servent : « Saint François, dit-elle, tous mes os vous supplient : je m'engage envers vous à des choses que je ne puis expliquer. » La grâce suit de près la prière. Elle n'a pas fini de parler qu'elle a fini de souffrir. Le terme de ses douleurs est le commencement de son accouchement ; ses angoisses, en cessant, lui donnent un enfant et la sauvent. Elle n'oublia point le vœu qu'elle avait formé, les résolutions qu'elle avait arrêtées : elle fit construire une église fort belle qu'elle consacra à saint François et qu'elle assigna aux Frères Mineurs.

Dans les États romains, une femme nommée Béatrice étant sur le point d'accoucher, portait depuis quatre jours son fruit mort dans ses entrailles ; l'infortunée essayait des crises horribles, et ses douleurs étaient des douleurs mortelles. Son enfant mort la condamnait elle-même à mourir, et, avant d'être produit au jour, l'avortement lui créait un danger imminent. Les médecins faisaient toutes sortes de tenta-

tives ; mais tous les remèdes humains étaient vains. Ainsi tombait sur cette infortunée une large part des premières malédictions prononcées sur Ève. Elle enfantait la mort au lieu de la vie , et la mort la pressait elle-même de son poids. Enfin elle se donna tout entière , par le moyen d'intermédiaires , aux Frères Mineurs , et leur demanda , pleine de foi et avec instances , quelque chose des reliques de saint François. Par une permission divine , il arriva qu'on trouva une parcelle de la corde dont le Bienheureux s'était ceint les reins pendant sa vie. A peine la relique fut-elle posée sur la malade que les angoisses s'arrêtèrent , l'enfant mort , qui tuait sa mère , sortit , et celle-ci revint à sa santé première.

Un gentilhomme de Narni avait pour épouse une femme nommée Julienne ; cette femme , à cause de la mort de ses fils , trainait une existence lugubre : elle ne cessait de déplorer cette perte ; ses enfants qu'elle avait conçus et enfantés dans la douleur , peu de temps après leur naissance , elle avait dû , avec une nouvelle et plus grande douleur encore , les livrer au tombeau. Or maintenant elle était enceinte de

quatre mois, et, singulièrement agitée, plus à cause du sort qui avait été fait à ses enfants qui n'étaient plus, qu'à l'occasion de la naissance de celui qui lui était promis, elle pria avec ferveur saint François pour la conservation de l'enfant qui n'existait pas encore. Or voilà que, la nuit, pendant qu'elle dormait, une femme lui apparut en songe, portant dans ses mains un bel enfant, qu'elle lui offrait avec bonheur. La mère refusa de le recevoir par la crainte de le perdre dont elle fut saisie. Cette femme lui dit alors : « Recevez avec confiance cet enfant ; c'est le bienheureux François, plein de compassion pour vous, qui vous l'envoie ; il vivra et jouira d'une bonne santé. » La femme se réveilla, et la vision que le ciel lui avait envoyée lui fit comprendre qu'elle avait obtenu la protection de saint François. Depuis ce moment, ne cessant plus d'abonder en consolations, elle multiplia ses prières, suivant sa promesse, pour sa progéniture à venir, et elle fit des vœux nombreux au Seigneur. Enfin le temps d'accoucher arriva, et elle mit au monde un fils d'une force et d'une apparence florissantes, qui entra dans la vie, en quelque sorte, sous les

auspices de saint François, qui fut pour ses parents un motif continuel de se tourner vers Jésus-Christ et vers son serviteur, en servant François dans la vue du Sauveur. Le bienheureux Père opéra quelque chose de semblable dans la ville de Tibur. Une femme avait mis au monde plusieurs filles; elle désirait vivement un fils, et elle adressa à cette fin ses prières et ses vœux à saint François. Elle conçut donc de nouveau par son intercession, et il lui donna deux jumeaux, plus qu'elle n'avait demandé, puisqu'elle ne sollicitait qu'un garçon.

A Viterbe, une femme près d'accoucher paraissait plus près encore de mourir. Elle était affreusement affligée de douleurs d'entrailles, et il ne lui échappait aucun des maux qui peuvent atteindre les femmes; la nature succombait, et en même temps l'art était à bout de ressources. Elle invoqua le bienheureux François; aussitôt elle fut délivrée; son accouchement fut très-heureux; mais après avoir obtenu ce qu'elle désirait, elle oublia le bienfait. Elle ne rendit point au Saint les honneurs qu'elle lui devait, et le jour même de saint François elle se livra à des œuvres serviles.

Aussi tout à coup son bras droit, qui était tendu pour le travail, s'arrêta immobile et se dessécha. Comme elle s'efforçait de le rappeler à elle au moyen de l'autre bras, celui-ci, par une punition semblable, se paralysa. Saisie de la crainte de Dieu, cette femme renouvela son vœu, et, par les mérites de l'humble et miséricordieux François, elle retrouva l'usage de ses membres, que son ingratitude et son irrévérence lui avaient fait perdre.

Une femme d'Arezzo soutenait depuis sept jours les douleurs de l'enfantement; son corps était déjà tout noir, et chacun désespérait de sa vie; en cet état elle fit un vœu au bienheureux François, et mourante se mit à implorer son secours. Son vœu était à peine formé, qu'elle s'endormit aussitôt et elle vit en songe le bienheureux François lui adresser de bonnes paroles; il lui demandait si elle le connaissait, et l'invitait, si elle savait l'antienne de la glorieuse vierge Marie, *Salve, regina misericordiæ...*, de la réciter à l'honneur de la sainte Vierge. Sur sa réponse affirmative aux deux questions, il lui dit : « Commencez l'antienne, et avant que vous l'ayez achevée, vous accou-

chez heureusement. ». A cette parole la femme s'éveilla, et elle commença à dire avec tremblement : *Salve, Regina misericordiæ*. Et lorsqu'elle en vint à invoquer les yeux miséricordieux de Marie, *illos misericordes oculos*, et à mentionner Jésus, le fruit de son sein virginal, *fructum ventris tui*; tout à coup ses douleurs cessèrent et elle mit au monde un bel enfant, bénissant la Reine de miséricorde, qui avait daigné la secourir par les mérites de saint François.

LES AVEUGLES GUÉRIS.

Au couvent des Mineurs, à Naples, un frère nommé Robert était aveugle depuis bien des années. Il lui avait poussé dans les yeux une excroissance de chair qui empêchait le mouvement et l'usage des paupières. Dans ce même couvent, plusieurs frères se trouvaient réunis, destinés à la prédication dans les diverses parties du monde. Le bienheureux Père, miroir de la sainte obéissance, pour les porter à continuer avec courage leur voyage apostolique, voulut les frapper par un miracle, et dans cette vue il

guérit en leur présence le frère Robert de la manière suivante. C'était la nuit, et Robert était étendu sur sa couche, malade mortellement; déjà même on lui avait fait la recommandation de l'âme. Le bienheureux François se présenta en ce moment à lui; il était accompagné de trois frères, qui tous ont laissé une réputation de grande sainteté; savoir : saint Antoine, frère Augustin, et frère Jacques d'Assise. Après l'avoir suivi fidèlement pendant la vie, ils l'accompagnaient heureusement après sa mort. Saint François, prenant un couteau, coupa et retrancha l'excroissance de la chair, et rendit à Robert la lumière qu'il avait perdue; il le rappela des gorges de la mort, et lui dit : « Robert, mon fils, la faveur que je vous ai accordée est un signe donné à nos frères, qui s'en vont dans des contrées lointaines. Ils doivent voir par là que je les précède et que je dirigerai leurs pas. Qu'ils aillent avec joie et qu'ils exécutent avec ardeur et bonheur l'obédience qui leur a été imposée.

A Thèbes, dans la Romagne, une femme aveugle, après avoir jeûné au pain et à l'eau, la veille de la fête de saint François, fut con-

duite de grand matin par son mari, le jour même de la solennité, à l'église des Mineurs. Pendant qu'on célébrait la messe, au moment de l'élévation du corps de Jésus-Christ, ses yeux s'ouvrirent, elle vit clair et tomba en adoration. Elle s'écriait : « Grâces à Dieu et à son serviteur de ce que je vois le corps de mon Sauveur. » Tous ceux qui étaient présents rendaient grâces à Dieu avec elle et unissaient leurs voix à la sienne. Après l'achèvement des saints mystères, la femme retourna dans sa maison, dans une grande jubilation d'esprit, et heureuse d'avoir retrouvé la lumière de ses yeux. Elle était ravie, non-seulement d'avoir recouvré l'usage de la lumière corporelle, mais parce qu'elle avait mérité, grâce aux mérites du bienheureux François, et à la vertu de la foi, de voir ce merveilleux sacrement qui est la lumière des âmes, qui est, avant tout, la vérité et la vie.

Dans la Campanie, un enfant de quatorze ans du bourg de Pophis, pris d'une douleur subite, perdit complètement l'œil gauche. La souffrance fut telle, qu'elle déplaça l'œil de son orbite, et que, pendant huit jours, le nerf étant

relâché de la longueur d'un doigt, on vit l'œil descendre jusqu'à la mâchoire, et il se desséchait. Il ne restait plus qu'à le retrancher, et les médecins désespéraient complètement de la guérison. Le père de l'adolescent se tourna alors tout entier vers le bienheureux François; l'infatigable ami des malheureux ne fut pas sourd aux prières de ce père infortuné; car il replaça l'œil desséché en son lieu, lui rendit son ancienne force, et l'illumina des rayons de la lumière si désirée.

Dans la même province, près d'un bourg, une pièce de bois fort lourde tomba de très-haut sur la tête d'un prêtre, qu'elle blessa gravement, et à qui elle creva l'œil gauche. Précipité sur le sol, ce prêtre se prit à invoquer à haute voix saint François. Il disait : « Secourez-moi, très-saint Père ! Que je puisse aller à votre fête, comme je l'ai promis aux Frères. » (C'était la veille de la fête.) Il se leva aussitôt; il était parfaitement guéri; il se répandit en louanges, sa joie débordait; tous les assistants, qui avaient compati à son malheur, étaient maintenant dans la stupeur, et se réjouissaient aussi. Le prêtre alla à la fête du Saint, où il

raconta à tout le monde la faveur qu'il avait obtenue.

Un habitant du mont Gargan travaillait dans sa vigne : en coupant du bois avec un instrument de fer, il se blessa dans l'œil ; il le partagea par le milieu, en sorte que la moitié de cet œil pendait en dehors de sa place. Il comprit tout de suite que dans une telle position il ne pouvait lui venir aucun secours du côté des hommes. Il se tourna donc du côté de saint François, et promit de jeûner à sa fête, s'il venait à son secours. Aussitôt le Saint de Dieu rétablit l'œil dans sa place naturelle. Il rejoignit donc ce qui avait été partagé, lui rendit son ancien éclat, et il ne resta aucun vestige d'une lésion quelconque.

Le fils d'un gentilhomme, aveugle de naissance, reçut par les mérites de saint François la vue qu'on demandait pour lui. Cette circonstance le fit nommer *Illuminé*. Plus tard, lorsqu'il fut en âge, il prit l'habit des Frères Mineurs en reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu par saint François. Il fit de tels progrès dans la lumière de la vertu et de la grâce qu'il se montra en effet le fils de la vraie

lumière. Enfin, par les mérites de notre bienheureux Père, des débuts si saints le conduisirent à une fin plus sainte encore.

A Lachanto, bourg près d'Ananie, un soldat appelé Girard avait complètement perdu la vue. Il arriva que deux Frères Mineurs, venant de loin, se présentèrent chez lui pour demander l'hospitalité. Ils furent pieusement accueillis et traités avec bienveillance par toute la famille, par respect pour saint François. Ils rendirent donc des actions de grâces à Dieu et à leur hôte, et se rendirent à l'habitation des Frères la plus voisine. Mais pendant la nuit, le bienheureux François apparut en songe à l'un de ces frères et lui dit : « Levez-vous, allez avec votre compagnon à la maison de votre hôte ; c'est moi, c'est Jésus qu'il a reçu en vous recevant. Je veux reconnaître ce bienfait ; il est devenu aveugle pour des fautes qu'il n'a pas travaillées à expier par la confession et la pénitence. » Le bienheureux Père disparut ; et le frère se leva aussitôt pour accomplir avec son compagnon l'ordre qu'il avait reçu. Ils vinrent à la maison de leur hôte ; ils lui racontèrent en détail tout ce que l'un d'eux avait connu. Il fut

fort étonné, et, confirmant par son témoignage tout ce qu'on disait, il se repentit avec larmes, et se confessa volontiers; enfin il promit de se corriger. L'homme intérieur fut renouvelé de fond en comble, et aussitôt la vue fut rendue à l'homme extérieur. Ce miracle fit un grand bruit, et il en porta plusieurs, non-seulement à la dévotion envers François, mais encore à l'humble confession de leurs fautes et à la pratique d'une charitable hospitalité.

GUÉRISON D'INFIRMITÉS DIVERSES.

Dans le bourg de Plébis, un jeune mendiant était sourd et muet de naissance. Il avait la langue si courte et si mince, que plusieurs, à qui elle avait été montrée, trouvaient qu'elle manquait tout à fait. Un habitant du bourg, nommé Maccus, prit chez lui le pauvre mendiant pour l'amour de Dieu. Sentant que Maccus lui faisait du bien, il renonça à sa vie errante, et il se mit à demeurer avec lui d'une manière fixe et continuelle. Un soir que ce brave homme soupaît avec son épouse, et que le mendiant était là, il dit à sa compagne :

« Je regarderais ce miracle plus grand que tous les miracles, si le bienheureux François rendait à ce pauvre enfant l'ouïe et la parole ; » et il ajouta : « Je fais vœu, si saint François opère ce prodige, de nourrir, pour l'amour de lui, cet infortuné tant qu'il vivra. » Véritable prodige ! immédiatement, sa langue s'allongea et il parla, en disant : « Gloire à Dieu et à saint François, par qui il m'a été donné de parler et d'entendre. »

Le frère Jacques d'Iseo, étant encore enfant et dans la maison de son père, subit dans son corps une lésion fort grave. Cependant, poussé par l'esprit d'en haut, quoique jeune encore et infirme, il entra pieusement dans l'ordre des Mineurs, mais il ne découvrit à personne son infirmité. Or, lorsque se fit la translation du corps de saint François dans le lieu où repose maintenant le trésor de ses ossements sacrés, Jacques se trouva là ; il était là au milieu des joies de la translation, dans la pensée d'honorer, comme il est juste, le corps du bienheureux Père déjà glorifié dans le ciel. S'approchant de la tombe dans laquelle les ossements bénis avaient été placés, il se colla par dévotion sur le saint tom-

beau ; et tout à coup, d'une manière bien admirable, les parties séparées dans son corps reprirent leur place naturelle ; il sentit qu'il était guéri. Il quitta la ceinture qu'il portait, et depuis lors, il ne ressentit plus ses douleurs anciennes. La grâce de Dieu et les mérites du bienheureux François délivrèrent de la même infirmité frère Barthélemy d'Eugubio, frère Ange de Tudertum, Nicolas, prêtre de Stichano, Jean de Fora, un homme de Pisis, un autre du bourg de Cisterne, Pierre de Sicile, un habitant du bourg de Spalli, près d'Assise, et beaucoup d'autres.

Sur les bords de la mer, une femme privée de sa raison depuis cinq ans, perdit aussi la vue et l'ouïe ; on craignait pour elle l'eau et le feu, et enfin elle avait des accès affreux du mal caduc. Une nuit que la divine Providence voulait exercer sa miséricorde envers cette infortunée, elle se trouva éclairée divinement, inondée d'une grande et sainte lumière, et elle vit le bienheureux François assis sur un trône devant lequel elle se prosternait et demandait sa guérison. Ses prières n'étaient pas exaucées ; elle y ajouta un vœu et promit de ne

jamais refuser l'aumône, tant qu'elle pourrait la donner aux pauvres qui imploreraient sa charité pour l'amour de Dieu et de saint François. Le saint se rappelle aussitôt le vœu tout semblable qu'il avait fait autrefois au Seigneur, et faisant sur cette femme le signe de la croix, il la guérit complètement. Une jeune fille de Mursia, le fils d'un gentilhomme et plusieurs autres affligés d'infirmities semblables furent guéris par la miséricorde de Dieu et l'intercession de François. Des relations authentiques font foi de ces faits.

Pierre de Foligni marchait depuis quelque temps pour se rendre à l'église de Saint-Michel; son pèlerinage devint moins digne; et comme il goûtait l'eau d'une fontaine, le démon s'empara de lui. L'obsession du malin esprit dura trois ans, pendant lesquels il se déchirait le corps, articulait des infamies et proférait des horreurs. Ayant quelquefois des intervalles lucides, il appela humblement à son secours le bienheureux François, dont il avait entendu publier la puissance pour chasser les esprits mauvais. Dans cette pensée, il se rendit au tombeau du saint; il ne l'eut pas plutôt touché

avec la main, que les démons qui le déchiraient avec cruauté s'enfuirent, et il fut miraculeusement délivré de leur obsession. De même, François délivra une femme de Narni que le démon possédait, et plusieurs autres encore dont il serait trop long de raconter en détail et les tourments sataniques et les merveilleuses délivrances.

Un habitant de Fano, nommé Bonus, paralytique et lépreux, fut porté par ses parents à l'église Saint-François, où il trouva la pleine guérison de sa double maladie. Un autre jeune homme, dit de Saint-Séverin, lépreux des pieds à la tête, fit un vœu à saint François et fut porté à son tombeau : il fut purifié et guéri de sa lèpre. Le saint eut, en effet, une vertu particulière pour guérir la lèpre ; il faut se rappeler que, pendant sa vie, par humanité et par piété, il s'était mis humblement au service des lépreux.

Une femme noble, nommée Rogata, de l'évêché de Sorano, souffrait depuis vingt-trois ans d'un flux de sang ; elle avait essuyé tous les tourments qu'avaient pu imaginer les nombreux médecins qu'elle avait appelés et qui

s'étaient exercés sur elle. Sa faiblesse était telle qu'elle paraissait souvent sur le point d'expirer; et si le flux de sang s'arrêtait parfois, tout son corps enflait d'une manière horrible. Elle entend un jour un enfant chanter en style romain les miracles que Dieu avait opérés par l'intercession de saint François. Elle souffrait tellement en ce moment qu'elle se prit à pleurer; la foi s'emparant de son esprit, elle se met à dire : « O bienheureux Père François, qui brillez par de si grands prodiges, si vous daignez me délivrer de cette infirmité, votre gloire s'augmentera beaucoup, car vous n'avez pas encore accompli un miracle aussi grand. » Que dire de plus? A peine cette femme a-t-elle cessé de parler, qu'elle se sent délivrée par les mérites de François. Son fils, nommé Marc, qui avait un bras contracté, fit un vœu à saint François, et son bras reprit sa vie et son mouvement. Il guérit également une femme de Sicile qui souffrait d'un flux de sang depuis sept ans.

A Rome, une femme était renommée célèbre pour sa piété; elle se nommait Praxède. Dès son âge le plus tendre, par amour du céleste

époux, elle s'était renfermée dans une étroite clôture; elle y était depuis près de quarante ans. Cette sainte femme mérita d'obtenir par saint François une grâce spirituelle signalée. Un jour, pour des raisons graves, elle était montée sur la terrasse de sa cellule; un éblouissement la fit tomber, et elle se cassa le pied et la cuisse; de plus, elle eut l'épaule luxée. Notre bienheureux Père lui apparut revêtu de ses vêtements glorieux; il se mit à lui parler avec bonté, et lui dit : « Levez-vous, fille bénie, levez-vous, ne craignez rien; » et, la prenant par la main, il l'aida à se lever, puis il disparut. Praxède allait et venait dans sa cellule, et croyait qu'elle était sous le coup d'une illusion. Mais elle appela et on lui apporta de la lumière; elle vit alors parfaitement qu'elle avait été guérie par saint François, et elle raconta en détail tout ce qui s'était passé.

CEUX QUI N'OBSERVENT POINT LA FÊTE DU SAINT,
ET QUI REFUSENT DE L'HONORER.

Dans les environs de Pictivia, au village appelé Sinos, un prêtre nommé Réginald, fort dévot à saint François, avait annoncé à

ses paroissiens la célébration solennelle et prochaine de sa fête. Un homme du peuple, qui ne connaissait point la grandeur du Saint, ne tint point de compte de la recommandation de son pasteur. Il sortit donc ce jour-là de sa maison pour se rendre dans les champs et y couper du bois. Comme il se préparait à se mettre au travail, il entendit une voix qui lui répéta par trois fois : « C'est fête aujourd'hui, il n'est pas permis de travailler. » Mais son avidité téméraire ne se rendit pas plus à la voix du ciel qu'elle ne s'était rendue au commandement du prêtre; c'est pourquoi aussitôt Dieu, pour l'honneur de son serviteur, ajouta et un miracle et un châtiment; car, comme le villageois tenait d'une main l'étauçon et que de l'autre il levait son instrument pour opérer, il arriva, par une permission divine, que les deux mains s'attachèrent aux deux instruments, en sorte qu'il ne pouvait en retirer ses doigts et les abandonner. Stupéfait de ce qui arrivait, et ne sachant que faire, il se précipita vers l'église, où chacun accourait pour voir de ses yeux le prodige qui s'accomplissait. Il se tenait contrit et humilié au pied de l'autel, lorsqu'un des prêtres pré-

sents (un grand nombre d'ecclésiastiques étaient venus pour la célébration de la fête), un des prêtres présents lui donna le conseil de recourir à saint François. Il fit donc au Bienheureux trois vœux, puisqu'il avait entendu sa voix trois fois. Il promit, savoir : qu'il sanctifierait sa fête, qu'il viendrait cette fois la célébrer dans l'église où il était en ce moment, et qu'il visiterait de sa personne le corps du Saint. Il est curieux de connaître le résultat de ce triple engagement : après le premier vœu, un des doigts du suppliant devint libre ; après le second, un autre doigt ; un troisième doigt fut délivré par le troisième vœu ; bientôt toute la main fut libre ; l'autre main le devint après la première ; tout le peuple, qui était considérable, bénissait dévotement la clémence de saint François. Le villageois, rendu à sa première liberté, déposa là de lui-même les instruments qui avaient servi à le châtier ; chacun louait Dieu et publiait la puissance merveilleuse du Saint qui pouvait si bien frapper et sauver. Ces instruments sont encore aujourd'hui suspendus à l'autel du Bienheureux pour l'éternel honneur de sa mémoire. Plusieurs autres mi-

racles obtenus dans ce lieu et dans les localités voisines attestent l'élévation de François dans le ciel, et montrent avec quel soin on doit célébrer sa fête sur la terre.

Dans la ville de Cenoman, pendant la fête de saint François, une femme étendait la main vers son pressoir, et elle saisissait de ses doigts son fuseau. Ses mains se roidirent et ses doigts la crucifièrent par des ardeurs intolérables. Ce châtiment lui fit reconnaître la puissance du Saint; pleine de componction, elle courut chez les Mineurs. Les pieux enfants de saint François implorèrent sa clémence en sa faveur, et ils obtinrent aussitôt sa guérison. Il ne resta aucune lésion sur les mains, si ce n'est, en mémoire du fait, la marque de la brûlure. De même dans la Campanie majeure une femme, une autre encore dans le village d'Oletti, une troisième au bourg de Nilenor, dédaignèrent de célébrer la fête de saint François. Elles furent punies d'abord d'une manière toute prodigieuse de leur prévarication, mais ensuite s'étant repenties, elles furent délivrées par les mérites du Saint d'une manière plus merveilleuse encore.

Un soldat de Burgo, dans la province de Massa, déchirait audacieusement la mémoire de François à l'occasion et de ses œuvres et de ses miracles. Il vomissait mille injures contre les pèlerins qui venaient vénérer sa mémoire, et il débitait publiquement contre les Frères des infamies. Un jour qu'il attaquait la gloire du Saint, il ajouta à son péché un blasphème horrible. « S'il est vrai, dit-il, que ce François soit un saint, que mon corps périsse aujourd'hui sous le glaive ; mais s'il n'est pas saint, que je m'en tire sain et sauf. » La colère de Dieu ne laissa point attendre le châtement que méritait l'audace sacrilège du soldat, dont le vœu était déjà un crime par lui-même ; car peu d'instant après, le blasphémateur, injuriant son neveu, celui-ci prenait son épée et la plongeait dans les entrailles de son oncle. Le même jour il mourut, couvert de son crime, en esclave du démon, et en réprouvé. Cet exemple était pour apprendre à d'autres qu'il ne faut point attaquer par le blasphème les œuvres admirables de son serviteur saint François, qu'il faut au contraire les honorer par de saintes actions de grâces.

Un juge, nommé Alexandre éloignait, autant qu'il pouvait, par ses discours empoisonnés, de la dévotion à saint François. Privé de la parole par une punition du ciel, il fut muet pendant six ans. Il était puni par où il avait péché, et, averti par ce dur châtement, il se plaignait avec componction d'avoir dénigré le saint à l'occasion de ses miracles. François, le miséricordieux François, ne persista point dans sa colère; le voyant repentant, il écouta son humble prière et lui rendit gracieusement la parole. Dès ce moment, il consacra sa langue à la louange du saint, sa langue qui l'avait blasphémé; et ainsi le même châtement lui valut pénitence et dévotion.

DE QUELQUES AUTRES MIRACLES DE DIFFÉRENTES SORTES.

Dans le bourg de Galiano, au diocèse de Valva, une femme, nommée Marie, pieuse envers Dieu et fort dévote à saint François, sortit un jour d'été pour aller chercher de ses mains ce qui était nécessaire à sa subsistance. La chaleur était fort grande, Marie n'en pou-

vait plus, la soif l'anéantissait, elle n'avait aucun moyen de se rafraîchir; car elle était seule et sur une montagne aride; étendue sur la terre, et tout à fait exténuée, elle invoquait du fond de son cœur son avocat ordinaire, saint François. Pendant qu'elle persévérait dans son affectueuse et fervente prière, la fatigue, la soif et la chaleur la fatiguant de plus en plus, elle sommeilla quelque peu; et voilà que saint François se présenta et l'appelant par son nom, lui dit : « Lève-toi, et bois, bois de l'eau que la bonté de Dieu te donne, qu'il donne à toi et à beaucoup d'autres. » A cette voix, Marie se réveilla, toute ranimée et fortifiée. Saisissant un caillou qui éminait à côté d'elle, elle le tira de la terre, et creusant avec un bâton tout à l'entour, elle trouva une eau vive qui ne se composait d'abord que de quelques gouttes, mais qui, par la grâce de Dieu, devint subitement une source véritable. Elle en but, et rassasiée, elle en lava ses yeux, fatigués et obscurcis par une longue maladie; elle sentit qu'ils acquéraient en ce moment une nouvelle lucidité. Marie retourna vite à son domicile; et elle racontait à tout le monde, à

la gloire de saint François, le prodige qu'il venait d'opérer. On accourut de toutes parts, au bruit de ce miracle ; et l'expérience apprenait à chacun la vertu admirable de cette eau ; en effet, il suffisait souvent de la toucher, si l'on était d'avance bien confessé, pour être délivré de maux et de maladies considérables. La fontaine miraculeuse existe encore aujourd'hui, et l'on a construit en ce lieu un oratoire en l'honneur de saint François.

En Espagne, près de Saint-Facundus, un particulier avait un cerisier tout à fait desséché. L'eau de la fontaine susdite lui rendit la verdure de ses branches, des fleurs et des fruits, et cela contre l'attente de tout le monde. Des cultivateurs voisins de Vilerios, voyaient leurs vignes dévorées par les vers ; la prière miraculeuse de François les délivra de ce fléau. Un prêtre de Palentia avait un grenier qui se remplissait chaque année de vers contre le blé ; il se recommanda contre cette plaie à saint François, et le grenier fut parfaitement assaini. Un seigneur de Petramola, dans la Pouille, se recommanda à saint

François contre la plaie des sauterelles, et sa terre fut entièrement préservée, pendant qu'autour de lui tous les champs étaient dévorés par ces insectes.

Un homme, nommé Martin, avait conduit loin du bourg ses bœufs au pâturage. L'un d'eux se cassa la cuisse par accident; et il n'y avait pas à penser à le guérir. Il aurait voulu l'écorcher; mais l'instrument pour faire cette opération lui manquait. Il reprit donc le chemin de sa demeure, laissant le soin de son bœuf à saint François; il le recommanda avec confiance à sa garde, demandant que les loups ne l'eussent pas dévoré avant son retour. Il revint au bois de grand matin avec l'écorcheur, et voilà qu'il trouva son bœuf paissant et en si bon état qu'il ne distinguait point de l'autre la cuisse qui avait été cassée. Il rendit grâce à l'excellent gardien qui avait soigné son bœuf et l'avait guéri. L'humble Saint aime à secourir tous ceux qui l'invoquent, et il ne méprise aucune des nécessités de l'homme, quelque peu importantes qu'elles soient. En effet, on le vit ramener à un habitant d'Amiterne un cheval

qui lui avait été volé; réparer parfaitement en faveur d'une femme d'Interduco un bassin tout neuf, cassé par accident et mis en plusieurs morceaux; on le vit consolider une charrue brisée et mise en pièces, en faveur d'un habitant du mont Valeri dans les Marches.

Dans le diocèse de Sabine, une femme octogénaire voyait mourir sa fille qui laissait à garder un jeune enfant encore à la mamelle. La pauvre aïeule n'avait ni argent, ni lait, et il n'y avait là aucune femme pour donner à l'enfant que la soif tourmentait une goutte de lait. Cependant le besoin était urgent et la vieille ne savait où se tourner. L'enfant s'affaiblissait, aucun secours humain ne se présentait; la pauvre femme se tourne avec larmes vers saint François. Saint François, ce grand protecteur de l'innocence, se montre aussitôt. « Femme, dit-il, je suis saint François que vous avez invoqué avec tant de larmes. Placez, ajoute-t-il, vos mamelles dans la bouche de l'enfant, le Seigneur vous donnera du lait en abondance. » Elle obéit, et à l'instant ses mamelles vieilles donnèrent une

véritable abondance de lait. Tout le monde connut la faveur merveilleuse que venait d'accorder François; car et les hommes et les femmes accoururent pour voir la merveille, et comme ce que les yeux attestaient, la langue ne pouvait le contredire, tous étaient portés à louer Dieu dans la puissance étonnante de son serviteur et dans les ressources aimables de sa piété.

A Spolète, un homme et une femme n'avaient qu'un fils, et ils le regardaient comme l'opprobre de leur maison. Ses bras étaient collés à son cou, ses genoux touchaient à sa poitrine, ses pieds revenaient et tenaient à son nez; ce n'était pas un homme, c'était un monstre qu'on croyait voir. La mère surtout souffrait de cet état d'infirmité de son enfant; elle gémissait, et implorait le Sauveur des hommes par l'intercession de saint François de venir à son aide, de la secourir dans la position de honte où elle s'estimait placée. Une nuit donc qu'après ces tristes pensées un sommeil triste aussi s'emparait d'elle, saint François lui apparut, lui parla avec douceur, la consola, et de plus lui conseilla de porter l'enfant dans

un lieu voisin qui était consacré en son nom ; là de verser sur lui au nom de Jésus-Christ de l'eau du puits de ce lieu ; il ajouta que son enfant trouverait ainsi une santé parfaite. La mère négligea d'exécuter ce que le Saint lui avait recommandé. Il se présenta une seconde fois , puis une troisième ; et enfin cette fois il conduisit la mère avec l'enfant jusqu'au lieu indiqué , en marchant devant elle. De nobles dames se trouvèrent là ; elles venaient en cet endroit par piété , et la mère qu'avait amenée saint François leur raconta tout au long la vision qu'elle avait eue ; ces dames s'empressèrent de se joindre à elle pour présenter l'enfant aux Frères ; elles puisèrent de l'eau au puits , et la plus distinguée d'entre elles lava l'enfant de ses propres mains. Aussitôt les membres de ce jeune infortuné prirent leur place naturelle , il fut et parut guéri , et la grandeur du miracle fit l'admiration de tout le monde.

Dans le bourg de Phore , au diocèse d'Ostie , un homme était tellement perclus d'une jambe qu'il ne pouvait en aucune manière ni marcher ni se mouvoir. Dans cette triste posi-

tion et n'ayant point d'espoir dans les secours humains , il se prit pendant la nuit à adresser à saint François la parole , comme s'il était présent , et à le quereller en ces termes : « Aidez-moi , saint François , vous le devez , si vous vous souvenez de mes services et de la dévotion que j'ai professée pour vous. Je vous ai porté sur mon âne , j'ai baisé vos pieds et vos mains sacrés. Je vous ai toujours été dévoué , toujours bienveillant , et voilà que je meurs dans les tourments les plus cruels. » Averti par ces plaintes , François , l'homme reconnaissant par excellence , l'homme si touché de la dévotion qu'on lui portait , arriva sur-le-champ , et apparut en compagnie d'un Frère à l'homme qui l'invoquait pendant l'absence du sommeil. Il lui dit qu'il se rendait à son appel et qu'il lui apportait les moyens de guérir. Il toucha le lieu qui était le siège de sa souffrance avec un petit bâton , qui figurait un thau (T), et perçant l'abcès dont la douleur était si cuisante , il lui rendit une santé parfaite. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que le signe sacré du thau fut laissé par le Saint , marqué sur la place de l'ulcère désor-

mais guéri , sans doute pour qu'on gardât la mémoire du miracle. Ce signe sacré , François le marquait sur ses lettres , toutes les fois que par charité il écrivait à quelqu'un.

Mais pendant que nous racontons les miracles divers opérés par notre glorieux Père saint François , et que notre esprit est pieusement distrait par la variété du récit , ce n'est pas sans la volonté de Dieu et sans la grâce du héraut glorieux de la croix lui-même que nous sommes conduits à parler du thau sacré , du signe du salut ; il en est ainsi , afin que nous puissions voir que , pour le soldat de Jésus-Christ , pendant les jours de son combat , la croix est le point culminant de son mérite pour lui assurer le salut , comme la croix est , pour l'élu du ciel qui est déjà triomphant avec Jésus-Christ , l'assurance infaillible de sa gloire. Que ce mystère de la Croix est grand , qu'il est admirable ! Dans le mystère de la Croix les dons des grâces , les mérites des vertus , les trésors de la sagesse et de la science sont cachés à une profondeur tellement insondable , qu'elle se dérobe aux sages et aux prudents du monde , tandis que ce mystère

s'est révélé pleinement au moins grand des hommes, et lui a appris que toute sa vie il ne devait suivre que les pas de la croix, toute sa vie il ne devait goûter que la douceur de la croix, toute sa vie il ne devait prêcher que la gloire de la croix; et en effet, dès le commencement de sa conversion il a pu dire avec l'Apôtre : « Que jamais il ne m'arrive de me glorifier en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Pendant la suite de sa vie, il a pu ajouter avec non moins de vérité : « Tous ceux qui suivront cette règle, paix et miséricorde sur eux. » Avec plus de vérité encore, s'il est possible, à la fin de sa vie, il a pu s'écrier : « Je porte dans mon corps les stigmates de Notre-Seigneur Jésus.. » Mais ce que nous désirons tous, et ce que nous désirons tous les jours entendre de lui, ce sont ces paroles : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, mes frères. Ainsi soit-il. »

Glorifiez-vous donc avec sécurité dans la gloire de la croix, glorieux héraut de la croix; car vous avez commencé par la croix, vous avez marché suivant la règle de la croix,

et enfin , en finissant dans la croix , vous apprenez à tous les fidèles de quel poids de gloire vous êtes récompensé dans le ciel. Qu'ils vous suivent avec sécurité ceux qui sortent de la terre d'Égypte; car avec le bâton de la croix ils sépareront les flots de la mer , et du désert arriveront , en passant le Jourdain , le fleuve de la mort , à la terre promise des vivants , où nous conduise le véritable conducteur du peuple , notre Sauveur Jésus-Christ , crucifié pour nous , par les mérites de son serviteur , François.

A la louange , à la gloire de Dieu qui est un et qui est en trois personnes , qui vit et règne dans les siècles des siècles. — Amen.

FIN

TABLE

PRÉFACE.	1
CHAPITRE I. — La vie de saint François dans le monde.	11
CHAP. II. — La conversion définitive de François. — Réparation de trois églises.	23
CHAP. III. — Installation de la religion de Saint-François. — Approbation de sa règle.	37
CHAP. IV. — Progrès de l'Ordre sous la direction de François. — Confirmation de la règle.	53
CHAP. V. — L'austérité de la vie de François. — Comment les créatures lui venaient en aide.	73
CHAP. VI. — L'humilité et l'obéissance du saint. — Des complaisances de Dieu pour lui.	93
CHAP. VII. — De l'amour de François pour la pauvreté. — De la manière dont il suppléait aux choses qui lui manquaient.	111
CHAP. VIII. — Sa piété, et comment les créatures privées de raison paraissaient être attirées vers lui.	129

CHAP. IX. — La ferveur de la charité dans François, et son désir du martyre.	151
CHAP. X. — L'application de François à la prière. — La vertu de cette prière.	169
CHAP. XI. — L'intelligence des Écritures dans François, et son esprit de prophétie.	183
CHAP. XII. — Les prédications de François, et les guérisons qu'il opéra.	203
CHAP. XIII. — Les sacrés stigmates.	221
CHAP. XIV. — La patience de François. — Sa mort.	239
CHAP. XV. — La canonisation de saint François et la translation de son corps.	251
Relation de quelques miracles opérés par saint François après sa mort.	263



BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS DE FRANCE

- LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU**, soit la Vie de la très-sainte Vierge Marie, par la vénérable Mère Marie de Jésus d'Agréda, de l'ordre de Saint-François, précédée de la Vie de l'auteur; traduite par le R. P. CRO..., franciscain, et revue par un religieux du même ordre; 7 vol. 32 fr.
- La Vie seule; in-8°. 4 fr.
- La Cité mystique; 6 volumes in-8°. 28 fr.
- JEANNE-MARIE DE LA CROIX** (la vénérable), religieuse franciscaine, et son Époque, par BÈDE WEBER; traduit de l'allemand par M. Charles SAINTE-FOI; in-8°. 5 fr.
- LE CARDINAL XIMENÈS**, franciscain, et la Situation de l'Église en Espagne à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, avec une Dissertation sur l'Inquisition, par le docteur HEFELÉ, professeur de théologie à l'Université de Tubingue; traduit par MM. Charles SAINTE-FOI et P.-A. DE BERMOND, avec des notes des traducteurs; in-8°. 5 fr.
- HISTOIRE DE SAINT BONAVENTURE**, par M. l'abbé BERTHAUMIER; in-8°. 4 fr. 50 c.
- VIE DE SAINT JOSEPH DE CUPERTIN**, de l'ordre des Frères Mineurs, par DOMINIQUE BERNINO; traduite de l'italien par un religieux du même Ordre; in-8°. 4 fr. 50 c.
- LÉGENDE DE LA VIE ET DES MIRACLES DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE**, du tiers ordre de Saint-François; traduite de l'italien par Mgr LUQUET, évêque d'Héshon (*sous presse*).
- INSTITUTIONES THEOLOGIE THEORETICÆ, seu dogmaticæ-polemicae, concinnatæ a R. P. ALBERTO KNOLL A BULSANO, ord. min. S. Franc. capucinatorum, etc.**; 6 vol. in-8°, *prix net*. 50 fr.
- 